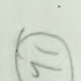

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis





MME BONAPARTE

(1796-1804)

ŒUVRES DE M. FRÉDÉRIC MASSON

de l'Académie française

Le Cardinal de Bernis depuis son ministère (1758-1794) 1 vol. in-8°.
Le Département des Affaires étrangères pendant la Révolution (1787-1804) . . . . 1 vol. in-8°.
L'Académie française (1629-1793) . . . . 1 vol. in-8°.
En Habit vert (1903-1919) . . . . 1 vol. in-8°.

ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

I. Manuscrits inédits de Napoléon (1786-1791) . . . . 1 vol. in-8°.
Napoléon dans sa Jeunesse (1769-1793) . . . . . . 1 vol. in-8°.
II. Napoléon et les Femmes . . . . 1 vol. in-8°.
Joséphine de Beauharnais (1763-1796) . . . . . . 1 vol. in-8°.
Madame Bonaparte (1796-1804) . . . . 1 vol. in-8°.
Joséphine Impératrice et Reine (1804-1809) . . . . 1 vol. in-8°.
Joséphine répudiée (1809-1814) . . . . 1 vol. in-8°.
L'Impératrice Marie-Louise (1809-1815) . . . . . . 1 vol. in-8°.
III. Napoléon et sa Famille (1769-1815) . . . . 13 vol. in-8°.
IV. Napoléon et son fils . . . . 1 vol. in-8°.
V. Napoléon chez lui. — La journée de l'Empereur aux Tuileries . . . . 1 vol. in-8°.
VI. Cavaliers de Napoléon . . . . 1 vol. in-8°.
Le Sacre et le couronnement de Napoléon . . . . . 1 vol. in-8°.
VII. Napoléon à Sainte-Hélène (1815-1821) . . . . 1 vol. in-8°.

CHAQUE VOLUME : 7 FR. 50

Napoléon et les Femmes, édition illustrée par Calbet. . 1 vol. in-18.
La Révolte de Toulon en prairial an III . . . . 1 vol. in-18.
Le Marquis de Grignan, petit-fils de Mme de Sévigné. 1 vol. in-18.
Diplomates de la Révolution . . . . 1 vol. in-8°.
Jadis (1re et 2e séries) . . . . 2 vol. in-18.
L'Affaire Maubreuil (Mars-avril 1814) . . . . 1 vol. in-18.
Jadis et Aujourd'hui (1re et 2e séries) . . . . 2 vol. in-18.
Autour de Sainte-Hélène (1re, 2e et 3e séries) . . . . 3 vol. in-18.
Sur Napoléon (1re et 2e séries) . . . . 2 vol. in-18.
Petites histoires (1re et 2e séries) . . . . 2 vol. in-18.
Au jour le jour (1re et 2e séries). . . . . 2 vol. in-18.
Pour l'Empereur (1796-1821) (1re et 2e séries) . . . . . 2 vol. in-18.

CHAQUE VOLUME : 3 FR. 50

Mémoires et Lettres du Cardinal de Bernis (1715-1758). 2 vol. in-8°.
Journal inédit du marquis de Torcy (1709-1711) . . . . 1 vol. in-8°.
Mémoires du Comte Hippolyte d'Espinchal. . . . . . . 2 vol. in-8°.

CHAQUE VOLUME : 7 FR. 50

Souvenirs de Maurice Duvicquet . . . . 1 vol. 3 fr. 50
Journal de ma déportation, par Laffon-Ladebat . . . 1 vol. 3 fr. 50

FRÉDÉRIC MASSON

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MME BONAPARTE

(1796-1804)



PARIS

Société d'éditions littéraires et artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1920



AU LECTEUR

Voici quelque vingt-cinq ans, je publiais dans la *Revue de Paris*, sous le titre *Joséphine avant Bonaparte*, deux articles qui, repris, corrigés et considérablement augmentés, formèrent un volume, *Joséphine de Beauharnais*, paru en 1899. Ce volume était incomplet, hasardeux, et, par des côtés, médiocrement documenté. Certaines suppositions que j'avais présentées, non sans inquiétude, se sont trouvées fausses. Sur d'autres points, j'avais frappé juste ; mais combien est-il difficile d'écrire la vie d'une femme qui n'a point eu d'autre histoire que celle de ses amours, de ses disputes et de ses dettes, de quoi d'ordinaire elle ne tient pas registre. A peine si quelques lettres surnagent entraînées sur le torrent et recueillies par la tendresse ou par l'envie. J'ai cons-

tamment cherché à améliorer ce livre dont la quatorzième édition parue en 1909 a marqué un progrès. Si des épisodes sont encore demeurés obscurs, tels que le voyage et le séjour aux Antilles, au moins d'autres peuvent passer pour acquis : je crois bien avoir définitivement réfuté certaines légendes et j'ai prouvé des faits qu'on s'était plu à contester. Au surplus, un jour ou l'autre, je publierai, d'Alexandre de Beauharnais, une correspondance qui ne laissera que peu d'illusions sur son caractère.

La même année où j'avais publié la première édition de *Joséphine de Beauharnais*, avait paru, d'abord sous le redoutable aspect d'un livre illustré, puis en un format plus humble, *Joséphine Impératrice et Reine*. La composition de ce volume m'avait contraint à prendre pour point de départ l'année 1804, et *Joséphine de Beauharnais* s'arrêtait en 1796. J'avais toujours pensé, et nombre de bienveillants lecteurs l'avaient réclamé, qu'il faudrait raconter ces huit années que j'avais ainsi laissées dans l'ombre, mais je m'étais lancé dans un

ouvrage qui, sans les volumes additionnels, occupait toute ma pensée et ne lui permettait guère de se distraire. J'ai mené jusqu'en 1914 la publication de *Napoléon et sa famille*. Lorsque la guerre éclata, les derniers volumes allaient entrer sous presse. Ils paraissent à présent, et si je ne saurais en être satisfait, si je voudrais espérer reprendre, compléter, refaire certaines parties, au moins l'ensemble tel qu'il est présenté, est l'expression d'une opinion sincère, formée hors de tout parti pris, sur les documents que j'ai pu me procurer. Outre qu'il est uniquement inspiré par la passion de la vérité, hors de toute question de monde ou de relations, ce livre peut fournir assez de matière à recherches, d'ouvertures à idées pour n'être pas indifférent. Je souhaiterais toutefois qu'on le lût avant de le juger, car il n'a point manqué, surtout depuis la guerre, de gens qui ne l'avaient jamais ouvert et qui en ont dit beaucoup de mal.

Il s'est trouvé en effet que tout mon passé, toutes les idées que j'ai conçues, suivies ou professées, toutes celles auxquelles j'avais

consacré ma vie, m'avaient rendu patriote : je le suis demeuré et je n'ai point hésité à prendre parti. Que si j'ai été copieusement insulté par certains personnages qui ont figuré au poteau d'exécution, comme par d'autres qui y ont échappé, c'est une décoration que je prise plus que toute autre. Les Œuvres que j'ai pu créer et que j'ai entretenues, parlent pour moi : elles expliquent les violences dont je fus l'objet. Je ne doute pas que les derniers volumes de mon livre ne bénéficient des colères des anti-patriotes. J'ai vu comme Albert Sorel fut traité dans les derniers temps de sa vie. Je crois bien qu'il eut du regret de quelques amitiés rompues ; mais il savait ce que vaut la vérité et les sacrifices qu'elle exige. Il ne l'inclina ni devant les promesses ni devant les menaces, et il demeura inébranlablement ferme dans sa conviction raisonnée.

Quoi qu'il soit de *Napoléon et sa famille*, j'ai voulu combler à présent la lacune entre 1796 et 1804, et je voudrais dire comment je l'ai fait.

Il m'a semblé que, pour expliquer le carac-

tère de Bonaparte et celui de Joséphine après leur mariage, c'était à eux qu'il fallait se rapporter et qu'eux seuls en pouvaient donner la clef. Je n'ai point résisté à publier, telles que je les ai recueillies, les lettres que le général a écrites à sa femme, ces lettres les plus ardentes, les plus passionnées, les plus vives de pensées et de mots, et tout de même telles qu'elles ne choquent pas, tant elles sont pleines d'une fraîcheur et d'une ardeur d'amour. J'ai donc publié ici toutes celles que j'ai trouvées. Elles sont en petit nombre, une quarantaine, quand on devrait en trouver plus de trois cents.

Il n'a point manqué de lui adresser, chaque jour au moins, une lettre, depuis le 22 ventôse an IV (12 mars 1796) où il l'a quittée, jusqu'au 25 messidor (13 juillet) où elle l'a rejoint. Cela fait cent vingt-trois jours et cent vingt-trois lettres, à ne point compter celles dont il bourrait ses poches et qu'il n'envoyait point. Or, en voici tout juste quinze ; il y en a cent huit à retrouver.

Pour la seconde période, entre le 25 mes-

sidor an IV (13 juillet 1796) et le départ de Joséphine pour Turin en vendémiaire an VI (octobre 1797), soit durant quinze mois, ils furent assez souvent réunis, mais point tant qu'on pense, et voici vingt-sept lettres pour près de cinq cents jours.

Au prix que se vend une lettre autographe de Napoléon à Joséphine, il est peu vraisemblable que toutes les lettres qui manquent se retrouvent. Mais on peut espérer que quelques-unes sortiront des cartons où elles sont peut-être conservées ou des greniers où elles sont perdues[1].

Toutefois, depuis 1833, on peut dire qu'aucune trouvaille importante n'a été faite et si l'apparition de quelque autographe dans une vente sensationnelle a permis un utile collationnement et rectifié certaines lectures, il n'est pas moins certain que l'on en est resté, pour la première partie, à quinze lettres, la dernière du 8 messidor; pour la seconde partie,

[1] La publication de ces pages dans les *Annales*, si lues dans tous les mondes, m'a amené quelques ouvertures, mais tout ce qui m'a été communiqué n'était que fac-similé de lettres connues.

à vingt-sept lettres, depuis le 23 messidor an IV jusqu'au 1er ventôse an V.

Les quinze premières lettres proviennent de deux sources principales : six ont été publiées, en 1824, dans un ouvrage intitulé : *A tour through parts of the Netherlands, Holland, Germany, Switzerland, Savoy and France in the year* 1821, *including a description of the Rhine voyage in the middle of autumn, and the stupendous scenery of the Alps in the depth of winter*, by Charles Tennant, esq. *Also containing, in an appendix, fac simile copies of eight letters in the hand writing of Napoleon Bonaparte to his wife Josephine*. In two volumes. (London. Longman Hurst Rees, Orme, Brown and Green. 1824, 2 vol. in-8°.)

Les fac-similés, en lithographie, se trouvent en fin du tome II. Ils sont assez bien exécutés pour avoir pu être présentés comme des originaux à un amateur qui a cru devoir détromper leur possesseur, lequel, paraît-il, ne les a pas moins vendus un prix très élevé.

M. Tennant explique qu'il acheta ces lettres d'un gentilhomme polonais qui s'attacha à

Bonaparte dont il fut l'agent confidentiel dans plusieurs négociations diplomatiques importantes. Le gentilhomme polonais déclare, sur la demande de M. Tennant, « qu'il a obtenu les lettres dont il s'agit par l'intermédiaire d'une seule personne attachée à l'Impératrice et dans sa plus grande intimité ; que les lettres ne se sont jamais trouvées dans d'autres mains qui auraient pu en abuser d'une manière quelconque ; que les lettres lui ont été livrées peu de jours après la mort de l'Impératrice sans aucune vue d'intérêt. »

Il résulte sans doute de là que les lettres se trouvaient à Malmaison dans quelque tiroir où elles ont été prises, après la mort de Joséphine, par une personne de service ; ainsi en est-il pour un paquet de lettres de date postérieure, que le prince Eugène abandonna à M. Hennin en 1814, et pour un autre lot comprenant à la fois des dépêches officielles adressées au général Bonaparte et des lettres écrites à Joséphine par les membres de la Famille, qui, après d'étranges aventures, a été abrité dans une collection particulière.

Des lettres Tennant, une non datée (*sept heures du matin*), est antérieure au mariage ; mais elle explique une des lettres postérieures : aussi l'a-t-on publiée en note. La dernière est de la campagne de Marengo : 25 juin 1800 (6 messidor an VIII). Elle ne saurait trouver place ici.

La seconde source est moins pure et ne présente pas, pour la vérification du texte, les facilités de la première. Néanmoins, il est impossible de ne point admettre l'authenticité des lettres publiées à la fin du tome II des *Mémoires d'une Contemporaine ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire.* (Paris, Ladvocat, 1827. 8 vol. in-8°.) Ces mémoires, on le sait, ont été fabriqués par MM. Lesourd, Malitourne, Amédée Pichot, Charles Nodier, etc., et mis sous le nom d'Ezélina van Aylde-Jonghe, dite Ida Saint-Elme, dite la Contemporaine, qui fut une aventurière fort courtisée — au moins à son dire — et nullement cruelle. Dans ces prétendus mémoires, comme dans la plupart de

ceux façonnés dans de telles officines, on a soin d'intercaler ou d'ajouter des lettres ou des pièces originales pour grossir les pages et leur donner quelque caractère d'authenticité. Les lettres de Napoléon à Joséphine avaient été volées par un valet de chambre, qui les avait offertes ou vendues à la duchesse de Courlande. Celle-ci les prêta à Mme de Genlis pour en prendre copie. Mme de Genlis en cite même un extrait. (*Mémoires*, t. V, p. 299.) Or, elle avait pour éditeur Ladvocat dont elle était un des fournisseurs, et qui entreprit les *Mémoires de la Contemporaine*.

Il faut croire que, dès les premiers temps de la Restauration, certaines de ces lettres avaient été, sinon copiées, au moins lues, par divers compilateurs. On en reconnaît des réminiscences au texte des lettres apocryphes, publiées par le prétendu Baron de B... (Ch. Doris, de Bourges) dans un livre intitulé *Amours secrètes de Napoléon Bonaparte*. (Paris, Mathiot, 1815. 4 vol. in-8°.) Mme de Rémusat (*Mémoires*, t. Ier, p. 142) les avait lues et elle en parle en connaisseuse. Il en circulait

d'autres copies et M. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, historien très informé de la première campagne d'Italie, m'en signala une, découverte, par un de ses amis, au milieu de papiers de famille.

Il manque assurément à ces lettres d'avoir été collationnées sur les originaux. Sans doute corrigerait-on ainsi bien des mauvaises lectures, mais, telles quelles, elles présentent un caractère auquel l'on ne saurait se tromper, et, pour quiconque sait lire, leur authenticité apparaît.

Une lettre qui fait partie de la même série a été publiée en 1833 par M. Taschereau, dans la *Revue Rétrospective ou Bibliothèque historique contenant des Mémoires et Documents authentiques, inédits et originaux* (t. I[er], p. 374). Enfin une lettre à Joseph se rapportant directement au sujet a été copiée et collationnée sur l'original appartenant alors à M. le comte A. d'Hunolstein.

Telle est la récolte pour la première série. Elle est assurément fort incomplète. Joséphine montrait volontiers aux personnes qu'elle fré-

quentait les lettres qu'elle recevait de son mari. Ainsi, entre autres, une lettre apportée par Murat, qui ne se retrouve pas : « Cette lettre qu'elle me fit voir, raconte Arnault (*Souvenirs d'un sexagénaire*, t. II, p. 286), portait, ainsi que toutes celles qu'il lui avait adressées depuis son départ, le caractère de la passion la plus ardente. Joséphine s'amusait de ce sentiment qui n'était pas exempt de jalousie. Je l'entends encore lisant un passage, dans lequel, semblant repousser des inquiétudes qui visiblement l'inquiétaient, son mari lui disait : « S'il était vrai pourtant, crains le poignard d'Othello. » Je l'entends dire avec son accent créole : « Il est *drolle* Bonaparte. »

« Le poignard d'Othello » n'est point retrouvé et il y en a bien d'autres.

Pour la série des lettres écrites par Bonaparte à Joséphine depuis son arrivée à Milan jusqu'à la fin de la campagne, la source quasi unique est le recueil intitulé : *Lettres de Napoléon à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire et Lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille*

(publié sous la direction de la reine Hortense et d'après les originaux lui appartenant). (Paris, Firmin Didot, 1833. 2 vol. in-8° de 360 et 400 pages, avec sept fac-similés.).

On assure que cette publication fut faite par Mme Salvage de Faverolles : cette dame était alors employée près de la reine et n'a certainement été qu'une secrétaire. Il suffit de lire certaines annotations pour être convaincu que seule la reine a pu connaître certains détails et donner certaines précisions.

Des cent quarante-trois lettres contenues dans le premier volume, vingt-trois seulement se rapportent à la Campagne d'Italie. Quelques-unes ont été republiées en 1871 par un des membres de la Commission nommée par le Gouvernement de la Défense Nationale pour explorer et publier les *Papiers et Correspondances de la Famille Impériale*. M. Charles Vieu, dit Robert Halt, romancier qui avait eu quelque succès, imprima donc certaines lettres, qu'il croyait inédites, dans un volume intitulé : *Papiers sauvés des Tuileries*, *suite à la correspondance de la Famille Impé-*

riale, publiés par Robert Halt, attaché à la Commission du dépouillement des Papiers Impériaux. On pourrait croire qu'il a collationné sur les originaux les extraits qu'il a publiés, mais cela demeure douteux : il n'a donné aucune lettre nouvelle.

La Contemporaine a fourni une lettre ; une autre a passé dans une vente d'autographes à Berlin et a été collationnée sur l'original.

Voilà tout ce qu'on a recueilli ; mais cette gerbe, toute mince qu'elle est, renferme des beautés qu'on se ferait scrupule de dissimuler, bien que certains passages, au moins certains mots, puissent éveiller des scrupules.

On publie ces lettres sans autre commentaire que l'itinéraire où elles s'enchâssent, le rappel tout simple des victoires qui leur sont parallèles et parfois, en note, quelque lettre que le général a écrite ou qu'on lui a adressée. On s'est permis d'y joindre les proclamations aux soldats de l'Armée d'Italie. Et cela fait un livre qui, dédié à ceux qui se battent et qui reproduisent, après un siècle, les mêmes pas-

sions, pourrait bien être intitulé : *L'Amour et la Guerre.*

Ce qu'on a prétendu, ça été d'exposer, ensuite, quelle avait été l'attitude adoptée par Joséphine durant la campagne d'Égypte et l'on n'a point manqué d'utiliser à cet effet les lettres qu'elle adressa à Barras, à Rousselin, à Gohier, à d'autres encore : si certains points sont demeurés médiocrement clairs, d'autres paraissent élucidés et sont fixés désormais dans le temps.

Ce qui vient ensuite, c'est, après le retour de Bonaparte et après le *Dix-huit Brumaire*, la situation tout à fait obscure faite à Joséphine, qui, pas plus que les femmes des ci-devant directeurs, n'a de rôle à côté du Gouvernement ; qui ne paraît ni dans les fêtes, ni dans les cérémonies officielles et qui semble condamnée, comme toute femme de ce temps, à une vie uniquement familiale. La vie mondaine lui est interdite ; Bonaparte qui a pris, de la société, une idée un peu moins confuse qu'en vendémiaire an IV, qui, dès l'an V a pensé à briser avec Mme Tallien, s'est à présent

décidé à exclure les femmes notoirement galantes, les divorcées scandaleuses, toutes celles qui sortent de la règle et de la norme. Il leur ferme la porte de sa femme et laisse celle-ci à peu près dans la solitude, car elle n'a point eu d'autre société. Il faut donc qu'elle en forme une nouvelle, qui assurément lui plaît moins, mais dont elle doit se contenter. Et puis, à mesure que la fortune du Premier Consul monte, Joséphine se trouve entraînée vers les sommets. Elle n'a plus à rechercher les femmes honnêtes mais obscures dont elle puisse faire sa société, tout se jette à elle et elle n'a qu'à choisir. J'ai tenté de suivre cette ascension et d'en décrire les étapes. Elles furent franchies avec une rapidité incroyable. En vendémiaire an VIII, au moment où Napoléon débarque à Fréjus, Joséphine est une malheureuse réduite aux expédients, qui n'ose pas se montrer en public. Deux ans plus tard elle est la plus grande dame qui soit en France et elle reçoit partout où elle va le traitement d'une reine. Tel est le spectacle surprenant qu'elle présente et si on le lui pardonne, c'est qu'elle

disparaît presque dans le resplendissement de gloire du Consul, c'est que sa grâce et sa bonté, les services qu'elle rend, ceux surtout qu'elle promet, lui assurent sur les êtres une sorte de pouvoir magique. Et puis, elle ne se « pousse » pas, elle n'usurpe point ; elle ne sort pas de la place que les circonstances lui assignent ; elle a pour toutes les femmes, des mots, des gestes, des dons, des gentillesses qui enlèvent les cœurs et, pour tous les hommes, un sourire.

Et pourtant, depuis germinal an VIII, elle vit dans les transes aussi bien d'un divorce possible contre lequel elle ne se sentirait garantie que par le rétablissement de l'ancien régime, que d'un attentat venant de droite ou venant de gauche, mais, d'un coup, la précipitant au gouffre. Si les intrigues de famille qui s'acharnent contre elle et contre lesquelles elle prend à sa façon des mesures, font trêve un instant, voici les poignards qui s'agitent, les pistolets qu'on charge, les machines infernales qui éclatent, un continuel tremblement des êtres et des choses, la crainte de tout ce qu'on

mange, de tout ce qu'on boit, de tout ce qu'on respire, les poisons subtils complices des lames tranchantes, tout ce qui tue apprêté et mis en jeu pour en finir avec cet homme auquel sa destinée l'a attachée et, avec elle, du même coup. Pas une seconde de sécurité ; qu'on se souvienne des nuits de 1918 à Paris, des brusques appels des sirènes, des détonations de la défense aérienne, des milliers de coups de canon dont se dégageait à un moment la violence renforcée de l'éclatement des bombes apportant la mort, la mort sans gloire, la mort sans nom, car pour ne pas effrayer, ces cadavres-là restaient anonymes.

Et c'est, durant ces cinq ans, la vie que vécut Joséphine. Pour se distraire et s'émerveiller, elle reçut des fêtes dont la grossièreté nous surprend, et dont la magnificence ne saurait nous plaire. Elle vit passer des revues, elle vit des centaines d'hommes manger de grosses viandes le long de tables indéfinies, elle vit des spectacles, où des pitres chantaient ou se disloquaient en cadence, et dans ses voyages elle parcourut la France au-dessus des mortels.

Etait-ce là du bonheur ? Il se peut. Mais à des jours n'a-t-elle point pensé au temps où elle était libre et où elle avait trouvé en Hippolyte Charles un compagnon de son goût...

F. M.

Mai 1919.

MADAME BONAPARTE

I

LA CAMPAGNE D'ITALIE

Les lettres écrites par Napoléon Bonaparte à Joséphine — devenue sa femme — durant la première campagne d'Italie, sont entre les plus passionnées qui restent du XVIII[e] siècle, d'où les déclarations d'amour, à des êtres imaginaires ou réels, ont déferlé jusqu'à nous comme une vague brûlante.

Dans cette vague où la sensualité le dispute au sentimentalisme, il n'est point aisé de discerner la part de la littérature, la part de l'artifi-ciel, la part des formules et du factice et la part du naturel. Où commence le sentiment éprouvé, où se greffe le sentiment forcé, qui le discernera lorsque bien souvent l'auteur lui-même ne le pourrait?

Chez Napoléon, peut-être est-ce moins malaisé

que chez d'autres, parce qu'à côté de l'exaltation déclamatoire, le réalisme s'impose et donne pour conclusion à un morceau de passion une énumération de faits. Le morceau de passion est une suite naturelle et comme un appendice à ces premiers essais du Bonaparte d'Auxonne et de Valence, du Bonaparte du *discours de Lyon*[1]. Seulement, alors, sa passion se prodiguait dans le vide ; son sentiment s'exaltait sur lui-même. A présent, ce sentiment a trouvé son objet ; cette passion s'est développée autour et à propos d'une femme, à coup sûr la plus désirable qu'un jeune homme, inexpérimenté et neuf, ait pu rencontrer.

Joséphine est encore dans le complet agrément d'une joliesse pleine de grâce, qui n'ignore aucun de ses charmes et qui sait les distribuer. Aucune lourdeur, point de graisse inopportune, une longueur des membres qui assouplit tous les mouvements, peu de fraîcheur, mais tel est l'emploi des fards que nulle femme n'en est dispensée et cela égalise les teints ; dans les épaules glissantes, dans le col dégagé, dans le port de la tête, dans la souplesse et l'élégance de tout le

[1] *Napoléon, manuscrits inédits, publiés d'après les originaux autographes*, par Frédéric Masson et Guido Biagi. (Paris, 1907, in-8°).

corps, elle porte l'attirance mystérieuse des créoles et elle continue leur règne. Elle a atteint, après des expériences, la perfection de se donner et, de la part du jeune sauvage qu'elle éduque, elle n'a point à redouter la satiété. Elle est la première et la seule à régner sur ce cœur et sur ces sens. Elle le sait. Par une sorte de divination, où entre peut-être quelque peu d'amour — tout le moins de satisfaction d'être aimée et de goût sensuel — elle a momentanément uni sa fortune à celle de ce petit Corse aux yeux desquels brûle du génie. Sa fortune? C'est des dettes. Elle ne risque rien si le petit Corse lui fait banqueroute. Elle continuera à faire la femme d'affaires et la femme de plaisir. Elle continuera à éblouir, dans ce monde singulièrement naïf, les officiers de fortune, petites gens, nouvellement arrivés de leur province ou sortis de leur échoppe. Ils ouvrent les yeux si grands, que la poudre y entre toute seule. C'est un jeu pour une coquette, un jeu à peine digne d'elle, car il est trop facile.

En vérité, rien de plus simple, de plus aisé, que de prendre à la traîne ces jeunes hommes qui n'ont rien vu, rien connu, rien éprouvé, qui sont neufs en tout, et qui subitement naissent à la vie comme ils arrivent aux hauts grades :

en quelques mois, quelques jours, du bas de la hiérarchie au sommet. Bas-officiers, officiers subalternes hier, généraux en chef à présent. Et de l'argent, et du pouvoir, et — pourquoi pas ? — les goûts, les désirs, les passions de leur âge. Ils ne sont pas de la classe qui, hier, jouissait des agréments sociaux, se réservait le luxe et les plaisirs. Ils ont envié cette classe et ils l'ont abolie, renversée, piétinée. Pourquoi donc, sinon pour prendre sa place et, plus lourdement, avec des mains novices et des gestes gauches, avec un manque de délicatesse et d'expérience, s'essayer aux mêmes joies ? Et de celles qui ont pris part à la fête, la grande fête du « temps où il faisait bon de vivre », de celles qui l'ont regardée par un trou de serrure et qui s'efforcent à répandre qu'elles y ont été invitées, certaines se trouvent à présent toutes disposées à accueillir les nouveaux venus et entreprennent leur éducation. Point d'illusion à se faire et à quoi bon ? Il n'y a rien là d'héroïque, ni de sublime. Ce sont des sentiments, des faits, des actes d'une humanité courante. La subversion sociale qu'on appelle la Révolution les appelle, les explique, les justifie. Il s'agit de vivre, de se procurer du luxe, des agréments, du plaisir et même de

l'amour. On va à qui en donne. Cela est juste.

Mme de Beauharnais est de ces femmes qui ont des besoins et qui attendent pour les satisfaire. Elle a fait des tentatives qui n'ont pas réussi, et elle ne manque pas d'essayer le général en chef de l'Armée de l'Intérieur ; elle l'a jugé du premier coup : un petit provincial, moins que cela un petit Corse, qu'elle éblouit et qu'elle étonne. Il se dit, il se croit peut-être Jacobin, Révolutionnaire, quoi encore ! Raison de plus. Elle représente pour lui l'ancienne Cour, le grand monde, Paris, et la Parisienne. Il voit en elle l'élégance, la grâce, le mystère du ton, des manières, des gestes, de quelque chose d'inaccessible à qui n'a point été éduqué d'enfance à ces façons et qui ne les acquerra jamais. Et puis quel désir elle lui inspire et comme il le sent irréalisable ! Et voici qu'elle se donne, et libéralement, car elle y trouve son plaisir. Sans doute a-t-elle pensé qu'il suffisait pour un caprice, mais lui a touché le ciel : tout ce qu'il avait rêvé, et bien mieux, s'est accompli. Lui qui n'eut de maîtresse qu'à la rencontre, il possède une femme qui est une dame, qu'il sent tellement au-dessus de lui, de son petit monde, de tout ce qu'il a connu, et cette femme, avec des sens exercés, impérieux et pleins

de ressources, demeure d'une espèce supérieure, d'une classe dont il a eu trop longtemps le respect pour ne pas continuer à sentir la distance. Elle s'amuse à ce sauvage. Elle ne saura le guérir d'une brutalité immédiate qui, pour une coquette, un peu blasée, serait une diversion; elle ne saura pas le rendre raffiné et délicat, courtois et subtil, mais elle fait effort à l'éduquer et, moyennant qu'elle le tienne en bride, elle arrive à redresser, pour un moment, certaines des habitudes de garnison, à imposer quelques-unes des formes qui distinguent les êtres policés. Pas beaucoup.

Il tient donc son rêve et il l'étreint : mais pour combien de temps? Cette femme qu'il sent, qu'il croit tellement supérieure, cette *vicomtesse*, cette dame, que va-t-elle faire de lui au réveil? Ne va-t-elle pas lui signifier son congé ou tout bonnement le mettre dehors? Elle le quittera, elle ira à d'autres, mieux nés, plus lascifs, plus amusants, à d'autres, simplement pour changer. Quoi, il aura possédé cette femme et, après quelques nuits heureuses, le rêve s'évanouira. Il faut qu'il l'épouse, qu'il l'acquière ainsi pour jamais : c'est son moyen, il le propose dit-on, à tout le monde. Mais que faisait Don Juan? Cette fois, au

contraire des précédentes, la dame y regarde. Elle sait bien, elle, qu'en son cas, il n'y a guère qu'illusion. Elle n'est plus jeune ; elle est fanée, elle n'a point réussi à certaines tentatives. Elle a cru mettre la main sur Barras, mais elle n'est qu'une brebis du troupeau. Barras a une femme : elle est en Provence, quelque part, point gênante, mais existante. Il n'y a pas à épouser Barras ; comme amant, il est utile, certes, mais il est las et de toute façon. Ce petit Bonaparte, ce n'est pas grand'-chose, mais si on épouse on n'est pas tenu de le dire. On peut bien garder son nom, et puis il y a toujours le divorce. Qu'importe une formule bredouillée au nom de la Loi pour justifier une conjonction qui remonte à quelques mois? Ceci est sans importance : la carte est couverte. Si elle gagne, on verra bien. Si elle perd, on la jette au panier et c'est tout. Le passé est soigneusement liquidé, réglé, mis en compte : ce qui regarde Beauharnais et les enfants. L'avenir de même, avec contrat en forme. Séparation de biens, d'autant plus facile à établir qu'il n'y a rien, sans doute, d'un côté ni de l'autre.

Qui sait? Ne serait-ce pas celui des conjoints qui passe pour le pauvre qui serait le riche. Bonaparte parlera tout à l'heure des 40.000 francs qu'il

aurait retirés des biens en Corse! 40.000 francs! Les enfants Bonaparte se seraient partagé 320.000 francs, sans parler de ce qui était revenu à leur mère. Alors pourquoi, comme réfugiés corses, la mère et les filles, couturières, touchent-elles 188 livres 6 sols 8 deniers par mois, conformément aux lois des 27 vendémiaire, 26 brumaire, 25 fructidor an III ? Il y a des miracles : celui-ci s'est produit avant la reprise de la Corse et paraît d'autant plus merveilleux. Pour Joséphine, elle étend un nuage qui sied à sa divinité, sur ces biens dont on ne saurait supputer le montant. Il ne faut point pénétrer le secret des déesses. Le 20 pluviôse (19 février), les bans du mariage sont publiés; le 5 ventôse (25 février), Joséphine se fait délivrer un acte de notoriété qui la dispense de présenter son acte de baptême ; le 17 (7 mars), est rédigé un rapide inventaire du mobilier délaissé par Beauharnais; le 18 (8 mars), signature du contrat, le 19 (9 mars), mariage[1] ; le 21 au soir, après avoir annoncé son mariage au Directoire, il part pour prendre le commandement de son armée.

C'est donc le 22 ventôse an IV (12 mars 1796), qu'il a commencé à lui écrire[1].

[1] Bonaparte et Detascher. — Du dix-neuf ventôse de l'an qua-

Bonaparte a pris la route de Bourgogne pas-

trième de la République, acte de mariage de Napoléon Bonaparte, général en chef de l'Armée de l'Intérieur, âgé de vingt-huit ans, né à Ajaccio, département de la Corse, domicilié à Paris, rue d'Antin, fils de Charles Bonaparte, rentier, et de Letzia Ramolini, son épouse ;

Et de Marie-Joseph-Rose Detascher, âgée de vingt-huit ans, née à l'Isle Martinique, dans les îles du Vent, domiciliée à Paris, rue Chantrenne, fille de Joseph-Gaspard Detascher, capitaine de dragons, et de Rose-Claire Desvergers Desanois, son épouse, moi, Charles-Théodore-François Le Clercq, officier public de l'état civil du second arrondissement municipal de Paris, après avoir fait lecture en présence des parties et témoins, de l'acte de naissance de Napoléon Bonaparte, général, qui constate qu'il est né le cinq février mil sept cent soixante-huit de légitime mariage de Charles Bonaparte et de Letzia Ramolini ; 2° l'acte de naissance de Marie-Joseph Detascher, qui constate qu'elle est née le vingt-trois juin mil sept cent soixante-sept, de légitime mariage de Joseph-Gaspard Detascher et de Rose-Claire Desvergers ; vu l'extrait de décès de Alexandre-François-Marie Beauharnais, qui constate qu'il est décédé le cinq thermidor an Deux, marié à Marie-Joseph-Rose Detascher ; vu l'extrait des publications dudit mariage duement affiché le temps prescrit par la loi sans opposition et après aussi que Napoléon Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Detascher ont déclaré à haute voix se prendre mutuellement pour époux, j'ai prononcé au nom de la loi que Napoléon Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Detascher sont unis en mariage, et ce en présence des témoins majeurs ci-après nommés. Savoir : Paul Baras, membre du Directoire exécutif, domicilié Palais du Luxembourg ; Jean Lemarroix, aide de camp capitaine, domicilié rue des Capucines ; Jean-Lambert Tallien, membre du Corps législatif, domicilié à Chaillot ; Etienne-Jacques-Jérôme Calmelet, domicilié rue de la place Vendôme, n° 107, qui ont tous signé après les parties et moi. Signé : Napoleone Bonaparte, M.-J.-R. Detascher, Barras, Tallien, Lemarrois, Calmelet et Leclercq.

(*D'après un extrait authentique délivré le* 17 *avril* 1817, *par le greffier en chef du Tribunal de première instance du Département de la Seine*.)

On peut se demander comment cet extrait peut énoncer ensemble tant de faits inexacts et enfermer tant de fautes dans l'orthographe des noms. L'officier de l'état civil n'a point vu les actes de naissance ; il ne sait pas comment s'écrit le nom du mari, il n'a pas mieux vérifié l'âge des témoins que celui des conjoints.

sant par Provins, Nogent, Troyes, Châtillon-sur-Seine où il fait rédiger une procuration qu'il envoie à Joséphine avec une première lettre non retrouvée. Il continue sur Chanceaux où il est à 6 heures du soir et d'où il écrit :

I. — A LA CITOYENNE BEAUHARNAIS,
RUE CHANTEREINE, A PARIS.

Chanceaux, 24 *ventôse an IV.*
(14 *mars* 1796.)

Je t'ai écrit de Châtillon et je t'ai envoyé une procuration pour que tu touches différentes sommes qui me reviennent. Ce doit être 70 *louis en numéraire*, 15.000 *livres en assignats.*

Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et chaque instant je trouve moins de force pour être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée ; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais ; si je te vois triste, mon cœur se déchire et ma douleur s'accroît. Si tu es gaie et folâtre avec tes amies, je te reproche d'avoir bientôt oublié la douloureuse séparation de trois jours ; tu es alors légère et dès lors tu n'es affectée par aucun sentiment profond. Comme tu vois, je ne suis pas facile à me contenter ; mais, ma bonne

amie, c'est bien autre chose si je crains que ta santé ne soit altérée ou que tu aies des raisons d'être chagrine que je ne puis deviner ! Alors, je regrette la vitesse avec laquelle l'on m'éloigne de ton cœur. Je sens vraiment que ta bonté naturelle n'existe plus pour moi et que ce n'est que tout assuré qu'il ne t'arrive rien de fâcheux que je puis être content. Si l'on me fait la question si j'ai bien dormi, je sens qu'avant de répondre, j'aurais besoin de recevoir un courrier qui m'assurât que tu as bien reposé. Les maladies, la fureur des hommes ne m'affectent que par l'idée qu'ils peuvent te frapper, ma bonne amie. Que mon génie qui m'a toujours garanti au milieu des plus grands dangers, t'environne, te couvre, et je me livre découvert. Ah ! ne sois pas gaie, mais un peu mélancolique et surtout que ton âme soit exempte de chagrin comme ton beau corps de maladie. Tu sais ce que dit là-dessus notre bon Ossian. Ecris-moi ma tendre amie et bien longuement et reçois mille et un baisers de l'amour le plus tendre et le plus vrai.

BONAPARTE [1].

Il est arrivé le 30 ventôse (20 mars) à Mar-

[1] *Contemporaine*, II. 355.

seille où il a annoncé son mariage à sa mère et à ses sœurs et posé ses conditions pour l'attitude qu'elles doivent prendre vis-à-vis de sa femme. Dans la journée du 4 germinal (25 mars) il passe à Toulon et arrive à Antibes. Le 6 (26 mars) il est à Nice.

Le 7, il lance cette proclamation à son armée :

Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup il ne peut rien vous donner, votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats de l'armée d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance ? »

Le 10 germinal, il écrit à Barras : « Donne-moi des nouvelles de Paris ; un petit baiser à Mmes Tallien et Châteaurenaud : à la première sur la bouche, à la seconde sur la joue. Mes compliments à Tallien et seulement un baiser à ma femme, mais un baiser affectueux[1]. »

[1] Lumbroso, *Misc. Nap.*, V, 257.

II. — A la citoyenne Bonaparte, chez la citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Nice, 10 germinal an IV.
(31 *mars* 1796.)

Je n'ai pas passé un jour sans t'aimer ; je n'ai pas passé une nuit sans te serrer dans mes bras ; je n'ai pas pris une tasse de thé sans maudire la gloire et l'ambition qui me tiennent éloigné de l'âme de ma vie. Au milieu des affaires, à la tête des troupes, en parcourant les camps, mon adorable Joséphine est seule dans mon cœur, occupe mon esprit, absorbe ma pensée. Si je m'éloigne de toi avec la vitesse du torrent du Rhône, c'est pour te revoir plus vite. Si, au milieu de la nuit, je me lève pour travailler c'est que cela peut avancer de quelques jours l'arrivée de ma douce amie, et cependant, dans ta lettre du 23, *du* 26 *ventôse, tu me traites de* vous. Vous *toi-même! Ah! mauvaise, comment as-tu pu écrire cette lettre! Qu'elle est froide! Et puis, du* 23 *au* 26, *restent quatre jours ; qu'as-tu fait, puisque tu n'as pas écrit à ton mari?... Ah! mon amie, ce* vous *et ces quatre jours me font regretter mon*

antique indifférence. Malheur à celui qui en serait la cause! Puisse-t-il, pour peine et pour supplice, éprouver ce que la conviction et l'évidence [qui servit ton ami?] me feraient éprouver! L'Enfer n'a pas de supplice! ni les furies de serpent! Vous! vous! Ah! que sera-ce dans quinze jours?... Mon âme est triste, mon cœur est esclave et mon imagination m'effraie... Tu m'aimes moins, tu seras consolée. Un jour tu ne m'aimeras plus; dis-le moi; je saurai au moins mériter le malheur... *Adieu, femme, tourment, bonheur, espérance et âme de ma vie, que j'aime, que je crains, qui m'inspire des sentiments tendres qui m'appellent à la nature et des mouvements tempétueux aussi volcaniques que le tonnerre. Je ne te demande ni amour éternel, ni fidélité, mais seulement...* vérité, franchise *sans bornes. Le jour que tu dirais* JE T'AIME MOINS *sera le dernier de mon amour ou le dernier de ma vie. Si mon cœur était assez vil pour aimer sans retour, je le hacherais avec les dents. Joséphine! Joséphine! Souviens-toi de ce que je t'ai dit quelquefois: La nature m'a fait l'âme forte et décidée. Elle t'a bâtie de dentelle et de gaze. As-tu cessé de m'aimer? Pardon, âme de ma vie, mon âme est tendue sur de vastes combinaisons. Mon cœur,*

entièrement occupé par toi a des craintes qui me rendent malheureux. Je suis ennuyé de ne pas t'appeler par ton nom[1]. *J'attends que tu me l'écrives. Adieu! Ah! si tu m'aimes moins, tu ne m'auras jamais aimé. Je serais alors bien à plaindre.*

BONAPARTE.

P.-S. — La guerre, cette année, n'est plus reconnaissable. J'ai fait donner de la viande, du pain, des fourrages; ma cavalerie armée marchera bientôt; mes soldats me montrent une confiance qui ne s'exprime pas; toi seule me chagrines; toi seule, le plaisir et le tourment de ma vie. Un baiser à tes enfants dont tu ne parles pas! Pardi! cela allongerait tes lettres de la moitié. Les visiteurs, à dix heures du matin, n'auraient pas le plaisir de te voir. Femme!!![2].

Il part de Nice, le 13 germinal (2 avril), s'arrête à Menton, d'où le 14 (3), il gagne Oueille; avant d'y arriver, il s'arrête à Port-Maurice, d'où il écrit :

[1] Voyez les suscriptions des premières lettres.

[2] *Contemporaine*. II, 361.

III. — A la citoyenne Bonaparte, chez la citoyenne Beauharnais, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Port-Maurice, le 14 germinal.
(3 *avril* 1796.)

J'ai reçu toutes tes lettres, mais aucune n'a fait sur moi l'impression de la dernière. Y penses-tu mon adorable amie, de m'écrire en ces termes? Crois-tu donc que ma position n'est pas assez cruelle sans encore accroître mes regrets et bouleverser mon âme? Quel style! Quels sentiments que ceux que tu peins; ils sont de feu, ils brûlent mon pauvre cœur. Mon unique Joséphine, loin de toi, il n'est pas de gaieté. Loin de toi le monde est un désert où je reste isolé et sans éprouver la douceur de m'épancher. Tu m'as ôté plus que mon âme, tu es l'unique pensée de ma vie. Si je suis ennuyé du tracas des affaires, si j'en crains l'issue, si les hommes me dégoutent, si je suis prêt à maudire la vie, je mets la main sur mon cœur, ton portrait y bat[1]*; je le regarde et*

[1] La lettre suivante datée seulement 7 *heures du matin*, antérieure au mariage, annonce le don de ce portrait. « Je me réveille plein de toi. Ton portrait et le souvenir de l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable

l'amour est pour moi le bonheur absolu et tout est riant, hormis le temps que je me vois absent de mon amante.

Par quel art as-tu su captiver toutes mes facultés, concentrer en toi mon existence morale? C'est une [ ], ma douce amie, qui ne finira qu'avec moi. Vivre pour Joséphine, voilà l'histoire de ma vie. J'agis pour arriver près de toi. Je me meurs pour t'approcher. Insensé! Je ne m'aperçois pas que je m'en éloigne! Que de pays, que de contrées nous séparent! Que de temps avant que tu lises ces caractères, faible expression d'une âme émue où tu règnes. Ah! mon adorable femme, je ne sais pas quel sort m'attend, mais s'il m'éloigne plus longtemps de toi, il me serait insupportable. Mon courage ne va pas jusque-là. Il fut un temps où je m'enorgueillissais de mon courage et quelquefois, en jetant les

Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur. Vous fâchez-vous? Vous vois-je triste? Etes-vous inquiète? Mon âme est brisée de douleur et il n'est point de repos pour votre ami... Mais en est-il donc davantage pour moi lorsque, nous livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur, une flamme qui me brûle. Ah! c'est cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est pas vous et que... tu pars à midi. Je te verrai dans trois heures. En attendant, *mio dolce amor*, reçois un million de baisers, mais ne m'en donne pas, car il brûle mon sang.

« B. »

A Madame Beauharnais.

(Tennant, II, 444 et fac-similé.)

yeux sur le mal que pourraient me faire les hommes, sur le sort que pourrait me réserver le destin, je fixais les malheurs les plus inouïs sans froncer le sourcil, sans me sentir étonné; mais, aujourd'hui, l'idée que ma Joséphine peut être mal, l'idée qu'elle pourrait être malade et surtout la cruelle, la funeste pensée qu'elle pourrait m'aimer moins, flétrit mon âme, arrête mon sang, me rend triste, abattu, ne me laisse pas même le courage de la fureur et du désespoir. Je me disais souvent jadis : Les hommes ne peuvent rien à celui qui meurt sans regret, mais aujourd'hui, mourir sans être aimé de toi, mourir sans cette certitude, c'est le tourment de l'enfer, c'est l'image vive et frappante de l'anéantissement absolu. Il me semble que je me sens étouffé. Mon unique compagne, toi que le sort a destinée pour faire avec moi le voyage pénible de la vie, le jour où je n'aurais plus ton cœur sera celui où la nature sera pour moi sans chaleur et sans végétation... Je m'arrête, ma douce amie, mon âme est triste, mon corps est fatigué, mon esprit est alourdi. Les hommes m'ennuient. Je devrais bien les détester, ils m'éloignent de mon cœur.

Je suis à Port-Maurice, près Oneille. Demain je suis à Albenga. Les deux armées se remuent.

Nous cherchons à nous tromper. Au plus habile la victoire. Je suis assez content de Beaulieu, il manœuvre bien. Il est plus fort que son prédécesseur. Je le battrai, j'espère, de la belle manière. Sois sans inquiétude. Aime-moi comme tes yeux, mais ce n'est pas assez. Comme toi, plus que toi, que ta pensée, ton esprit, ta vie, ton tout. Douce amie, pardonne-moi, je délire. La nature est faible pour qui sent vivement, pour celui que tu aimes.

B.

Barras, Sucy[1], *Mme Tallien*[2], *amitié sincère; à Mme Châteaurenaud*[3], *civilité d'usage; à Eugène, à Hortense, amour vrai.*

Adieu, adieu, je me couche sans toi, je dormirai sans toi. Je t'en prie, laisse-moi dormir. Voilà plusieurs nuits où je te sens dans mes bras, songe heureux, mais, mais, ce n'est pas toi.

[1] Sucy, comme on sait, avait connu Bonaparte étant commissaire des guerres à Valence. La lettre 112 (*Corr. de Nap.*) est adressée au citoyen Sucy à Gênes. Je crois que Sucy, ordonnateur en chef, est à ce moment à Paris. On sait que, revenant d'Egypte, il fut assassiné à Augusta en Sicile.

[2] Teresia Cabarrus (Mme Tallien) est, de 1704 à 1800, l'amie la plus intime de Joséphine.

[3] Anne-Rosalie Receveur, née en 1760, mariée après 1780, à Antoine Mailly de Châteaurenaud, secrétaire de Voltaire, député de 1789 à 1798, maire de Vesoul, eut de lui douze enfants : il en avait neuf de son premier mariage avec Mlle Dancay : Je pense qu'il s'agit ici d'Eugène, blessé le 1er prairial à la Convention car

Il n'a fait qu'une halte à Port-Maurice et est arrivé le 16 germinal (5 avril) à Albenga.

IV. — A LA CITOYENNE BONAPARTE, CHEZ LA CITOYENNE BEAUHARNAIS, RUE CHANTEREINE, N° 6, CHAUSSÉE D'ANTIN, A PARIS.

(L'adresse de l'écriture d'un scribe.)

Albenga, le 16 *germinal.*
(5 avril.)

Il est une heure après minuit. L'on m'apporte une lettre. Elle est triste, mon âme en est affectée. C'est la mort de Chauvet[1]*. Il était commissaire ordonnateur en chef de l'armée. Tu l'as vu chez Barras quelque fois. Mon amie, je sens le besoin d'être consolé. C'est en t'écrivant à toi seule dont la pensée peut tant influer sur la situation morale de mes idées à qui il faut que j'épanche mes peines. Qu'est-ce que l'avenir? Qu'est-ce que le passé? Qu'est-ce que nous? Quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il*

les quatre frères furent tués à Mayence, à Quiberon et à Saint-Jean-d'Acre et les autres enfants sont des filles. (TENNANT, t. II, p. 445 et fac-similé.)

[1] Il écrit au Directoire, le lendemain : « Chauvet, ordonnateur en chef, est mort à Gênes ; c'est une perte réelle pour l'armée. Il était actif, entreprenant. L'Armée a donné une larme à sa mémoire. » (*Corr.* n° 121). Les lettres qu'il adresse à Chauvet les 4 et 9 germinal, sont cachetées d'un cachet portant : *Le temps passe et l'amitié reste.*

nous importe le plus de connaître? Nous passons, nous vivons, nous mourrons au milieu du merveilleux. Est-il étonnant que les prêtres, les astrologues, les charlatans aient profité de ce penchant, de cette circonstance singulière pour promener nos idées et les diriger au gré de leurs passions?

Chauvet est mort. Il m'était attaché. Il a rendu à la patrie des services essentiels. Son dernier mot a été qu'il partait pour me joindre. Mais oui. Je vois son ombre, il erre dans les combats, il siffle dans l'air, son âme est dans les nuages, il sera propice à mon destin. Mais, insensé, je verse des larmes sur l'amitié et qui me dit que déjà je n'en aie à verser d'irréparables. Ame de mon existence, écris-moi tous les courriers; je ne saurais vivre autrement. Je suis ici très occupé. Beaulieu remue son armée. Nous sommes en présence. Je suis un peu fatigué. Je suis tous les jours à cheval.

Adieu, adieu, adieu. Je vais dormir, car le sommeil me console. Il te place à mes côtés, je te serre dans mes bras; mais au réveil, hélas, je me trouve toujours loin de toi. Bien des choses à Barras, à Tallien et à sa femme[1].

B.

[1] TENNANT, t. II, p. 447 et fac-similé.

V. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, Chaussée d'Antin, a Paris.

(L'adresse de l'écriture d'un scribe.)

Albenga, le 18 germinal[1].

Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne. Et après cela tu te donnes le ton d'être jalouse de moi qui suis ici accablé d'affaires et de fatigues. Ah! ma bonne amie! Il est vrai que j'ai tort. Dans le printemps, la campagne est belle et puis l'amant de dix-neuf ans s'y trouvait sans doute. Le moyen de perdre un instant de plus à écrire à celui qui, éloigné de trois cents lieues de toi, ne vit, ne jouit, n'existe que pour ton souvenir, qui lit tes lettres comme on dévore, après six heures de chasse, le mets qu'on aime. Je ne suis pas content. Ta dernière lettre est froide comme l'amitié. Je n'y ai pas trouvé le feu qui allume tes regards et que j'ai cru quelquefois y voir. Mais quelle est ma bizarrerie! J'ai trouvé que tes lettres précédentes oppressaient trop mon âme; la révolution qu'elles produisaient attaquait mon repos et asservit mes

[1] Il pourrait y avoir hésitation sur la date et l'on pourrait lire *le 28*, mais Bonaparte a quitté Albenga le 20 germinal.

sens. Je désirais des lettres plus froides, mais elles me donnent le glacé de la mort. La crainte de ne pas être aimé de Joséphine l'idée de la voir inconstante, de la... mais je me forge des peines. Il en est tant de réelles, faut-il encore s'en fabriquer. Tu ne peux m'avoir inspiré un amour sans bornes sans le partager et avec ton âme, ta pensée et ta raison, l'on ne peut pas, en retour de l'abandon, du dévouement, donner en échange le coup de la mort.

J'ai reçu la lettre de Mme Châteaurenaud. J'ai écrit au ministre pour [ ]. J'écrirai demain à la première à qui tu feras les compliments d'usage. Amitié vraie à Mme Tallien et Barras.

Tu ne me parles pas de ton vilain estomac, je le déteste. Adieu jusqu'à demain, mio dolce amor. *Un souvenir de mon unique femme et une victoire du destin : voilà mes souhaits. Un souvenir unique, entier, digne de celui qui pense à toi à tous les instants.*

Mon frère est ici[1] *; il a appris mon mariage*

[1] Joseph est arrivé de Gênes à Albenga le 18 germinal. La petite fille dont Julie Clary vient d'accoucher est morte en naissant. Il date de Gênes la lettre suivante qu'il écrit d'Albenga à Joséphine le 19 germinal :

« Madame, j'ai appris avec le plus vif intérêt votre mariage avec mon frère. L'amitié qui m'unit à lui ne me permettait pas d'être insensible au bonheur qu'il trouvera avec vous. J'en suis aussi

avec plaisir, il brûle de l'envie de te connaître. Je cherche à le décider à venir à Paris. Sa femme est accouchée; elle a fait une fille. Ils t'envoient pour présent des bonbons de Gênes. Tu recevras des oranges, des parfums et de l'eau de fleur d'oranger que je t'envoie.

Junot, Murat[1] *te présentent leur respect.*

Un baiser plus bas, plus bas QUE LE SEIN (sic).

Entre cette lettre et la suivante, il s'écoule dix-sept jours.

Le 20 germinal (10 avril), il quitte Albenga pour Savone; le 23, il livre le combat de Montenotte et porte son quartier général à Carcare. Le 24, bataille de Millesimo. Quartier général à Carcare du 25 au 28, où il est transporté à Millesimo; puis Salicetto le 29, Lesegno le 30 et le 1er floréal (20 avril). Le 2, bataille de Mondovi :

convaincu que lui, d'après l'idée que je me suis formée de vous.

« Agréez, je vous prie, l'assurance des sentiments fraternels avec lesquels je suis

« Votre beau-frère.

« JOSEPH BONAPARTE. »

(*Revue Rétros.*, I, 374).

[1] Junot, aide de camp de Bonaparte depuis le siège de Toulon, est à ce moment chef d'escadron provisoire. Murat, aide de camp de Bonaparte depuis vendémiaire, est chef de brigade provisoire. (TENNANT, t. II, p. 448 et fac-similé.)

quartier général à Lesegno le 2 et le 3. Le 4 et le 5, à Carru. Il écrit le 5 à Joséphine :

VI. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Armée d'Italie

Liberté Égalité

Au quartier général de Carru, le 5 floréal, l'an quatrième de la République française, une et indivisible.

Le général en chef de l'Armée d'Italie.

A ma douce amie,

Mon frère te remettra cette lettre. J'ai pour lui la plus vive amitié; il obtiendra, j'espère, la tienne. Il la mérite. La nature l'a doué d'un caractère doux, égal et inaltérablement bon. Il est tout plein de bonnes qualités. J'écris à Barras pour que l'on le nomme consul dans quelque port d'Italie. Il désire vivre éloigné, avec sa petite femme, du grand tourbillon et des grandes affaires. Je te le recommande.

J'ai reçu ta lettre du 16 *et du* 21. *Tu as été bien des jours sans m'écrire. Que fais-tu donc? Oui, ma bonne, bonne amie, je suis non pas*

jaloux, mais quelquefois inquiet. Viens vite. Je te préviens, si tu tardes, tu me trouves malade. Les fatigues et ton absence, c'est trop à la fois.

Tes lettres font le plaisir de mes journées et mes journées heureuses ne sont pas fréquentes. Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux. Tu dois revenir avec lui. Entends-tu. Si jamais cela n'était pas [ ], qu'il ne vienne pas, malheur sans remède, douleur sans consolation, peines continues, si j'avais le malheur de le voir revenir seul. Mon adorable amie, il te verra, il respirera dans ton temple. Peut-être même lui accorderas-tu la faveur unique et inappréciable de baiser ta joue. Et moi je serai seul ici bien, bien loin; mais tu vas revenir, n'est-ce pas? Tu vas être ici, à côté de moi, sur mon cœur, dans mes bras, sur ta bouche. Prends des ailes, viens, viens! Mais viens doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante. Si tu allais verser ou prendre mal, si la fatigue... viens doucement, mon adorable amie, mais sois souvent en (rapport?) avec moi par la pensée.

J'ai reçu une lettre d'Hortense. Elle est tout à fait aimable. Je vais lui écrire. Je l'aime bien et je lui enverrai bientôt les parfums qu'elle veut avoir.

Lis avec attention le chant de Carthon[1] *et dors loin de ton bon ami, pensant à lui et sans inquiétude, ni remords.*

Un baiser au cœur et puis un plus bas, bien plus bas !

B.

Je ne sais pas si tu as besoin d'argent, car tu ne m'as jamais parlé de tes affaires. Si cela était, tu en demanderas à mon frère qui a 200 *louis à moi.*

B.

Si tu as quelqu'un à placer tu peux me l'envoyer, je le placerai. Châteaurenaud pourrait également venir[2].

Le 6, il est à Cherasco d'où, le lendemain, il adresse à ses troupes cette proclamation qui résume les événements de la première campagne.

[1] *Carthon* est le premier poème d'Ossian qui ait paru en une traduction française, publiée à Londres en 1762. On assura que cette traduction était de la duchesse d'Aiguillon. C'est un combat entre un père et son fils. Là, se trouve l'hymne au Soleil, qui fut si longtemps célèbre.

[2] TENNANT, II, 451 et fac-similé.

Quartier général, Cherasco, 7 floréal an IV.
(26 *avril* 1796.)

Soldats, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont ; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats. La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1794, *vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.*

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace furent épouvantées devant vous ; les

hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée du triomphe de vos ennemis sont confondus et tremblants.

Mais, soldats! vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous ; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne : vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus : les magasins pris à vos ennemis sont nombreux ; l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a le droit d'attendre de vous de grandes choses, justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute, mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre vous dont le courage s'amolisse? En est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français, tous veulent humilier les rois orgueilleux qui osaient méditer de

nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : « J'étais de l'armée conquérante de l'Italie. »

Amis, je vous la promets, cette conquête, mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis, sans cela vous ne seriez plus les libérateurs des peuples, vous en seriez des fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts au combat, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage et sans cœur, les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers. Je ferai exécuter à la

rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés. Déjà plusieurs l'ont été : j'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes : le peuple français est l'ami de tous les peuples. Venez avec confiance au-devant d'elle : vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés.

Nous faisons la guerre en ennemis généreux et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

Le 8 (27 avril) à 2 heures du matin, le général en chef reçoit du général Colli la demande d'un armistice. Il négocie le soir avec les envoyés du roi de Sardaigne, le général de la Tour et le marquis Costa; le 9 (26), à deux heures du matin, l'armistice est signé. Le Piémont est livré à l'armée française. On y remarque à l'article 5: « Il sera accordé le passage par le chemin le plus court aux courriers extraordinaires et aides de camp que le général en chef de l'Armée française voudrait envoyer à Paris ainsi que pour le retour. »

C'est ainsi que Napoléon écrit le 10 floréal, sans avoir consulté le Directoire sur l'opportunité de la venue de Joséphine.

VII. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Chéruble (?), *le* 10 *floréal.*
(26 *avril* 1796.)

Murat, qui te remettra cette lettre, t'expliquera, mon adorable amie, ce que j'ai fait, ce que je ferai, ce que je désire. J'ai conclu une suspension d'armes avec le roi de Sardaigne. J'ai, il y a trois jours, expédié Junot avec mon frère, mais ils arriveront après Murat qui passe par Turin. Je t'écrivais par Junot de partir avec lui pour me venir joindre ; je te prie aujourd'hui de partir avec Murat, de passer par Turin ; tu abrégeras de quinze jours. Il sera donc possible que je te voie ici avant quinze jours. Viens : cette idée me transporte de joie; ton logement est prêt à Mondovi et à Tortone ; tu pourras de Mondovi aller [ ] *à Nice et à Gênes et de là dans le reste de l'Italie, si cela te fait plaisir. Mon bonheur est que tu sois heureuse, ma joie que tu sois gaie, mon plaisir que tu en aies. Jamais*

femme ne fut aimée avec plus de dévouement, de feu et de tendresse. Jamais il n'est possible d'être plus entièrement maître d'un cœur et d'en dicter tous les goûts, les penchants, d'en former tous les désirs. S'il en est autrement de toi, je déplore mon aveuglement, je te livre aux remords de ton âme ; et si je n'en meurs pas de douleur, froissé pour la vie, mon cœur ne s'ouvrirait plus au sentiment du plaisir ou de la douceur ; triste, fier ou froissé, ma vie serait toute physique; car j'aurai, en perdant ton amour, ton cœur, ton adorable personne, perdu tout ce qui rend la vie aimable et chère !

Ah ! alors, je ne regretterai plus de mourir et peut-être réussirai-je à la recevoir au champ d'honneur. Comment veux-tu, ma vie, que je ne sois pas triste. Pas de lettre de toi, je n'en reçois que tous les quatre jours, au lieu que si tu m'aimais tu m'écrirais deux fois par jour ; mais il faut jaser avec les petits messieurs visiteurs dès dix heures du matin et puis écouter les sornettes et les sottises de cent freluquets jusqu'à une heure après minuit. Dans les pays où il y a des mœurs, dès dix heures du soir, tout le monde est chez soi ; mais, dans ces pays-là, on écrit à son mari. l'on pense à lui, l'on vit pour lui. Adieu,

Joséphine, tu es pour moi un monstre que je ne puis expliquer... Je t'aime tous les jours davantage. L'absence guérit les petites passions. Il accroît les grandes. Un baiser sur ta bouche, un sur ton cœur. Il n'y a personne que moi, n'est-ce pas ? Et puis un sur ton sein. Que Murat est heureux... petite main... Ah ! si tu ne viens pas !!!

Mène avec toi ta femme de chambre, ta cuisinière, ton cocher ; j'ai ici des chevaux de carrosse à ton service et une belle voiture. Ne porte que ce qui t'est personnellement nécessaire. J'ai ici une argenterie et une porcelaine qui te serviront. Adieu, le travail me commande. Je ne puis laisser la plume. Ah ! ce soir, si je n'ai pas de tes lettres, je suis désespéré. Pense à moi, ou dis-moi avec dédain que tu ne m'aimes pas et alors peut-être je trouverai dans mon esprit de quoi être moins à plaindre.

Je t'ai écrit par mon frère qu'il avait deux cents louis à moi dont tu pouvais disposer. Je t'envoie par Murat deux cents louis dont tu te serviras si tu en as besoin ou que tu emploieras à meubler l'appartement que tu me destines. Si tu pouvais y mettre partout ton portrait !... Mais non, il est si beau, celui que j'ai dans mon cœur

que, quelque belle que tu sois et quelque habiles que soient les peintres, tu y perdrais. Ecris-moi, viens vite. Ce sera un jour bien heureux... que celui où tu passeras les Alpes. C'est la plus belle récompense de mes peines et des victoires que j'ai remportées[1].

B.

Le 11 floréal (30 mai), il transporte son quartier général à Acqui, le 13 à Bosco, le 14 à Tortone d'où il prépare l'opération du passage du Pô, « une des opérations les plus essentielles ». Le 18, il adresse à l'armée cet ordre du jour :

Vive la République ! L'avant-garde composée de grenadiers, de cavalerie et de carabiniers aux ordres du général Dallemagne, a passé le Pô sur un pont volant, aujourd'hui, à deux heures après-midi, en avant de Plaisance et en présence de la cavalerie ennemie qui a été forcée. La division du général Laharpe a suivi l'avant-garde.

De Plaisance, où il signe le 20 une suspension d'armes avec le duc de Parme, il écrit au direc-

[1] *Contemporaine*, II, 371.

teur Carnot afin peut-être de préparer le voyage de Joséphine : « Je vous dois des remerciements particuliers pour les attentions que vous voulez bien avoir pour ma femme : je vous la recommande ; elle est patriote sincère et je l'aime à la folie. » A la même date sans doute, il écrit à Barras : « Je désire que ma femme vienne par le Piémont me joindre. Elle ne sera pas à l'armée, car j'ai actuellement derrière nos places fortes plus de... de superbes plaines où il y a de grandes villes. »

Le 21 floréal (10 mai), victoire de Lodi, passage du pont sur l'Adda.

EXTRAIT DE L'ORDRE DU JOUR

Quartier général. Lodi, 21 floréal an IV.

Le général Beaulieu avait rassemblé 14.000 hommes d'infanterie et 4.000 chevaux à Lodi. Aussitôt que le général en chef en eut connaissance, il fit partir pour Casal l'avant-garde des grenadiers et des carabiniers, la division du général Masséna et celle du général Augereau avec une partie de la cavalerie. A midi, l'attaque commença ; les avant-postes de l'ennemi furent forcés ; ils furent poursuivis et chassés de la ville

de Lodi. L'armée de Beaulieu avait passé l'Adda et occupait, à la rive gauche, une position formidable avec vingt pièces de canon qui en défendaient le pont.

L'artillerie se canonna réciproquement pendant qu'une colonne composée de carabiniers et de grenadiers se disposait à attaquer et passer le pont de vive force.

L'ordre fut donné : cette audacieuse colonne se précipite aussitôt sur le pont, le passe en courant, malgré le feu de l'ennemi ; les Républicains, de l'autre côté de la rivière, enlèvent les batteries, foncent sur la ligne et la mettent dans une déroute complète.

L'ennemi a été poursuivi jusqu'à la nuit. Il a perdu vingt pièces de canon et plus de trois mille hommes, le nombre de ses morts est considérable.

La cavalerie française a passé le gué à pied, malgré les difficultés qui se présentaient et a poursuivi l'ennemi.

Cette bataille est une des plus vives de la campagne.

Murat, parti pour Paris avec l'armistice de Cherasco, a reçu de Joséphine la confidence

qu'elle est enceinte et ne saurait dans ces conditions se mettre en route. Le croit-elle vraiment ou cette grossesse prétendue n'a-t-elle pour objet que de retarder un départ qui lui déplaît et qui n'est point désiré par le Directoire ? En tout cas, quels que soient ses désirs que sa femme le rejoigne, Bonaparte, sur le moment, semble disposé à agréer l'excuse. Il écrit :

VIII. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Au quartier général de Lodi,
Le 24 floréal an IV de la République française une et indivisible.

Il est donc vrai que tu es enceinte. Murat me l'écrit, mais il me dit que cela te rend malade et qu'il ne croit pas prudent que tu entreprennes un aussi long voyage. Je serai donc encore privé du bonheur de te serrer dans mes bras ! Je serai donc encore plusieurs mois loin de tout ce que j'aime ! Serait-il possible que je n'aie pas le bonheur de te voir avec ton petit ventre ! Cela doit te rendre intéressante ! Tu m'écris que tu es bien changée. Ta lettre est courte, triste et d'une écriture tremblante. Qu'as-tu, mon adorable amie ?

Qu'est-ce qui peut t'inquiéter? Ah! ne reste pas à la campagne; sois en ville, cherche à t'amuser et crois qu'il n'y a pas de tourments plus réels pour mon âme que de penser que tu es souffrante et chagrine. Je croyais être jaloux, mais je te jure qu'il n'en est rien. Plutôt que de te savoir mélancolique, je crois que je te donnerais moi-même un amant. Sois donc gaie et contente et sache que mon bonheur est attaché au tien. Si Joséphine n'est pas heureuse, si elle abandonne son âme à la tristesse, au découragement, elle ne m'aime donc pas. Bientôt tu vas donner la vie à un autre être qui t'aimera autant que moi... Non, ce n'est pas possible, mais autant que je t'aimerai. Tes enfans et moi nous serons sans cesse autour de toi pour te convaincre de nos soins et de notre amour. Tu ne seras pas méchante, n'est-ce pas? pas de hum!!! à moins que ce ne soit pour plaisanter. Alors, il faut trois ou quatre grimaces, rien n'est plus joli, et puis un petit baiser raccommode tout.

Comme ta lettre du 18 que le courrier m'a apportée me rend triste! Ne serais-tu pas heureuse, ma chère Joséphine? Manquerait-il quelque chose à ta satisfaction? J'attends avec impatience Murat pour pouvoir connaître dans les plus

grands détails tout ce que tu fais, tout ce que tu dis, les personnes que tu vois, les habits que tu mets ; tout ce qui touche à mon adorable amie est cher à mon cœur, empressé à connaître.

Les choses vont bien ici ; mais mon cœur est d'une inquiétude qui ne peut pas se peindre. Tu es malade loin de moi. Sois gaie et aie bien soin de toi, toi que dans mon cœur j'évalue plus que l'univers. Hélas ! l'idée que tu es malade me rend bien triste.

Je te prie, mon amie, de faire savoir à Fréron que l'intention de ma famille n'est pas qu'il épouse ma sœur et que je suis résolu à prendre un parti quelconque pour l'empêcher. Je te prie de dire cela à mon frère[1].

B.

Le lendemain (25) il écrit à Barras : « Murat m'écrit que ma femme est malade. Cela me fait une peine dont tu ne te fais pas l'idée. Je voudrais te prier de me rendre un service, c'est de décider Fréron à ne point épouser ma sœur. Ce mariage ne convient à personne de ma famille. Fréron est trop raisonnable pour s'obs-

[1] *Contemporaine*, II, 377.

tiner à épouser une enfant de seize ans dont il pourrait être le père. On ne cherche pas une autre femme lorsque l'on a deux enfants d'une femme qui vit[1]. »

La victoire de Lodi lui a ouvert les portes de Milan. Il y fait son entrée à cheval le 26 floréal (15 avril). Il reçoit le 28 une lettre de Joséphine ; il lui écrit le 29[2] :

IX. — Bonaparte, général en chef de l'Armée d'Italie, a Joséphine.

Milan, le 29, après-midi,
(*doit être du 29 floréal.*)

Je ne sais pas pourquoi depuis ce matin je suis plus content. J'ai un pressentiment que tu es partie pour ici ; cette idée me comble de joie. Bien entendu que tu passeras par le Piémont ; le chemin est beaucoup meilleur et plus court. Tu viendras à Milan où tu seras très contente, ce pays étant très beau ; quant à moi cela me rendra si

[1] Voir *Napoléon et sa famille*, I, p. 153.

[2] Publiée par Taschereau (*Revue rétrospective*), avec la date évidemment erronée du *29 avril ;* republiée par Tancrède Martel. (*Œuvres de Napoléon*), avec la date : Cherasco 8 floréal (29 avril), impossible. Il faut admettre le 29 floréal comme conséquence du lieu et de la lettre précédente.

heureux que j'en serai fou. Je meurs d'envie de voir comment tu portes les enfants. Cela doit te donner un air majestueux et respectable qui me paraît devoir être très plaisant. Ne va pas surtout être malade ; non, ma bonne amie, tu viendras ici, tu te porteras très bien ; tu feras un petit enfant joli comme sa mère, qui t'aimera comme son père et quand tu seras bien vieille, que tu auras cent ans, il sera ta consolation et ton bonheur. Mais, d'ici à ce temps-là, garde-toi de l'aimer plus que moi. Je commence déjà à en être jaloux. Adieu, mio dolce amore, *adieu la bien-aimée ; viens vite entendre la bonne musique et voir la belle Italie. Il ne lui manque que ta vue. Tu l'embelliras à mes yeux ; du moins, tu le sais, quand ma Joséphine est quelque part, je ne vois plus qu'elle*[1].

B.

Le 1er prairial (20 mai), le général en chef adresse cette proclamation à ses frères d'armes :

Soldats,

Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dis-

[1] *Revue rétrospective* (Taschereau), I. 374.

persé, éparpillé tout ce qui s'opposait à votre marche.

Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

Milan est à vous et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie.

Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage.

Le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour, les boulevards vantés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la Patrie : vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir.

Oui, soldats, vous avez beaucoup fait ; mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire ? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre mais que

nous n'avons pas su profiter de la victoire ? La postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes, un lâche repos vous fatigue; les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur. Eh bien ! partons ! Nous avons encore des marches à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres[1], *incendié nos vaisseaux à Toulon*[2]*... tremblent... l'heure de la vengeance a sonné.*

Mais que les peuples soient sans inquiétude, nous sommes amis de tous les peuples et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipion et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui se rendirent célèbres, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de vos victoires, elles feront époque dans la postérité. Vous aurez la gloire immor-

[1] Affaire de Bassville.

[2] Les Napolitaux.

telle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

Le peuple français, libre, respecté du monde entier donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers et vos concitoyens diront en vous montrant :

« *Il était de l'Armée d'Italie !* »

Le conquérant de l'Italie reçoit alors sa récompense. Le 2 prairial (21 mai), Carnot lui écrit : « Le Directoire qui s'était opposé au départ de la citoyenne Bonaparte dans la crainte que les soins que lui donnerait son mari ne le détournassent de ceux auxquels la gloire et le salut de la patrie l'appellent, était convenu avec elle qu'elle ne partirait que lorsque Milan serait pris. Vous y êtes, nous n'avons plus d'objections à faire. Nous espérons que le myrthe dont elle vous couronnera ne déparera pas les lauriers dont vous a déjà couronné la Victoire. »

Il y aura donc désormais de la difficulté à retarder un départ autorisé, conseillé, ordonné presque par le Directoire. Il y a pourtant l'excuse de la grossesse. Bonaparte y croit encore.

X. — A la citoyenne Bonaparte,
rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Milan, 4 prairial an IV.

Joséphine, point de lettre de toi depuis le 28 ! Je reçois un courrier parti le 27 de Paris et je n'ai point de réponse, point de nouvelles de ma bonne amie ! M'aurait-elle oublié ou ignorerait-elle qu'il n'est point de plus grand tourment que de ne point recevoir de lettres de mio dolce amor?... *L'on m'a donné ici une grande fête ; cinq ou six cents jolies et élégantes figures cherchaient à me plaire, mais aucune ne te ressemblait, aucune n'avait cette physionomie douce et mélodieuse qui est si bien gravée dans mon cœur. Je ne voyais que toi, je ne pensais que toi. Cela me rendit tout insupportable; et une demi-heure après y être entré, je me suis en allé me coucher tristement en me disant : « Voilà ce réduit vide, la place de mon adorable petite femme... » Viens-tu ? Ta grossesse comment va-t-elle ?... Ah ! ma belle amie, aie bien soin de toi, sois gaie, prends souvent du mouvement, ne t'afflige de rien, n'aie aucune inquiétude sur ton voyage ; va à bien petites journées. Je me figure sans cesse te voir*

avec ton petit ventre; cela doit être charmant, mais ce vilain mal de cœur, est-ce que tu l'as encore?...

Adieu, belle amie, pense quelquefois à celui qui pense sans cesse à toi[1].

B.

Malgré qu'il mène la vie la plus active, Bonaparte ne semble occupé que de l'arrivée de sa femme. Durant le mois de prairial, il est appelé par l'insurrection de Pavie et la révolte de Binasco; de là, le 8 à Brescia, à Borghetto le 11, il y bat Beaulieu, passe le Mincio; est le 12 à Rivoli, le 12 à Peschiera, le 16 à Vérone et à Roverbella, le 17 sous Mantoue, au faubourg de Saint-Georges, où il livre un rude combat. Il retourne dans la soirée à Brescia où, le 17, il consent à suspendre les hostilités contre le royaume de Naples. Il retourne à Milan où il accepte de négocier avec le Pape et va diverses fois pour cet objet à Bologne. C'est à l'un de ses passages à Milan qu'il écrit cette lettre dont le porteur est Serbelloni: c'est un des plus grands seigneurs — sinon le plus grand — de Milan.

[1] *Contemporaine*, II, 359.

Un très grand nombre des membres de sa famille ont été au service de l'Autriche, un est mort général de cavalerie en 1758, un autre feld-maréchal en 1778, etc. Quant au duc Serbelloni Joseph-Galeas-Gabry, il se distinguait par ses opinions libérales, fut ambassadeur à Paris des patriotes milanais et président du Directoire de la République cisalpine.

XI. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

*Au quartier général, à **Milan**,*
le 23 prairial de la République française
une et indivisible.

Joséphine, où te remettra-t-on cette lettre ? Si c'est a Paris, mon malheur est donc certain, tu ne m'aimes plus ! Je n'ai plus qu'à mourir... Serait-il possible !... Tous les serpents des furies sont dans mon sein et déjà je n'existe qu'à demi... Oh ! toi !... mes larmes coulent. Plus de repos ni d'espérance. Je respecte la volonté et la loi immuable du sort. Il m'accable de gloire pour me faire sentir mon malheur avec plus d'amertume. Je m'accoutumerai à tout dans ce nouvel état de

choses, mais je ne puis m'accoutumer à ne plus t'estimer ; mais non ! Ce n'est pas possible ! Ma Joséphine est en route ; elle m'aime au moins un peu ; tant d'amour promis ne peut pas être évanoui en deux mois.

Je déteste Paris, les femmes et l'amour... Cet état est affreux... et ta conduite... mais dois-je t'accuser ? Non. Ta conduite est celle de ton destin ; si aimable, si belle, si douce devais-tu être l'instrument [ ] de mon désespoir ?

Celui qui te remettra cette lettre est le duc de Serbelloni, le plus grand seigneur de ce pays-ci qui va, député à Paris, pour présenter ses hommages au gouvernement.

Adieu, ma Joséphine, ta pensée me rendait heureux, tout a bien changé. Embrasse tes aimables enfants. Ils m'écrivent des lettres charmantes. Depuis que je ne dois plus t'aimer, je les aime davantage. Malgré les destins et l'honneur, je t'aimerai toute ma vie. J'ai relu cette nuit toutes tes lettres, même celle écrite de ton sang, quels sentiments elles m'ont fait éprouver ![1]

B.

[1] *Contemporaine*, II, 369.

XII. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Même jour.

Au quartier général de Milan,
le 23 prairial de l'an IV,
de la République une et indivisible.

Joséphine, tu devais partir le 5 de Paris, tu devais partir le 11, tu n'étais pas partie le 12... Mon âme s'était ouverte à la joie, elle est remplie de douleur. Tous les courriers arrivent sans m'apporter de tes lettres... Quand tu m'écris, le peu de mots, le style n'est jamais d'un sentiment profond. Tu m'as aimé par un léger caprice ; tu sens déjà combien il serait ridicule qu'il arrête ton cœur. Il me paraît que tu as fait ton choix et que tu sais à qui t'adresser pour me remplacer. Je te souhaite bonheur, si l'inconstance peut en obtenir ; je ne dis pas la perfidie... Tu n'as jamais aimé... J'avais pressé mes opérations ; je te calculais le 13 à Milan et tu es encore à Paris. Je rentre dans mon âme, j'étouffe un sentiment indigne de moi et si la gloire ne suffit pas à mon bonheur, elle fournit l'élément de la mort et de l'immortalité... Quant à toi, que mon souvenir

ne te soit pas odieux. Mon malheur est de t'avoir peu connue; le tien de m'avoir jugé comme les hommes qui t'environnent. Mon cœur ne sentit jamais rien de médiocre... Il s'était défendu de l'amour; tu lui as inspiré une passion sans borne, une ivresse qui le dégrade. Ta pensée était dans mon âme avant celle de la nature entière; ton caprice était pour moi une loi sacrée; pouvoir te voir était mon souverain bonheur; tu es belle, gracieuse; ton âme douce et céleste se peint sur ta physionomie. J'adorais tout en toi; plus naïve, plus jeune, je t'eusse aimée moins.

Tout me plaisait, jusqu'au souvenir de tes erreurs et de la scène affligeante qui précéda de quinze jours notre mariage; la vertu était pour moi ce que tu faisais, l'honneur ce qui te plaisait; la gloire n'avait d'attrait dans mon cœur que parce qu'elle t'était agréable et flattait ton amour-propre. Ton portrait était toujours sur mon cœur; jamais une pensée sans le voir, une heure sans le voir et le couvrir de baisers. Toi, tu as laissé mon portrait six mois sans le retirer; rien ne m'a échappé. Si je continuais, je t'aimerais seul et de tous les rôles c'est le seul que je ne puis adopter. Joséphine, tu eusses fait le bonheur d'un homme moins bizarre. Tu as fait mon malheur, je t'en préviens.

Je le sentis lorsque mon âme s'engageait, lorsque la tienne gagnait journellement un empire sans bornes et asservissait tous mes sens. Cruelle !!! Pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas !!! Mais le reproche n'est pas digne de moi... Je n'ai jamais cru au bonheur. Tous les jours, la mort voltige autour de moi... La vie vaut-elle la peine de faire tant de bruit !!! Adieu, Joséphine, reste à Paris, ne m'écris plus et respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur ; ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, ma vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre[1].

B.

La crise se produit à la fin de Messidor (la mi-juin). Elle est ainsi expliquée par Marmont qui, à ce moment, accompagne le général à Tortone : « Le général Bonaparte, dit-il, quelque occupé qu'il fût de la grandeur des intérêts qui lui étaient confiés et de son avenir, avait encore du temps pour se livrer à des sentiments d'une autre nature. Il pensait sans cesse à sa femme. Il la désirait, il l'attendait avec impatience. Elle,

[1] *Contemporaine*, II, 365.

de son côté, était plus occupée de jouir des triomphes de son mari au milieu de Paris, que de venir le joindre. Il me parlait souvent d'elle et de son amour avec l'expansion, la fougue et l'illusion d'un jeune homme. Les retards continus qu'elle mettait à son départ le tourmentaient péniblement et il se laissait aller à des mouvements de jalousie et à une sorte de superstition qui était fort dans sa nature. Dans un voyage fait avec lui à cette époque et dont l'objet était d'inspecter les places du Piémont, un matin, à Tortone, la glace du portrait de sa femme qu'il portait toujours se cassa. Il pâlit d'une manière effrayante et l'impression qu'il ressentit fut des plus douloureuses : « Marmont, me dit-il, ma « femme est bien malade ou elle est infidèle. »

Et il lui écrit :

XIII. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, a Paris.

Au quartier général à Tortone,
26 *prairial an IV,*
de la République une et indivisible.

Depuis le 18, *ma chère Joséphine, je t'espérais et je te croyais arrivée à Milan. A peine sorti du*

champ de bataille à Borghetto, je courus pour t'y chercher, je ne t'y trouvai pas! Quelques jours après, un courrier m'apprit que tu n'étais pas partie et il ne m'apportait pas de lettres de toi. Mon âme fut brisée de douleur. Je me crus abandonné par tout ce qui m'intéresse sur la terre. Je ne sentis jamais faiblement. Noyé dans la douleur, je t'ai écrit peut-être trop fortement. Si mes lettres t'ont affligée me voilà inconsolable pour la vie... Le Tessin étant débordé, je me suis rendu à Tortone pour t'y attendre; chaque jour j'attendais [ ] inutilement. Enfin, il y a quatre heures, j'y étais encore. Je vois arriver la simple lettre qui m'apporte la nouvelle que tu ne viens pas. Un instant après, je n'essaierai pas de te peindre ma profonde inquiétude, lorsque j'apprends que tu es malade, qu'il y a trois médecins chez toi, que tu es en danger, puisque tu ne m'écris pas. Je suis depuis ce temps-là dans un état que rien ne peut peindre! Il faut avoir mon cœur, t'aimer comme je t'aime! Ah! je ne croyais pas qu'il fût possible d'essuyer de pareils chagrins [ ] des tourments si affreux. Je croyais la douleur limitée et bornée, mais elle est sans bornes dans mon âme. Une fièvre brûlante circule encore dans mes veines, mais le désespoir est

dans mon cœur. Tu souffres et je suis loin de toi. Hélas! peut-être n'es-tu plus! La vie est bien méprisable, mais ma triste raison me fait craindre de ne pas te retrouver après la mort et je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne plus te revoir. Le jour où je saurai que Joséphine n'est plus, j'aurai cessé de vivre. Aucun devoir, aucun titre ne me liera plus à la terre. Les hommes sont si méprisables, toi seule effaçais à mes yeux la honte de la nature humaine.

Toutes les passions me tourmentent, tous les pressentiments m'affligent. Rien ne m'arrache à la douloureuse solitude et aux serpents qui me déchirent l'âme. J'ai besoin d'abord que tu me pardonnes les lettres folles, insensées que je t'ai écrites. Si tu es bien, tu verras que l'amour ardent qui m'anime m'a peut-être égaré. J'ai besoin d'être bien convaincu que tu n'es pas en danger. Mon amie, donne tout à ta santé; sacrifie tout à ton repos. Tu es délicate, faible et malade, et la saison est chaude, le voyage long, je t'en prie à genoux, n'expose pas une vie si chère; si courte que soit la vie, trois mois se passeront... Trois mois encore sans nous voir!... Je tremble, mon amie, je n'ose pas lever ma pensée sur l'avenir, tout est horrible et le seul espoir où

je serais sûr de me calmer me manque. Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme. Si tu meurs, je mourrai tout aussitôt, mais de la mort du désespoir, de l'anéantissement.

Murat veut me convaincre que ta maladie est légère, mais tu ne m'écris pas; il y a un mois que je n'ai reçu de tes lettres. Tu es tendre, sensible et tu m'aimes. Tu luttes entre la maladie et les médecins, insensée, loin de celui qui t'arracherait à la maladie et même aux bras de la mort... Si ta maladie continue, obtiens-moi une permission de venir te voir une heure. Dans cinq jours je suis à Paris, et le douzième, je suis à mon armée. Sans toi, sans toi, je ne puis plus être utile ici. Aime qui veut la gloire, serve qui veut la patrie, mon âme est suffoquée dans cet exil et lorsque ma douce amie souffre, est malade, je ne puis froidement calculer la victoire. Je ne sais quelles expressions employer, je ne sais quelle conduite tenir, je veux prendre la poste et me rendre à Paris, mais l'honneur auquel tu es sensible me retient malgré mon cœur. Par pitié, fais-moi écrire; que je sache le caractère de ta maladie et ce qu'il y a à craindre. Notre sort est bien affreux. A peine mariés, à peine unis et déjà séparés! Mes pleurs inondent ton portrait,

lui seul ne me quitte pas. Mon frère ne m'écrit pas. Ah! sans doute, il craint de m'apprendre ce qu'il sait devoir me déchirer sans retour. Adieu, mon amie, que la vie est dure et que les maux qu'on souffre sont horribles!!! Reçois un million de baisers, crois que rien n'égale mon amour qui durera toute ma vie! Pense à moi, écris-moi deux fois par jour. Arrache-moi promptement à la peine qui me consume. Viens, viens vite, mais aie soin de ta santé[1].

B.

Le lendemain :

XIV. — A LA CITOYENNE BONAPARTE, RUE CHANTEREINE, N° 6, PARIS.

ARMÉE D'ITALIE.
N°

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LIBERTÉ — EGALITÉ

Au quartier général Tortone, midi, le 27 prairial an IV de la République une et indivisible.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE, A JOSÉPHINE

Ma vie est un cauchemar perpétuel, un pressentiment funeste m'empêche de respirer. Je ne vis plus. J'ai perdu plus que la vie, plus que le bon-

[1] *Contemporaine*, II, 383.

heur, plus que le repos. Je suis presque sans espoir. Je t'expédie un courrier, il ne restera que quatre heures à Paris et puis m'apportera ta réponse. Ecris-moi dix pages. Cela seul peut me consoler un peu. Tu es malade, tu m'aimes, je t'ai affligée, tu es grosse et je ne te vois pas. Cette idée me confond. J'ai tant de torts envers toi que je ne sais comment les expier. Je t'accuse de rester à Paris. Tu y étais malade. Pardonne-moi, ma bonne amie, l'amour que tu m'as inspiré m'a ôté la raison; je ne la retrouverai jamais. L'on ne guérit pas de ce mal-là. Mes pressentiments sont si funestes que je me bornerais à te voir, à te presser deux heures sur mon sein et mourir ensemble. Qui est-ce qui a soin de toi? J'imagine que tu as fait appeler Hortense; j'aime mille fois plus cette aimable enfant depuis que je pense qu'elle peut te consoler un peu. Quant à moi, point de consolation, point de repos, point d'espoir jusqu'à ce que j'aie reçu le courrier que je t'expédie et que par une longue lettre tu m'aies expliqué ce que c'est que ta maladie et jusqu'à quel point elle doit être [ ]. Si elle est dangereuse, je t'en préviens, je pars de suite pour Paris. Mon arrivée vaincra la maladie. J'ai toujours été heureux; jamais mon sort n'a résisté

à ma volonté et aujourd'hui je suis frappé dans cequi me touche uniquement. Joséphine, comment peux-tu rester tant de temps sans m'écrire. Ta dernière lettre est du 3 du mois ; encore est-elle affligeante pour moi; je l'ai cependant toujours dans ma poche. Ton portrait et tes lettres sont sans cesse devant mes yeux.

Je ne puis rien sans toi. Je conçois à peine comment j'ai existé sans te connaître. Ah! Joséphine, si tu avais connu mon cœur, serais-tu restée depuis le 29 *au* 16 (18 mai au 4 juin) *sans partir? Aurais-tu prêté l'oreille à des amis perfides qui veulent peut-être te tenir éloignée de moi? Je soupçonne tout le monde. J'en veux à tout ce qui t'entoure. Je te calculais partie depuis le* [15] *et depuis le* 15 *arrivée à Milan.*

Joséphine, si tu m'aimes, si tu crois que tout dépend de ta conservation, ménage-toi. Je n'ose pas te dire de ne pas entreprendre un voyage si long et dans les chaleurs à moins si tu es dans le cas de faire la route. Va à petites journées, écris-moi à tous les couchers et expédie-moi d'avance tes lettres.

Toutes mes pensées sont concentrées dans ton alcôve, dans ton lit, sur ton cœur. Ta maladie, voilà ce qui m'occupe la nuit et le jour. Sans

appétit, sans sommeil, sans intérêt pour l'amitié, pour la gloire, pour la patrie, toi, toi, et le reste du monde n'existe pas plus pour moi que s'il était anéanti. Je tiens à l'honneur puisque tu y tiens, à la victoire puisque cela te fait plaisir, sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds.

Quelquefois je me dis : je m'alarme sans raison. Déjà elle est guérie, elle part, elle est partie, elle est peut-être déjà à Lyon... Vaine imagination ! Tu es dans ton lit souffrante, plus belle, plus intéressante, plus adorable ; tu es pâle et tes yeux sont languissants ; mais quand tu seras guérie, si un de nous deux devait être malade, ne devrait-ce pas être moi? Plus robuste et plus courageux, j'eusse supporté la maladie plus facilement. La destinée est cruelle ; elle me frappe dans toi.

Ce qui me console quelquefois, c'est de penser qu'il dépend du sort de te rendre malade, mais qu'il ne dépend de personne de m'obliger à te survivre.

Dans ta lettre, ma bonne amie, aie soin de me dire que tu es convaincue que je t'aime au delà de ce qu'il est possible d'imaginer, que tu es persuadée que tous mes instants te sont consacrés ; que jamais il ne se passe une heure sans

penser à toi, que jamais il ne m'est venu dans l'idée de penser à une autre femme ; qu'elles sont toutes, à mes yeux, sans grâce, sans beauté, sans esprit, que toi, toi tout entière telle que je te vois, que tu es, pouvais me plaire et absorber toutes les facultés de mon âme ; que tu en as touché toute l'étendue, que mon cœur n'a point de replis que tu ne voies, point de pensées qui ne te soient subordonnées ; que mes forces, mes bras, mon esprit sont tout à toi ; que mon âme est dans ton corps et que le jour où tu aurais changé ou où tu cesserais de vivre serait celui de ma mort, [que] la nature, la terre n'est belle à mes yeux que parce que tu l'habites. Si tu ne crois pas tout cela, si ton âme n'en est pas convaincue, pénétrée, tu m'affliges, tu ne m'aimes pas. Il est un fluide magnétique entre les personnes qui s'aiment. Tu sais bien que jamais je ne pourrais te voir un amant ; encore moins t'en offrir un. Lui déchirer le cœur et le voir serait pour moi la même chose et puis si je pouvais porter la main sur ta personne sacrée... Non, je ne l'oserais jamais, mais je sortirais d'une vie où ce qui existe de plus vertueux m'aurait trompé. Mais je suis sûr et fier de ton amour. Les malheurs sont des épreuves qui nous décèlent mutuellement la force de notre

passion. Un enfant adorable comme la maman va voir le jour et pourrait passer plusieurs années dans tes bras. Infortuné! Je me contenterais d'une journée. Mille baisers sur les yeux, sur les lèvres, sur la langue, sur ton [ ]. Adorable femme, quel est ton ascendant? Je suis bien malade de ta maladie. J'ai encore une fièvre brûlante... Ne garde pas plus de six heures Le Simple et qu'il retourne de suite me porter la lettre chérie de ma souveraine.

Te souviens-tu de ce rêve où j'ôtais tes souliers, tes chiffons et je te faisais entrer tout entière dans mon cœur. Pourquoi la nature n'a-t-elle pas arrangé cela comme cela? Il y a bien des choses à faire. *B.*

XV. — Au citoyen Joseph Bonaparte, Paris.

Armée d'Italie.

N°

République Française.

Liberté **Egalité**

Au quartier général Tortone, le 27, à 8 heures du soir, an IV de la République une et indivisible.

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, a Joséphine

Mon ami, je suis au désespoir. Ma femme, tout ce que j'aime dans le monde, est malade. Ma tête

n'y est plus. Des pressentiments affreux agitent ma pensée. Je te conjure de me dire ce qui en est, comment elle se porte. Si, dès notre enfance, nous fûmes unis par le sang et par la plus tendre amitié, je t'en prie, prodigue-lui tes soins, fais pour elle ce que je serais glorieux de pouvoir faire moi-même. Tu n'auras pas mon cœur, mais toi seul peux me remplacer. Tu es le seul homme sur la terre pour qui j'aie eu une vraie et constante amitié. Après elle, après ma Joséphine, tu es le seul qui m'inspire encore quelque intérêt. Rassure-moi. Parle-moi vrai. Tu connais mon cœur. Tu sais comme il est ardent. Tu sais que je n'ai jamais aimé, que Joséphine est la première femme que j'adore. Sa maladie me met au désespoir. Tout le monde m'abandonne. Personne ne m'écrit. Je suis seul livré à mes craintes, à mes malheurs. Toi non plus, tu ne m'écris pas. Si elle se porte bien, qu'elle puisse faire le voyage, je désire avec ardeur qu'elle vienne, j'ai besoin de la voir, de la presser contre mon cœur. Je l'aime à la fureur et je ne puis plus rester loin d'elle. Si elle ne m'aimait je n'aurais plus rien à faire sur la terre. Oh ! mon bon ami, je me recommande à toi. Fais en sorte que mon courrier ne reste pas six heures à Paris et qu'il revienne me rendre la vie.

Tu diras à ma Joséphine que si elle veut acheter une campagne comme nous en étions convenus, moitié chacun, j'y mettrai 30.000 *francs et elle autant. Je prendrai cet argent sur les* 40.000 *francs qui me restent de nos biens retirés de Corse. Tu peux, dès l'instant que tu seras d'accord avec ma femme, tirer une lettre de change à vue sur ton beau-frère Clary et je prendrai les mesures pour qu'elle soit escomptée.*

Adieu, mon ami, tu es bien heureux. Je fus destiné par la nature à n'avoir de brillant que les apparences[1].

Assurément, après cette crise, il a dû recevoir quelques mots qui l'ont rassuré. Le Directoire s'est ému et a parlé ferme. Carnot lui écrit le 4 messidor (22 juin) que « sa femme, encore assez mal rétablie, va le rejoindre ». Il sait à présent qu'elle a pris des prétextes et qu'il a été dupe ; mais c'est son tour, puisqu'elle est obligée de partir[2]. Aussi, lorsqu'il lui écrit, le 8 messidor (26 juin), de Pistoia, en Toscane, où il vient d'arriver en quittant Bologne, après avoir signé l'armistice avec le Saint-Siège, sa lettre n'est plus suppliante, affolée, exubérante, mais ironique

[1] Copie sur l'original appartenant à M. le comte d'Hunolstein.

et quelque peu pinçante. Les prétextes, si bons qu'ils paraissent, ont dû s'évanouir : maladie, grossesse et le reste : mais il est bon prince, il pardonne et il reste follement amoureux.

2. 6 messidor, an IV. Passeport à la citoyenne Bonaparte Joséphine Lapagerie, femme du général Bonaparte, à Louise Compoit (*sic*), Jacques Compoit, Antoine Labesse et Jean Laurent, attachés à sa personne ; — au citoyen Junot, aide de camp du général Bonaparte ; — au citoyen Joseph Bonaparte ; — au citoyen Nicolas Cleray (Clary), beau-frère du général Bonaparte ; — à Nicolas Chareton, attaché à la personne du citoyen Buonaparte et à Hypolyte Charles, adjoint aux adjudants généraux, employé à l'armée d'Italie. (Fortuné, le chien de Joséphine, ne figure pas sur le passeport.)

XIV. — A la citoyenne Bonaparte, rue Chantereine, n° 6, Paris.

Armée d'Italie

N°

République Française

Liberté Égalité

Au quartier général de Pistoia en Toscane, le 8 messidor an IV (26 juin 1796) de la République une et indivisible.

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, a Joséphine

Depuis un mois, je n'ai reçu de ma bonne amie que deux billets de trois lignes chacun. A-t-elle

des affaires? Celle d'écrire à son bon ami n'est donc pas un besoin pour elle. Dès lors celle d'y penser... Vivre sans penser à Joséphine, ce serait être mort et ne pas exister. Ton image embellit ma pensée et égaie le tableau sinistre et noir de la mélancolie et de la douleur... Un jour peut-être viendra où je te verrai, car je ne doute pas que tu ne sois encore à Paris. Eh bien! ce jour-là je te montrerai mes poches pleines de lettres que je ne t'ai pas envoyées parce qu'elles étaient trop bêtes — bien, c'est le mot. Bon Dieu! Dis-moi, toi qui sais si bien faire aimer les autres sans aimer, saurais-tu comment on guérit de l'amour? Je paierai ce remède bien cher. Tu devais partir le 5 *prairial, bête que j'étais, je t'attendais le* 13. *Comme si une jolie femme pouvait abandonner ses habitudes, ses amis, sa Mme Tallien, et un dîner chez Barras, et une représentation d'une pièce nouvelle, et Fortuné, oui Fortuné! Tu aimes tout plus que ton mari, tu n'as pour lui qu'un peu d'estime et une portion de cette bienveillance dont le cœur abonde. Tous les jours, récapitulant tes torts, tes fautes, je me bats les flancs pour ne plus t'aimer, bah! voilà-t-il pas que je t'aime davantage. Enfin, mon incomparable petite mère, je vais te dire mon secret : moque-toi*

de moi, reste à Paris, aie des amants, que tout le monde le sache, n'écris jamais, eh bien! je t'en aimerai dix fois davantage. Si ce n'est pas là folie, fièvre, délire? Et je ne guérirai pas de cela (oh si! pardieu j'en guérirai), mais ne va pas me dire que tu es malade, n'entreprends pas de te justifier. Bon Dieu! Tu es pardonnée, je t'aime à la folie et jamais mon pauvre cœur ne cessera de donner son amour. Si tu ne m'aimais pas, mon sort serait bien bizarre. Tu ne m'as pas écrit, tu étais malade, tu n'es pas venue. Le Directoire n'a pas voulu, après ta maladie, et puis ce petit enfant qui remuait si fort qu'il te faisait mal; mais tu as passé Lyon, tu seras le 10 *à Turin, le* 12 *à Milan où tu m'attendras. Tu seras en Italie, et je serai encore loin de toi. Adieu, ma bien-aimée, un baiser sur ta bouche, un autre sur ton cœur et un autre sur ton petit absent.*

Nous avons fait la paix avec Rome qui nous donne de l'argent. Nous serons demain à Livourne et le plus tôt que je pourrai dans tes bras, à tes pieds, sur ton sein [1].

Il sait enfin qu'elle est partie; il est sur des charbons ardents. Il a dû aller à Florence, à

[1] TENNANT, II, et fac-similé.

Bologne, à Roverbella, à Vérone, pour les affaires, mais sa pensée l'accompagne. Il écrit de Bologne à Barras, le 15 : « Je n'ai pas de nouvelles de ma femme. Si elle est partie le 8 comme tu me le marques, elle devrait être à Milan le 20. » Il calcule les heures et les postes. Il a envoyé Marmont au-devant d'elle à Milan. Le 20, de Roverbella, il écrit au général Despinoy, qui commande à Milan : « Dès l'instant que ma femme sera arrivée, je vous prie de m'envoyer un courrier. » A la fin, elle arrive, le 22. Il n'a pu venir la recevoir. Il est, en effet, le 22 à Porto-Legnano, le 23 à Marmirolo et à Vérone, le 24 à Vérone. Le 25 seulement (13 juillet) il la retrouve à Milan.



A présent, il la tient, il la possède et son amour semble insatiable. Obligé de rejoindre son quartier général à Marmirolo, le 28 messidor (16 juillet), il lui écrit le 29, entre deux courses au faubourg Saint-Georges d'où il attaque Mantoue ; depuis lors, chaque jour, au moins une fois, jusqu'au 4 thermidor (22 juillet).

XVII. — A Joséphine, a Milan

Marmirolo, le 29 messidor, 9 heures soir.
(17 *juillet* 1796.)

Je reçois ta lettre, mon adorable amie, elle a rempli mon cœur de joie. Je te suis obligé de la peine que tu as prise de me donner de tes nouvelles ; ta santé doit être meilleure aujourd'hui, je suis sûr que tu es guérie. Je t'engage fort à monter à cheval. Cela ne peut pas manquer de te faire du bien.

Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie ; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer et ne penser qu'au plaisir de te le dire et de te le prouver ? Je t'enverrai ton cheval, mais j'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer, il y a quelques jours ; mais depuis que je t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore.

Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage. Cela prouve combien la maxime de La Bruyère, que l'amour vient tout d'un coup, est fausse. Tout dans la nature a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts! Sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne surtout; ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi et une idée qui ne te soit pas soumise. Repose-toi bien; rétablis ta santé. Viens me rejoindre et au moins qu'avant de mourir, nous puissions dire : nous fûmes tant de jours heureux!

Million de baisers et même à Fortuné malgré sa méchanceté[1].

XVIII. — A Joséphine a Milan

Marmirolo, le 30 *messidor an IV.*
(18 *juillet.*)

J'ai passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux, mais

[1] *Rec. Hortense*, I, 46, et Robert Halt, 296.

les eaux du lac ont subitement baissé, de sorte que ma colonne qui était embarquée n'a pas pu arriver. Je recommence d'une autre manière, mais cela ne donnera pas des résultats aussi satisfaisants.

Je reçois une lettre d'Eugène que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfants et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur qu'il n'y a aucune différence.

Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune et pas un instant sans songer à Joséphine !

L'ennemi a fait, le 28, une sortie générale ; il nous a tué ou blessé deux cents hommes. Il en a perdu cinq cents, en rentrant avec précipitation.

Je me porte bien, je suis tout à Joséphine et je n'ai de plaisir et de bonheur que dans sa société.

Trois régiments napolitains sont arrivés à Brescia : ils se sont séparés de l'armée autrichienne en conséquence de la convention qui a été conclue avec M. Pignatelli.

J'ai perdu ma tabatière. Je te prie de m'en choisir une un peu plate et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus avec tes cheveux.

Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve.

Avant que Joseph ne parte, je désire lui parler[1].

XIX. — A Joséphine a Milan

Marmirolo, 1er thermidor.
(19 *juillet*.)

Il y a deux jours que je suis sans lettre de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation. Tu sens que cela est bien triste. Tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires.

Nous avons attaqué hier Mantoue. Nous l'avons chauffée avec deux batteries à boulets rouges et des mortiers. Toute la nuit cette misérable ville a brûlé. Le spectacle était horrible et imposant. Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages extérieurs. Nous ouvrons la tranchée cette nuit. Je vais partir pour Castiglione demain avec le quartier général et je compte y coucher.

[1] *Recueil Hortense*, I, 50 : fragments publiés par Robert Halt, 237.

J'ai reçu un courrier de Paris; il y avait des lettres pour toi, je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter. Fi! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce. Je te jure que ce n'est pas par jalousie, non certes. J'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres. Avec cela, il n'y aurait plus de remords, ni de crainte.

Achille arrive en courrier de Milan; pas de lettre de mon adorable amie. Adieu! mon unique bien. Quand pourras-tu venir me rejoindre. Je viendrai te prendre moi-même à Milan.

Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi.

Je fais appeler le courrier; il me dit qu'il est passé chez toi et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi! méchante, laide, cruelle, tyranne, joli petit monstre! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises. Ah! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison.

Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre[1].

XX. — A Joséphine, a Milan

Castiglione, le 3 thermidor an IV.
8 heures du matin (21 *juillet.*)

J'espère qu'en arrivant ce soir, je recevrai une de tes lettres. Tu sais, ma chère Joséphine, le plaisir qu'elles me font et je suis sûr que tu te plais à les écrire. Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour les montagnes de pour Vérone et de là j'irai à Mantoue et peut-être à Milan recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés. J'espère que tu seras parfaitement rétablie alors et que tu pourras m'accompagner à mon quartier général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'âme de ma vie et le sentiment de mon cœur?

Tes protégés sont un peu vifs. Ils savent l'ardent (?). *Combien je leur suis obligé de faire en eux quelque chose qui te soit agréable. Ils se rendront à Milan. Il faut en tout un peu de patience.*

Adieu, belle et bonne, toute non pareille, toute divine, mille baisers amoureux[2].

[1] *Recueil Hortense*, I, 53.

[2] *Recueil Hortense*, I, 57. Quelques fragments publiés par Robert Halt, 280.

XXI. — A Joséphine, a Milan

Castiglione, le 4 thermidor an IV.
(22 *juillet* 1796.)

Les besoins de l'armée exigent ma présence dans ces environs. Il est impossible que je puisse m'éloigner jusqu'à venir à Milan ; il me faudrait cinq à six jours et il peut arriver, pendant ce temps-là, des mouvements où ma présence pourrait être urgente ici.

Tu m'assures que ta santé est bonne ; je te prie, en conséquence, de venir à Brescia. J'envoie à l'heure même Murat pour t'y préparer un logement dans la ville comme tu le désires.

Je crois que tu feras bien d'aller coucher le 6 à Cassano en partant fort tard de Milan et de venir le 7 à Brescia où le plus tendre des amants t'attend. Je suis désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi ; il t'appartient par droit de conquête et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu me parles de Mme Te... dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de Brescia. Quant à tes lettres qu'il te fâche que j'ouvre, celle-ci sera la dernière ; ta lettre n'était pas arrivée.

Adieu, ma tendre amie; donne-moi souvent de tes nouvelles. Viens promptement me joindre et sois heureuse et sans inquiétude. Tout va bien et mon cœur est à toi pour la vie.

Aie soin de rendre à l'adjudant général Miollis[1] *la boîte de médailles qu'il m'écrit t'avoir remise. Les hommes sont si mauvaises langues et si méchants qu'il faut se mettre en règle sur tout.*

Santé, amour et prompte arrivée à Brescia.

J'ai à Milan une voiture à la fois de ville et de campagne; tu te serviras de celle-là pour venir. Porte avec toi ton argenterie et une partie des objets qui te sont nécessaires. Voyage à petites journées et pendant le frais, afin de ne pas te fatiguer. La troupe ne met que trois jours pour se rendre à Brescia. Il y a en poste pour quatorze heures de chemin. Je t'invite à coucher le 6 à Cassano. Je viendrai à ta rencontre le 7 le plus loin possible.

Adieu, ma Joséphine, mille tendres baisers[2].

[1] Il s'agit bien assurément de Sextus-Alexandre-François Miollis (1759-1628), dont la conduite sous Mantoue fut incomparable et qui fut l'excellent gouverneur général des départements romains, de 1811 à 1814.

[2] *Recueil Hortense*, I, 59. Quelques fragments dans Robert Halt, 240, qui lit Violle pour Miollis.

XXII. — A Joséphine

Castiglione della Stivera, 4 thermidor an IV,
10 heures du soir (22 juillet).

J'expédie un courrier à Paris. Il prendra en passant tes dépêches. Despinoy qui arrive m'assure que ta santé est rétablie. Quoique tu me l'aies écrit, les détails qu'il y a joints m'ont rempli de joie. Te voilà bien rétablie, mon adorable Joséphine; je brûle du plaisir de te voir. Il m'a appris aussi que Dubayet et ses aimables aides de camp étaient arrivés à Milan[1]*... Tu dois avoir reçu le courrier que je t'ai expédié ce matin. Je compte tous les instants jusqu'au 7. Il faut encore trois jours. Je pars dans une heure pour voir différents postes de mon armée; et, le 7, je sais bien qui sera le plus exact au rendez-vous! Murat est malade. La déesse du Bal, Mme Ruga (?) lui a proprement donné une galanterie. Je l'ai envoyé à Brescia; il est furieux: il veut mettre son aventure dans les gazettes. Je te prie de communiquer cet article à Joseph et de lui conseiller de s'en tenir à sa Julie; il en sera*

[1] Voir les articles que j'ai publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, *Du Consulat à l'Empire*. Correspondance de Mme Dubayet, devenue Mme Carra-Saint-Cyr, avec sa fille, Mme Charpentier.

plus raisonnable et plus sain. D'autres personnages de l'état-major se plaignent de Mme Visconti[1]. *Bon Dieu! Quelles femmes! Quelles mœurs! Je te fais mon compliment franchement et sans serrement de cœur; l'on dit que le jeune Caulaincourt*[2] *t'a rendu visite à onze heures du matin et tu ne te lèves qu'à une heure. Il avait à te parler de sa sœur, de sa maman. Il fallait prendre l'heure la plus commode. La chaleur est excessive.* Mon âme est brûlée. *Je commence à me convaincre que pour être sage et se bien porter, il ne faut pas sentir et ne pas se livrer au bonheur de connaître l'incomparable Joséphine. Tes lettres sont froides; la chaleur du cœur n'est pas à moi. Pardi! je suis le mari. Un autre doit être l'amant. Il faut être comme tout le monde. Malheur à celui qui se présenterait à mes yeux avec le titre d'être aimé de toi!... Mais tiens, me voilà jaloux. Bon Dieu! je ne sais pas ce que je suis! mais ce que je sais bien, c'est que, sans toi, il n'est plus ni bonheur, ni vie... Sans toi,* entends-tu? *C'est-*

[1] Celle qui fut dès ce moment et resta jusqu'à sa mort la maîtresse de Berthier.

[2] Son père très lié avec Joséphine. Il accompagnait l'ambassade d'Aubert-Dubayet à Constantinople. C'est le Caulaincourt qui fut grand écuyer, duc de Vicence, ministre des Affaires étrangères, et dont la conduite à l'égard de l'Empereur à Pétersbourg, à Plessvitz, à Chatillon, à Fontainebleau, à Paris, demanderait à être expliquée.

à-dire tout entière. S'il est un sentiment dans ton cœur qui ne soit pas à moi, s'il en est un seul que je ne puisse connaître, ma vie est empoisonnée et le stoïcisme, mon seul refuge. Dis-moi que... Aime-moi, reçois mille baisers de l'imagination et tous les sentiments de l'amour...

Le 7, à Brescia, n'est-ce pas[1] *?*

Appelée ainsi par son mari, Joséphine couche à Cassano le 6 thermidor (24 juillet) et rentre avec lui à Brescia le 8. Ils quittent ensemble Brescia le 10, à 10 heures du soir pour Castelnovo. Arrivée à Vérone, elle est témoin des premières fusillades, revient à Castelnovo et, voyant passer les blessés, elle veut regagner Brescia, mais est arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Elle y quitte son mari, pleure beaucoup : « Wurmser, dit-il, va me payer cher les larmes qu'il te cause. » Elle est obligée de longer en voiture, et de très près, le siège de Mantoue. On tire sur elle de la place et quelqu'un de sa suite est atteint. Elle traverse le Pô, Bologne, Ferrare, Parme, et gagne Lucques, affolée par la crainte et les mauvais bruits... A Lucques, elle est complimentée par le Sénat,

[1] *Contemporaine*, II, 389.

mais l'annonce de la levée du siège de Mantoue la poursuit, elle court jusqu'à Livourne où elle ne passe qu'une nuit, car les victoires de Lonato et de Castiglione ont rétabli le prestige de l'armée et, sous une escorte de trente hussards, elle fait une entrée presque souveraine à Florence. Le 15 thermidor, de Vérone, Bonaparte écrit à Barras : « Ma femme court depuis quinze jours l'Italie : elle est, je crois, à Livourne et à Florence. Elle a été loin des dangers. Sa santé est bien rétablie. »

Durant « qu'elle court l'Italie », Bonaparte, sur la nouvelle que Wurmser est en marche pour lui faire lever le siège de Mantoue, est venu à lui ; a remporté le 16 la victoire de Lonato, le 18, la victoire de Castiglione, le combat de Peschiera, le 24, le combat de la Corona : toutes les lignes sur le Mincio sont reprises ; il reste à Brescia du 23 au 28 ; il revient à Milan le 8 fructidor, y reste — sauf qu'il rayonne — jusqu'au 12, où il repart pour Brescia.

XXIII. — A Joséphine

Brescia, le 13 *fructidor an IV.* (10 *août* 1796.)

J'arrive, mon adorable amie, ma première pensée est de t'écrire. Ta santé et ton image ne

sont pas sorties de ma mémoire pendant toute la route. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu des lettres de toi. J'en attends avec impatience. Il n'est pas possible que tu te peignes mon inquiétude. Je t'ai laissée triste, chagrine, à demi malade. Si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te rendre heureuse, tu devrais l'être... Je suis accablé d'affaires.

Adieu, ma douce Joséphine, aime-moi, porte-toi bien et pense souvent, souvent à moi[1].

XXIV. — A Joséphine

Brescia, 14 fructidor an IV.
(31 *août.*)

Je pars à l'instant pour Vérone. J'avais espéré recevoir une lettre de toi. Cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ. Je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude. Tu m'avais promis plus d'exactitude. Ta langue était cependant bien d'accord alors avec ton cœur... Toi, à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui

[1] *Rec. Hortense*, I, 63 ; pub. par Robert Hall sans changement, p. 241.

plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur? Trois jours sans lettres de toi; je t'ai pourtant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible. Les nuits sont longues, ennuyeuses et fades; la journée est monotone.

Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser contre mon cœur.

Le quartier général est parti. Je pars dans une heure. J'ai reçu cette nuit un exprès de Paris, il n'y avait pour toi que cette lettre qui te fera plaisir.

Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie, ce serait de ne plus être aimé de sa Joséphine. Mille baisers, bien doux, bien tendres, bien exclusifs.

Fais partir de suite M. Monclas (?) pour Vérone. Je le placerai. Il faut qu'il soit arrivé avant le 18.[1]

Il quitte Brescia le 14, pour Desenzano, Peschiera, Vérone où il est le 16, et le 17 il arrive à Ala où il jette, à Seravalle, un pont de bateaux

[1] *Rec. Hortense*, I, 65; fragments dans Robert Halt, p. 241.

sur l'Adige. Il livre, le lendemain 18, et gagne la bataille de Roveredo.

XXV. — A Joséphine

Ala, le 17 fructidor an IV.
(3 *septembre.*)

Nous sommes en pleine campagne, mon adorable amie; nous avons culbuté les postes ennemis. Nous leur avons pris huit ou dix chevaux avec un pareil nombre de cavaliers. La troupe est très gaie et bien disposée. J'espère que nous ferons de bonnes affaires et que nous entrerons dans Trente le 19.

Point de lettres de toi. Cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure pourtant que tu te portes bien et que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours et avec impatience le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles. Tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis pas loin de toi. Le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi, écris-moi souvent, bien souvent. C'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, je l'espère, momentanée[1].

[1] *Rec. Hortense*, I, 68.
Pour rendre compte des sentiments de Joséphine à cette date,

Le 19, il est entré à Trente; et après avoir

trois lettres, écrites à Barras, à sa fille et à sa tante Renaudin-Beauharnais, méritent d'être mises en parallèle des lettres de Bonaparte.

A BARRAS,

« Milan, ce 18 fructidor, an IV.

« Le citoyen Serbelloni, chez lequel je loge à Milan, part pour Paris, mon excellent ami : je vous le recommande bien chaudement. C'est un ami décidé de la Liberté. Je lui suis aussi très attachée. J'espère que ces titres lui vaudront un accueil amical. Je n'en doute point. Vous le connaissez déjà. Il retourne à Paris, reprendre sa mission.

« Mon mari est parti depuis six jours pour Raienne et de là, dans le Tyrol. J'attends bientôt de ses nouvelles. J'espère qu'elles seront aussi bonnes que je les désire. Rappelez-moi au souvenir de ma petite Mme Tallien. Je ne reçois pas de lettres d'elle, cela me rend bien triste. Dites-lui bien que M. Serbelloni est chargé de lui présenter de ma part une pièce de crêpe et des chapeaux de paille de Florence ; pour le déjeuner de son mari, des saucissons et du fromage et pour Thermidor [1] du corail. Je n'écris pas à ma petite parce que M. Serbelloni part dans l'instant. Embrassez-la pour moi bien tendrement. Adieu, mon cher Barras ; croyez-moi, avec les sentiments de la plus tendre amitié, votre amie,

« LA PAGERIE BONAPARTE.

« M. Serbelloni veut bien se charger de vous remettre de ma part une caisse de liqueurs de Turin.

« Mille amitiés à Bottot, compliments à Victor et Raimond [2].

« J'embrasse Tallien. »

(LUMBROSO, *Miscell. Napol.*, V, 250).

A HORTENSE,
chez Mme Campan, à Saint-Germain.

« A Milan, ce 20 fructidor, an IV.

« M. le duc de Serbelloni part pour l'instant dans Paris et m'a promis, ma chère Hortense, d'aller le surlendemain de son arrivée à Saint-Germain. Il te dira combien je parle de toi, combien je pense à toi et combien je t'aime. Eugène partage avec toi ces

[1] Qu'on appela ensuite Joséphine et qui épousa M. de Narbonne Pelet.

[2] Le secrétaire et les deux aides de camp de Barras.

campé à Borgo di Val Sugana, et à Cismone, il

sentiments, ma chère fille ; je vous aime tous les deux à l'adoration.

« M. Serbelloni te remettra de la part de Bonaparte et de la mienne de petits souvenirs pour toi, Emilie [1], Eugène et Jérôme.

« Fais mille amitiés à Mme Campan ; je compte lui envoyer une collection de belles gravures et de beaux dessins d'Italie.

« Embrasse pour moi mon cher Eugène, Emilie et Jérôme. Adieu, ma chère Hortense, ma chère fille ; pense souvent à ta maman, écris-lui souvent ; tes lettres et celles de ton frère la consolent d'être éloignée de ses chers enfants. Adieu encore, je t'embrasse bien tendrement. »

(*Rec. Hortense*, II, 211.)

A Mme de Beauharnais (Renaudin)

« 20 fructidor.

« M. Serbelloni vous fera part, ma chère tante, de la façon dont j'ai été reçue en Italie. Fêtée partout où j'ai passé, tous les princes d'Italie me donnaient des fêtes, même le grand-duc de Toscane, frère de l'Empereur. Eh bien! je préfère être simple particulière en France. Je n'aime point les honneurs de ce pays-ci. Je m'ennuie beaucoup. Il est vrai que ma santé contribue à me rendre triste. Je suis souvent incommodée. Si le bonheur devait procurer la santé, je devrais me bien porter. J'ai le mari le plus aimable qu'il soit possible de rencontrer. Je n'ai pas le temps de rien désirer. Mes volontés sont les siennes. Il est toute la journée en admiration devant moi, comme si j'étais une divinité. Il est impossible d'être meilleur mari. M. Serbelloni vous dira combien je suis aimée. Il écrit souvent à mes enfants ; il les aime beaucoup. Il envoie à Hortense, par M. Serbelloni, une belle montre à répétition émaillée et entourée de perles fines, à Eugène une belle montre en or.

« Je vous prie de dire à M. Benjamin, qu'il n'est pas possible de l'employer dans ce moment à l'armée comme fournisseur. On garde des anciens qui y sont. Si je trouve une place qui lui convienne, je le préviendrai.

« Ecrivez à ma tante [2]. Dites-lui qu'elle mande à M. Calmelet de lui donner de ma terre tout ce qu'elle aura besoin. J'embrasse mon papa de tout mon cœur. Mille amitiés à votre société. Adieu ma chère tante, ma chère maman, croyez à mes tendres sentiments. Je tâcherai de vous faire passer un peu d'argent pour ce que vous m'avez demandé par la première occasion. »

« J. B. »

[1] Mlle de Beauharnais, plus tard Mme Lavallette.

[2] Mlle Thérèse de Tascher, restée à La Pagerie, près de la Ferté-Beauharnais.

livre le 23 fructidor (9 septembre) la bataille de Bassano. Le 24, il est à Montebello.

XXVI. — A Joséphine

Montebello, 24 fructidor an IV.
(10 *septembre* 1796.)

L'ennemi a perdu, ma chère amie, dix-huit mille hommes prisonniers. Le reste est tué ou blessé. Wurmser, avec une colonne de 1.500 *chevaux et cinq mille hommes d'infanterie, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue.*

Jamais nous n'avons eu de succès aussi grands, ni aussi constants. L'Italie, le Frioul, le Tyrol sont assurés à la République. Il faut que l'empereur crée une nouvelle armée. Artillerie, équipages de pont, bagages, tout est pris.

Sous peu de jours nous nous verrons. C'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines.

Mille baisers ardents et bien amoureux[1].

[1] *Rec. Hortense*, I, 70.

XXVII. — A Joséphine

Ronco, 26 fructidor an IV,
10 heures matin (12 septembre.)

Je suis ici, ma chère Joséphine, depuis deux jours, mal couché, mal nourri et bien contrarié d'être loin de toi.

Wurmser est cerné. Il a avec lui trois mille hommes de cavalerie et cinq mille d'infanterie. Il est à Porto-Legnanq. Il cherche à se retirer à Mantoue, mais cela lui devient désormais impossible. Dès l'instant que cette affaire sera terminée, je serai dans tes bras.

Je t'embrasse un million de fois[1].

Bonaparte a trop vite cru la partie gagnée : le 28, à Due Castelli il est mis en échec ; il livre, le 28, la bataille de Saint-Georges dont la première journée est indécise ; la seconde journée lui assure la victoire. Il rentre à Vérone le 1er complémentaire (17 septembre).

[1] *Rec. Hortense*, I, 72.

XXVIII. — A Joséphine

Vérone, 1er complémentaire an IV.
(17 septembre.)

Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de besogne, de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?

Nous avons eu hier une affaire très sanglante. L'ennemi a perdu beaucoup de monde et a été complètement battu; nous lui avons pris le faubourg de Mantoue.

Adieu, adorable Joséphine, une de ces nuits les portes s'ouvriront avec fracas, comme un jaloux et me voilà dans tes bras.

Mille baisers amoureux[1].

Il est revenu le 3e complémentaire (19 septembre) à Milan où il reste avec Joséphine jusqu'au 21 vendémiaire an V (12 octobre) qu'il part pour Modène. Il reste à Modène jusqu'au 26,

[1] *Rec. Hortense.* I, 74. Robert Halt, 242.

XXIX. — A Joséphine

Modène le 26 vendémiaire an V,
à 9 heures du soir (17 octobre 1796.)

J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête, tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie, mais j'ai reçu ses lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la douleur de l'absence, cent milles d'éloignement ont disparu. Dans ce moment je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve. Juge si cela m'a guéri de ma fièvre? Tes lettres sont froides comme à cinquante ans. Elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi! Joséphine! C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien! je le souhaite. Tout avilit, hors la haine; mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone!...

Mille, mille baisers bien tendres comme mon cœur.

Je me porte un peu mieux. Je pars demain. Les Anglais évacuent la Méditerranée. La Corse est à nous. Bonne nouvelle pour la France et pour l'armée[1].

Parti le 27 vendémiaire de Modène, il passe trois jours à Ferrare, et s'établit à Vérone du 2 au 14 brumaire. Il monte à Vicence, attaque infructueusement Alvinzi à Bassano, revient le 17 à Vérone.

XXX. — A Joséphine, a Milan

Vérone, le 19 *brumaire an V.*
(9 *novembre* 1796.)

Je suis arrivé avant-hier à Vérone, ma bonne amie. Quoique fatigué, je suis bien portant, bien affairé. Je t'aime toujours à la passion. Je monte à cheval.

Je t'embrasse mille fois[2].

Il sort de Vérone le 21, livre un premier com-

[1] *Rec. Hortense*, I, 176. Robert Halt, 243. Il ajoute, au dernier paragraphe : *Et pour nous.*

[2] *Rec. Hortense*, II, 79.

bat à Caldiero, fait sa retraite sur Vérone. Il en part le 23 pour Villafranca et ce sont alors les terribles journées d'Arcole avec leurs alternatives de revers qui peuvent tout compromettre et de succès décisifs. Il rentre le 29 à Vérone.

XXXI. — A Joséphine, a Milan

Vérone, 29 brumaire an V.
(19 *novembre* 1796.)

Enfin, mon adorable Joséphine, je renais; la mort n'est plus devant mes yeux, et la gloire et l'honneur sont encore dans mon cœur. L'ennemi est battu à Arcole. Demain nous réparerons la faute de Vaubois qui a abandonné Rivoli. Mantoue dans huit jours sera à nous et je pourrai bientôt dans tes bras te donner mille preuves de l'ardent amour de ton mari. Dès l'instant que je le pourrai, je me rendrai à Milan ; je suis un peu fatigué.

J'ai reçu une lettre d'Eugène et d'Hortense. Ces enfants sont charmants.

Comme toute ma maison est un peu dispersée, du moment que tout *m'aura rejoint je te les enverrai*[1].

[1] Les lettres ?

Nous avons fait cinq mille prisonniers et tué au moins six mille hommes aux ennemis. Adieu, mon adorable Joséphine, pense à moi souvent. Si tu cessais d'aimer ton [   ] ou si ton cœur se refroidissait pour lui tu serais bien affreuse, bien injuste, mais je suis sûr que tu seras toujours mon amante comme je serai toujours ton tendre ami.

La mort, elle seule, pourra rompre l'union que la sympathie, l'amour et le sentiment ont formée.

Donne-moi des nouvelles du petit ventre. Mille et mille baisers tendres et amoureux[1].

XXXII. — A la citoyenne Bonaparte, a Milan

Vérone, 1er frimaire an V.
10 heures du soir.
(20 *novembre* 1796.)

Je vais me coucher, ma petite Joséphine, le cœur plein de ton adorable image et navré de rester tant de temps loin de toi; mais j'espère que dans quelques jours je serai plus heureux et que je pourrai à mon aise te donner des preuves de l'amour ardent que tu m'as inspiré.

Tu ne m'écris plus, tu ne penses plus à ton bon ami, cruelle femme! Ne sais-tu pas que sans toi,

[1] Bourrienne. *Mémoires*, I, 106. — Yung. *Bonaparte*, III, 239.

sans ton cœur, sans ton amour, il n'est pour ton mari ni repos, ni bonheur, ni vie. Bon Dieu ! que je serais heureux si je pouvais assister à l'aimable toilette, petite épaule, un petit sein blanc, élastique, bien ferme, par-dessus cela une petite mine avec le mouchoir à la Créole, à croquer. Tu sais bien que je n'oublie pas les petites visites ; tu sais bien, la petite forêt noire. Je lui donne mille baisers et j'attends avec impatience le moment d'y être. Tout à toi, la vie, le bonheur, le plaisir ne sont que ce que tu les fais.

Vivre dans une Joséphine, c'est vivre dans l'Elysée. Baiser à la bouche, aux yeux, sur l'épaule, au sein, partout, partout[1] *!*

XXXIII. — A Joséphine, a Milan

Vérone, le 3 frimaire an V.
(23 *novembre* 1796.)

Je ne t'aime plus du tout, au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien Cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout ; tu n'aimes pas ton mari ; tu sais le plaisir que tes lettres lui font et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard.

[1] Sur l'original. Vente Meyer Cohn, Berlin, 28 oct. 1905.

Que faites-vous [donc][1] toute la journée, Madame? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant? Quelle affection étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari? Joséphine, prenez-y garde, une belle nuit, les portes enfoncées et me voilà.

En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles. Ecris-moi vite quatre pages et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir.

J'espère qu'avant peu, je te serrerai dans mes bras et je te couvrirai d'un million de baisers, brûlants comme sous l'équateur.

XXXIV. — A Joséphine, a Milan

Vérone, le 4 frimaire an V.
(24 *novembre* 1796.)

J'espère bientôt, ma douce amie, être dans tes bras. Je t'aime à la fureur. J'écris à Paris par ce

[1] *Rec. Hortense*, I. 181. Robert Halt, 244, avec addition entre [ ].

courrier. Tout va bien. Wurmser a été battu hier sous Mantoue. Il ne manque à ton mari que l'amour de Joséphine pour être heureux[1].

Il quitte Vérone, le 5 frimaire, passe à Villafranca le 6, est à Milan le 7 (27 novembre). Joséphine est à Gênes.

XXXV. — A Joséphine, a Gènes

A Milan, le 7 frimaire an V.
3 heures après-midi.

J'arrive à Milan; je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras... tu n'y étais pas ; tu cours les villes avec des fêtes ; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive ; tu ne te soucies pas de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable ; j'avais le droit de n'y pas compter.

Je serai ici jusqu'au 9 dans la journée. Ne te dérange pas; cours les plaisirs ; le bonheur est

[1] *Rec. Hortense*, II, 84.

fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire et ton mari seul est bien, bien malheureux[1].

XXXVI. — A Joséphine, a Gênes

A Milan, le 9 *frimaire an V,*
8 *heures soir* (28 *novembre* 1796.)

Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire. Je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice.

Berthier a voulu me montrer la lettre que tu lui as écrite. Mon intention n'est pas que tu déranges rien à tes calculs ni aux parties de plaisir qui te sont offertes ; je n'en vaux pas la peine et le bonheur ou le malheur d'un homme que tu n'aimes pas n'a pas le droit de t'intéresser[2].

Pour moi, t'aimer seul, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

Sois heureuse, ne te reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que

[1] *Rec. Hort.*, I, 85. Robert Halt, 245.

[2] Robert Halt. — Dans Hortense : *d'intéresser*.

de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : Pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort, si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver ; mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je l'aime à la fureur et uniquement.

Adieu, femme adorable, adieu ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les chagrins et toutes les peines, mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux. Qui le mérite plus qu'elle! Quand il sera constaté qu'elle ne peut plus aimer, je renfermerai ma douleur profonde et je me contenterai de pouvoir lui être utile et bon à quelque chose.

Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser... Ah! Joséphine! Joséphine!...[1].

Bonaparte, à Vérone, le 2 frimaire, faisait ses confidences à Berthier.

[1] *Rec. Hortense*, I, 87. — Quelques fragments, Robert Halt, 245.

« Soyez heureuse, écrivait celui-ci à Joséphine. Votre mari, en relisant hier la lettre que vous m'avez écrite, me dit : « Avoue que j'ai une char-« mante femme. Oui, je l'aime bien... Il n'y en a « pas de pareille dans le monde... Allons, Ber-« thier, il faut dans quelques jours aller à Milan : « que j'aurai du plaisir à embrasser ma petite « femme. » Le coup qu'il reçut à son arrivée avait été si fort que Berthier, le 11 frimaire, annonçait à Joséphine que Bonaparte s'était trouvé mal en sortant du bain, qu'il lui était venu une fluxion à la tête et que tout annonçait un érysipèle. « Venez, lui disait-il, il est affligé et sérieusement incommodé. »

Cette lettre ne la trouve plus à Gênes ; dès qu'elle reçut les lettres de son mari, Joséphine partit. On lit dans le *Grondeur* : « On écrit de Gênes sous la date du 15 frimaire : Mme Buonaparte partit vendredi (12 frimaire) (1er décembre) de Gênes après avoir reçu des lettres de son mari. » Comme ce prompt départ avait accrédité de méchants bruits, le *Moniteur* (n° 110, an V, décadi 10 nivôse) publia un curieux article sur le bal donné à Mme Buonaparte par M. Jean-Charles Serra « qui a été enfermé plusieurs mois à la Tour comme chef d'un parti révolutionnaire,

c'est-à-dire ennemi de l'oligarchie et du parti des Coalisés ». On sait quelle belle fortune, le général ménagea par la suite à J.-Ch. Serra.

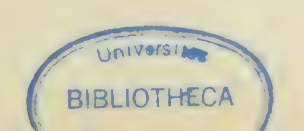
Joséphine est à Milan avant le 15 frimaire et, le 20, elle donne un grand bal au palais Serbelloni. Bonaparte passe avec elle à Milan la fin de frimaire et les quinze premiers jours de nivôse (fin novembre, décembre entier et janvier jusqu'au 18). Il part le 18 pour Bologne et y apprend la nouvelle agression des Autrichiens. Il passe à Vérone, revient à Bologne, arrive à Roverbella où il est le 22.

XXXVII. — A Joséphine, a Milan.

Vérone, 23 nivôse an V.
(12 janvier 1797.)

A peine parti de Roverbella, j'ai su que l'ennemi se présentait à Vérone. Masséna faisait ses dispositions qui ont été très heureuses. Nous avons fait 600 prisonniers et nous avons pris trois pièces de canon. Le général Brune a eu sept balles dans ses habits sans avoir été touché par aucune. C'est jouer de bonheur.

[Je te donne mille baisers. Je me porte très bien.]



Nous n'avons eu que dix hommes tués et cent blessés[1].

Le 25, il livre la bataille de Rivoli, et la gagne; pendant la nuit, il retourne à Roverbella.

XXXVIII. — A Joséphine, a Milan

Roverbella, 26 *nivôse an V.*
(15 *janvier* 1797.)

J'ai battu l'ennemi. Kilmaine t'enverra la copie de la relation. Je suis mort de fatigue. Je te prie de partir de suite pour te rendre à Vérone. J'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade. Je te donne mille baisers : je suis au lit[2].

Le 27 nivôse (16 janvier), il livre la bataille de la Favorite, qui assure la reddition de Mantoue. Il rentre le 29 à Vérone où il prépare l'expédition contre les États Pontificaux. De Vérone, il

[1] Cette lettre, publiée dans le *Recueil Hortense*, t. I, p. 44, avec la fausse date 23 messidor an IV, est identique, sauf le paragraphe entre crochets, à la lettre adressée à Clarke, publiée *Correspondance* n° 1375. Imbert de Saint-Amand lui a laissé la date du 23 messidor (11 juillet), qui est absurde.

[2] *Rec. Hortense*, I, p. 43, avec la date fausse 18 messidor an IV.

se rend à Bologne où il est le 12 pluviôse (1[er] février) et où Joséphine le rejoint. Il en part le 14 pour Imola ou il loge chez l'évêque Chiaramonte, passe à Faenza le 15 et couche à Forli.

XXXIX. — A Joséphine, a Bologne

Forli, 15 pluviôse an V.
(3 *février* 1797.)

Je t'ai écrit ce matin. Je pars cette nuit. Nos troupes sont à Rimini. Le pays commence à se rassurer. Je suis toujours un peu fatigué par mon rhume.

Je t'adore et te donne mille baisers.

Mille choses à ma sœur[1].

De Forli qu'il a quitté le 17 pluviôse (5 février), il va à Rimini, Pesaro, Sinigaglia et est le 21 (9 février) à Ancône.

XL. — A Joséphine, a Bologne

Ancône, le 22 pluviôse an V.
(10 *février* 1797.)

Nous sommes à Ancône depuis deux jours. Nous avons pris la citadelle après une petite

[1] Elisa (*Rec. Hortense*, I, 91).

fusillade et par un coup de main. Nous avons fait 1.200 *prisonniers ; j'ai renvoyé les cinquante officiers chez eux.*

Je suis toujours à Ancône. Je ne te fais pas venir parce que tout n'est pas encore terminé, mais, sous peu de jours, j'espère que cela sera terminé. D'ailleurs ce pays-ci est très maussade et tout le monde a peur.

Je pars demain pour les montagnes ; tu ne m'écris point. Tu devais pourtant me donner de tes nouvelles tous les jours.

Je te prie d'aller te promener tous les jours ; cela te fera du bien.

Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais tant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci.

Adieu, ma douce amie ; pense à moi[1].

Il continue la conquête des Légations. Jusqu'au 25, il est à Ancône.

XLI. — A Joséphine, a Bologne

Ancône, le 25 *pluviôse an V* (3 *février* 1797).

Je ne reçois pas de tes nouvelles. Je ne doute pas que tu ne m'aimes plus. Je t'ai envoyé

[1] *Rec. Hortense*, I, 92.

des journaux et différentes lettres. Je pars à l'instant pour passer les montagnes. Du moment que je saurai à quoi m'en tenir, je te ferai venir avec moi[1].

Le 26 (4 février) il est à Macerata, le 28 il arrive à Tolentino où il reçoit les émissaires de Pie VI.

XLII. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

S. L. [*Tolentino*], 28 *pluviôse an V.*
(16 *février* 1797.)

Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable depuis que je suis inquiet de ta tristesse.

Je m'empresse de t'envoyer Moscati[2], *afin qu'il puisse te soigner. Ma santé est un peu faible. Mon rhume dure toujours. Je te prie de te ménager, de m'aimer autant que je t'aime et de*

[1] *Rec. Hortense*, I, 94.

[2] Moscati, célèbre médecin milanais, qui suivait le général dans son expédition, avait été chargé de l'inventaire des trésors trouvés à Lorette, avec Villetard et Marmont. Il fut membre du Directoire cisalpin, puis, dans le royaume, comte, sénateur, grand-officier de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer.

m'écrire tous les jours. Mon inquiétude est sans égale.

J'ai dit à Moscati de t'accompagner à Ancône si tu veux y venir. Je t'écrirai là pour te faire savoir où je vais.

Peut-être ferai-je la paix avec le Pape et serai-je bientôt auprès de toi. C'est le vœu le plus ardent de mon âme. Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour si ce n'est mon inquiétude. Écris-moi tous les jours toi-même. Adieu, très chère amie[1].

XLIII. — A Joséphine, a Bologne

Tolentino, 1er *ventôse an V.*
(19 *février* 1797.)

La paix avec Rome vient d'être signée. Bologne, Ferrare, la Romagne sont cédées à la République! Le Pape nous donne trente millions dans peu de temps et des objets d'art.

Je pars demain pour Ancône et de là pour Rimini, Ravenne et Bologne. Si ta santé te le permet, viens à Rimini ou Ravenne, mais ménage-toi, je t'en conjure.

Pas un mot de ta main. Bon Dieu! Qu'ai-je

[1] *Rec. Hortense*, I. 96.

donc fait? Ne penser qu'à toi, n'aimer que Joséphine, ne vivre que pour ma femme, ne jouir que du bonheur de mon amie, cela doit-il me mériter de sa part un traitement si rigoureux? Mon amie, je t'en conjure, pense souvent à moi et écris-moi tous les jours. Tu es malade ou tu ne m'aimes pas! Crois-tu donc que mon cœur est de marbre et mes peines t'intéressent-elles si peu? Tu me connaîtrais bien mal! Je ne puis le croire. Toi à qui la nature a donné l'esprit, la douceur et la beauté, toi qui seule pouvais régner dans mon cœur, toi qui sais trop, sans doute, l'empire que tu as sur moi!

Écris-moi, pense à moi et aime-moi.

Pour la vie, tout à toi[1].

La paix est donc signée avec le Saint-Siège. Le 6 ventôse (24 février), il rentre à Bologne où il retrouve Joséphine qu'il conduit à Mantoue. De là, le 16 ventôse, Joséphine écrit à Hortense cette lettre où elle ne dissimule pas sa lassitude :

« Je me porte bien, ma chère Hortense. Depuis six jours, je n'ai plus de fièvre. J'ai été un peu malade à Bologne. D'ailleurs, je m'ennuie en Italie. Malgré toutes les fêtes que l'on me donne

[1] *Rec. Hortense*, I, 98.

et l'accueil flatteur que je reçois des habitants de ce beau pays, je ne puis m'accoutumer à être aussi longtemps éloignée de mes chers enfants : j'ai besoin de les serrer contre mon cœur. J'ai cependant tout lieu d'espérer que ce moment n'est pas très éloigné, et cela contribue beaucoup à me remettre de l'indisposition que j'ai eue. »

Pour qui a suivi l'existence de Joséphine depuis son mariage, les enfants ont bon dos. Mais cette lettre confirme de tous points la lettre de Bonaparte du 1er ventôse.

De Mantoue, Bonaparte vient à Bassano d'où il adresse à ses troupes cette proclamation :

AUX SOLDATS DE L'ARMÉE D'ITALIE

Au quartier général, à Bassano,
le 20 ventôse an V (10 mars 1797).

La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la Patrie.

Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats. Vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de canons de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont.

Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne. Vous avez, en outre, envoyé trente millions au ministre des Finances pour le soulagement du Trésor public.

Vous avez enrichi le Museum de Paris de plus de trois cents objets, chef-d'œuvre de l'Ancienne et de la Nouvelle Italie et qu'il a fallu trente siècles pour produire.

Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe ; les Républiques lombarde et cisalpine vous doivent leur liberté : les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine. Les rois de Sardaigne, de Naples, le Pape, le duc de Parme se sont détachés de la coalition de nos ennemis et ont brigué notre amitié. Vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse... Mais vous n'avez pas encore tout achevé ; une grande destinée vous est réservée ; c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances ; vous continuerez à en être dignes.

De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'empereur

seul reste devant nous. Se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres. Il n'a plus de politique, de volonté que celle de ces insulaires perfides qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent.

Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe. La modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées. Il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles. Il n'a pas été écouté à Vienne. Il n'est donc plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la Maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple accablé par la guerre qu'il a eue contre les Turcs et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et des États de l'Autriche gémissent sous l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement. Il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'Empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs. Vous respecterez leurs propriétés ; c'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

La maison d'Autriche qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, qui mécontente les peuples en les dépouillant de leurs privileges, se trouvera réduite, à la fin de cette nouvelle campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons et à descendre dans la réalité au rang des puissances secondaires où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

Ainsi la lutte recommence.

Mais la lettre du 1[er] ventôse est la dernière que l'on connaisse de cette guerre ; on n'en a point retrouvé que Bonaparte ait écrite à sa femme durant cette rude campagne qui, du 20 ventôse (10 mars) au 24 germinal (13 avril), doit, à travers Bassano, Corregliano, Saale, Palmanova, Goritz, Villach, Klagenfurt, Friesach, Gratz, le mener à Leoben, sur la route de Vienne. L'Autriche ayant capitulé et signé les préliminaires de la paix, il est de retour le 16 floréal (15 mai) à Milan. Ce sont donc deux mois, durant lesquels il a quitté Joséphine : si l'on veut que désormais, à Morabello, à Milan, à Passeriano, elle soit presque toujours près de lui — sauf durant

son voyage à Venise — n'est-il pas permis de constater que, déjà, depuis plusieurs mois, les lettres sont devenues moins longues, moins éloquentes, moins tendres. Ce sont à présent des billets d'affaires où une phrase intercalée ajoute des tendresses. La lave s'est-elle refroidie? La possession a-t-elle engendré la satiété? Joséphine s'en aperçoit; elle est convaincue que son mari la trompe. Elle ne saurait croire que sa passion se soit fixée, qu'elle ait tourné à une forme plus établie, plus douce, plus calme, oserait-on dire plus bourgeoise. Elle imagine qu'elle a pris un autre objet et elle s'avise d'être jalouse, d'autant plus qu'elle en a, dès ce moment peut-être, moins de droits. Berthier, qui est son confident en même temps que celui de Bonaparte, est accablé de ses lettres : le 23 pluviôse (11 février), d'Ancône, il lui jure, et ce n'est pas la seule fois, que si Bonaparte avait le moindre tort à son égard il le lui écrirait. « Non, dit-il il n'en a aucun. Il vous aime, il vous adore et il est malheureux de ces chimères, de ces prestiges qui vous font croire ce qui n'existe pas... Combien de fois, il m'a dit : « Avouez, « mon cher Berthier, que je suis bien malheu- « reux. Je suis fou de ma femme; je ne pense

« qu'à elle et jugez combien elle est injuste à « mon égard. »

Est-ce une façon qu'elle a cru trouver d'échauffer son amour? On pourrait le penser à un post-scriptum d'une lettre intime qu'elle adresse à Barras, de Passeriano, près Udine, le 10 vendémiaire an VI (1er octobre 1797) : « Bonaparte vous fait mille amitiés ; *il m'aime toujours à l'adoration.* »

Ne serait-ce pas aussi que, dans l'inoccupation des jours, elle cherche une diversion à l'ennui, au terrible et lugubre ennui qui s'attache à elle dès qu'elle quitte Paris et sa banlieue et ne l'abandonne point. Palais, triomphes, fêtes, adulations, gloire, les soldats héroïques et les diplomates réputés courbés devant elle et mendiant un regard et un sourire, cela ne compte pas hors du mur d'enceinte. Il lui faut Paris, l'image au moins ou le ressouvenir de Paris et cette créole de la Martinique a le mal de Paris. Il en est qui en meurent. Pour elle, elle cherchera un médecin. Tant pis pour Bonaparte. Celui-ci, comme tout homme et comme tout mari, n'y voit rien ; il se fie à l'amour qu'il se tient certain d'avoir inspiré et qui doit suffire à occuper celle qu'il a aimée. Il ne s'étonne même pas que, lorsqu'elle sait son

prochain départ, elle imagine un voyage à Rome qu'elle ne réalise pas ; il n'est point surpris qu'elle ne l'accompagne pas lorsqu'il retourne à Paris par la voie la plus courte, traversant la Suisse en triomphateur et accueilli en France comme le héros promis. Et elle n'est point arrivée, lorsque, le 21 frimaire an VI (12 décembre 1797), il remet au Directoire, en audience solennelle, le traité qu'il apporte de Campo-Formio et qu'il fixe par quelques mots la portée historique de la Révolution dont il a assuré le triomphe :

Citoyens, Directeurs

Le peuple français. pour être libre, avait des rois à combattre.

Pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre.

La Constitution de l'an III et vous, vous avez triomphé de tous ces obstacles.

La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement, depuis vingt siècles, gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure, date l'ère des gouvernements représentatifs.

Vous êtes parvenus à organiser la grande

nation dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites.

Vous avez fait plus.

Les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voient, avec les plus grandes espérances, le génie de la liberté sortir du tombeau de leurs ancêtres.

Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées vont placer deux puissantes nations.

J'ai l'honneur de vous remettre le traité signé à Campo-Formio et ratifié par S. M. l'Empereur.

La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République.

Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre.

Et à petites journées, négligeant tout cela, Joséphine, lentement, s'achemine vers Paris. Et elle n'est pas seule dans sa voiture.

II

M. CHARLES

Lorsque le 26 brumaire (16 novembre), le Général avait quitté Milan pour se rendre à Rastadt, Joséphine avait annoncé qu'elle allait partir pour Rome ; sa venue avait été annoncée à Joseph, et au cas « qu'il y eût du bruit ou quelque inconvénient, l'ambassadeur devait envoyer un courrier à Florence pour qu'elle n'en fît rien ».

Elle n'alla point à Rome, mais à Venise où on lui donna des fêtes merveilleuses — « les plus brillantes et les plus agréables qu'elle eût reçues » ; puis elle reprit la route de France par Turin. A son passage, elle vint dîner chez Miot qui y était ministre, et fit « apporter avec elle une cassette renfermant des objets précieux dont elle ne voulait pas se séparer un moment. « Elle écrivait à Bessières : « Le temps est affreux, les chemins détestables. J'ai acheté deux cents bouteilles de liqueurs que j'ai fait mettre à l'auberge de la

Bonne femme. Faites-moi le plaisir de ne pas les oublier quand vous passerez. » Et elle termine : « Adieu, aimable citoyen. Comptez sur mon amitié. »

Elle passa par Lyon qui fut illuminé : « On lui a donné des bals et des fêtes. Une couronne de roses pour elle et une branche de lauriers, pour apporter à son mari. » Les artistes lyonnais ouvrirent une souscription pour lui faire hommage d'une médaille à la gloire du Général. Pourtant elle ne se pressait pas. Depuis le 4 frimaire (24 novembre) on l'attendait à Paris ; le 16 frimaire le Général y était arrivé ; il avait reçu tous les honneurs, du Directoire, des Tribunaux, des Conseils ; il avait été élu membre de l'Institut (5 nivôse — 26 décembre 1797) et il n'avait point manqué d'assister aux séances où il avait fait des rapports, notamment sur la voiture à vapeur du citoyen Queugnot ; il était allé avec ses frères et ses sœurs visiter à Juilly le jeune Jérôme qu'il avait trouvé jouant aux barres dans le parc avec une ardeur extraordinaire. Mais Joséphine n'arrivait pas. Au 21 frimaire (11 décembre), Mme Campan la croyait à Paris. Elle n'y était pas encore vingt jours après. Le *Journal des Hommes libres* qui la disait arrivée le 4 nivôse (24 décembre), qui

annonçait le 5, pour le lendemain, la fête que le ministre des Relations extérieures devait lui offrir, prétendait le 10 que « la citoyenne Bonaparte était arrivée d'hier ; qu'elle avait été arrêtée en route par les fêtes nombreuses dont plusieurs communes avaient embelli son passage » ; elle arrivait en réalité le 13 nivôse (2 janvier 1798)[1]. Impossible de dissimuler que, pour cette fête qui lui est offerte par M. de Talleyrand, Mme Bonaparte est singulièrement en retard, car, sur le mémoire des dépenses, Bellanger, l'architecte, le gendre de Sophie Arnould, écrit : « Le ministre voudra bien observer que les différents délais causés par le retard de l'arrivée de Mme Bonaparte ont causé une dépense plus grande pour les objets en location. » Témoins les 930 arbres, arbustes et fleurs fournis en location par Muller, jardinier fleuriste, qu'il a fallu déplacer quatre fois et qui sont restés quatre jours au lieu d'une nuit. Les personnes qui avaient reçu du ministre avec leur invitation, un billet ainsi conçu : « Vous jugerez convenable, j'en suis sûr, de vous interdire tout habillement provenant des Manufactures anglaises », avaient été décommandées trois fois.

Et pourtant à cette fête où deux cents femmes

des plus jolies et des mieux parées se disputaient les regards de Bonaparte ; où « presque toutes avaient le caractère grec qui, par les victoires de Bonaparte, dit Peltier, a cessé d'être étranger parmi nous » ; où « une Française de Céphalonie dont le caractère de beauté annonçait encore mieux l'origine que le ruban orné de lettres grecques qu'elle portait en écharpe ; où Mme de Staël s'était promis d'enlever le Général et reçut de lui les réponses qui la déconcertèrent, à cette fête où Bonaparte, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on, venait d'affirmer hautement son amour pour elle, où chacune avait remarqué « qu'il était très amoureux et excessivement jaloux », Joséphine a marqué un détachement, une mauvaise humeur que chacun a remarqués. Lorsqu'à dix heures et demie, elle entra avec son mari, qui n'était pas en uniforme, dans le salon de l'hôtel Galliffet, tous les invités s'empressaient. « Madame, le voilà, c'est lui », dit M. Ochs, envoyé de Bâle, à une citoyenne qui se trouvait près de lui et qui semblait moins enthousiaste. Et c'était la citoyenne Buonaparte ! « La citoyenne Buonaparte était de très mauvaise humeur au bal de Talleyrand, dit Alexandre. » Pensait-elle que sa coiffure, cette espèce de bonnet

en drap d'or que les mauvais plaisants prétendaient être celui du doge de Venise, ne lui seyait point? Redoutait-elle que son voyage prolongé l'eût fatiguée et qu'on trouvât comme Stanislas de Girardin qu'elle n'était plus jolie, qu'elle avait quarante ans et les paraissait bien; ce qui est certain, c'est que tous les frais que le ministre avait combinés pour elle semblèrent en pure perte. Pourtant n'était-ce pas d'un joli goût ce couplet de Despréaux que chanta Laïs au souper.

D'un guerrier, d'un héros vainqueur
O compagne chérie,
Vous qui possédez tout son cœur
Seule avec la Patrie,
D'un grand peuple à son défenseur
Payez la dette immense,
En vous chargeant de son bonheur
Vous acquittez la France.

Et bien mieux : pour peu qu'elle l'aimât, comment résister à ce mot d'une jeune fille qui s'approche de lui — d'elle par suite, car il ne la quitte pas de la soirée — qui dit à sa mère : « Maman, c'est un homme ! »

Que regrette-t-elle donc? L'hôtel de la rue Chantereine que, en son absence, son architecte

d'alors a mis au goût le plus nouveau, lui a-t-il déplu? A-t-elle trouvé la frise du salon peu ornementale, son cabinet de toilette où de tous côtés les glaces renvoient son image, peu décent, ou le mobilier de la chambre à coucher avec les lits à l'antique qu'un ressort écarte ou rapproche et les tambours qui servent de sièges, et la toile de tente qui fait les rideaux, d'un goût un peu trop militaire?

Ce ne sont pas là sans doute les motifs de sa mauvaise humeur : elle cherche des yeux et du cœur le compagnon qu'elle vient de quitter et qui fut la cause de son retard. Elle semble peu se soucier de l'enthousiasme que la foule témoigne à chaque pas que fait le Général et que Marmont caractérise ainsi dans une lettre qu'il écrit à Joseph : « L'opinion de Paris est ce qu'elle doit naturellement être ; lassitude de la Révolution, admiration sans bornes pour le grand homme du siècle, indifférence pour les affaires publiques, bavardages contre-révolutionnaires sans but et sans objet, voilà toujours les Parisiens. »

Pourtant doit-elle faire bonne mine à mauvais jeu, car Bonaparte va acheter à son intention pour 52.400 francs, le 6 germinal an VI (26 mars 1798),

cette petite maison de Julie Carreau, épouse séparée de François-Joseph Talma, à laquelle Joséphine semblait assez attachée pour avoir en vendémiaire an III contracté un bail dont elle ne savait point comme elle paierait le premier terme. Il appelle à sa table et dans son salon les hommes de lettres les plus célèbres, des hommes comme Arnault, Lemercier, Legouvé, Ducis, Chénier, Collin d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre, et puis des musiciens comme Méhul, des artistes comme David, et des acteurs comme Talma. Très peu de femmes ; on pourrait dire point, n'étaient les femmes de quelques hauts fonctionnaires ; presque point d'hommes politiques, sauf Barras et Talleyrand ; mais beaucoup de militaires, et d'abord, au bas bout, ses aides de camp comme Louis, Junot et Sulkowski — celui-ci si avant dans l'intimité de Joséphine qu'elle le charge de la mission la plus délicate : réclamer à Rousselin, détenteur des papiers de Hoche, les lettres qu'elle a écrites à celui-ci. Et puis des généraux, tels que César Berthier ou Desaix.

Joséphine sans amie, sans confidente, sans relation féminine, livrée à elle-même dans cette foule, s'accrochait à ceux avec lesquels elle pou-

vait tresser un lien, surtout avec des pailles de Fontainebleau. Alors, si elle rencontrait quelqu'un de cette sorte — comme Desgenettes — elle se mettait à lui conter avec un épanchement inattendu, toutes sortes de choses, les unes relatives à son intérieur, insistant sur ce qu'elle avait eu trois enfants, et enfin arrivant jusqu'à des mésintelligences de famille, qui devaient bientôt faire scandale. Elle avait besoin de s'épancher et faute d'interlocutrice, elle prenait un interlocuteur. Cela pouvait la mener loin.

Dans le jour elle attendait Bonaparte. Il s'était logé dans un petit appartement très simplement meublé, où il passait la plus grande partie de la journée, entre des cartes géographiques qu'il avait étendues sur le tapis de son cabinet ; il se traînait de l'une à l'autre, un compas et un crayon en main et formait des projets tantôt d'une descente en Angleterre, tantôt d'une expédition en Égypte. « Il allait quelquefois au théâtre où il se plaçait dans une loge grillée et, le plus souvent, il rentrait chez lui à neuf heures du soir, pour lire et étudier à la lueur d'une lampe jusqu'à deux ou trois heures après minuit. » L'une des seules exceptions, fut, après un dîner chez Barras où il avait conduit Ducis et Arnault :

il les emmena à la représentation de retraite de Mme Vestris où l'on avait remis Macbeth à la scène. A l'entrée de Mme Bonaparte, le public éclata en applaudissements qui redoublèrent quand le Général força Ducis à prendre place à côté de sa femme sur le devant de la loge.

Cependant Joséphine ne perdait point de vue Barras : Elle lui écrivait le 8 nivôse : « Je viens d'apprendre, mon cher Barras, que vous étiez incommodé. J'allais moi-même prendre de vos nouvelles lorsque j'ai su que vous ne receviez pas. Faites-moi l'amitié, mon ami, de me faire donner de vos nouvelles et de me dire le jour et le moment où je pourrai vous voir. Il a fait si froid tous ces jours-ci que je ne suis pas sortie de chez moi. Bonsoir, mon cher Barras, amitié sincère pour la vie. » Et dans ce flot incessant de billets qu'elle lance vers lui, celui-ci encore le 29 nivôse : « J'espérais, après avoir fait deux visites que je ne pouvais remettre, rentrer chez moi à temps pour vous voir, mon cher Barras, mais mon étoile ne m'a pas bien servie puisque je suis rentrée chez moi lorsque vous en sortiez. J'irai demain réparer ma sottise et vous prier, mon cher Barras, de faire l'amitié à Bonaparte et à moi de venir dîner avec nous le deux pluviôse.

Vous n'y trouverez que quelques membres de l'Institut et le citoyen et la citoyenne Verninac. Bonsoir, mon cher Barras, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur. » Plus curieux est ce court billet qui est assurément du 28 ventôse (10 février), le jour où Bonaparte est revenu de son voyage d'inspection sur les côtes, de Boulogne à Anvers, et qu'elle écrit à Botot : « Bonaparte est arrivé cette nuit ; je vous prie, mon cher Botot, de témoigner mes regrets à Barras de ne pouvoir pas aller dîner chez lui. Dites-lui de ne pas m'oublier. Vous connaissez mieux que personne, mon cher Botot, ma position. Adieu. Amitié sincère. »

Dans son voyage, le Général a constaté que les côtes de la Manche ne pouvaient rien fournir pour une expédition en Angleterre. Desaix, de retour de Bretagne où il a fait des constatations identiques, a de nombreux entretiens avec lui. L'idée de l'expédition en Méditerranée prévaut décidément. Il y a, au moins, à Toulon, l'apparence d'une flotte et l'on peut penser que cette flotte suffira, sinon pour combattre la flotte anglaise, au moins pour transporter outre-mer une armée française et pour accomplir l'aphorisme que Bonaparte a lancé en 1795, et qu'il a

aux trois quarts réalisé : *La Méditerranée doit être un lac français*. Chargé le 15 ventôse (5 février), d'exécuter les mesures projetées pour l'armement dans la Méditerranée, il échange ce titre le 14 germinal (3 avril) contre celui de commandant en chef de l'Armée d'Angleterre, mais c'est toujours de la même expédition qu'il s'agit et il la prépare avec une passion extraordinaire, recrutant, à l'Institut, comme chez sa femme, dans les seuls salons qu'il fréquente, des littérateurs, des savants de tous les genres, des naturalistes, des musiciens, des peintres, et peut-on dire des amateurs. N'est-ce pas chez Joséphine que Mme de Krény, l'une des seules femmes qui soient admises rue de la Victoire, amène Vivant Denon, collaborateur de l'abbé de Saint-Non et de David, l'auteur de *Julie ou le Bon père*, car il n'avoue pas encore : *Point de Lendemain*. Il fut secrétaire d'ambassade à Naples, bien et mal avec Marie-Caroline et nul n'a eu une vie plus amusante et plus dramatique. Bonaparte l'engage à venir avec lui dans cette étonnante compagnie où s'étaient empressés sur sa fortune les hommes de France les plus connus.

Les préparatifs pour l'expédition étaient aussi avancés qu'ils pouvaient l'être de loin : Bona-

parte reçut à ce moment un paquet timbré et cacheté *Directoire* : Il l'ouvrit et y trouva un plan de Cayenne que décorait cette inscription : « Aux Grands Hommes, la Patrie reconnaissante. » Il partit à la fin avec sa femme, le 15 floréal (4 mai) pour prendre le commandement de son armée. Il arriva à Toulon le 20 (9) entre huit et neuf heures du matin, sur un bidet de poste, et pour toute exhibition de passeport il cria aux gardes de la consigne : « Laissez passer. Je suis le général en chef Bonaparte. » Et il s'achemina vers l'hôtel de la Marine. Un quart d'heure après, déboucha une berline qui contenait M[me] Bonaparte, son fils Eugène et Bourrienne. L'un des premiers actes du Général fut une algarade très vive qu'il fit à des sans-culottes venus d'une petite ville voisine pour réclamer des mesures de terreur. Il les secoua comme il convenait, interdit toutes perquisitions pour la recherche d'émigrés dans l'armée et sur l'escadre. « M[me] Bonaparte s'étant levée et s'appuyant sur l'une des épaules de son mari l'applaudissait et le caressait avec la plus touchante sensibilité. »

Avant l'embarquement, elle visita l'*Orient* qu'allait monter le Général en chef. Le 30 floréal (19 mai), il écrit à Baras (*sic*).

Toulon, le 30 floréal.

« Nous mettons à la voile à l'instant par un très beau temps. Nous avons été contrariés six jours par des vents d'Est très violents.

« Je te salue. Ma femme te salue.

« BONAPARTE. »

Il avait été décidé que Joséphine ne partirait pas avec lui : « Bonaparte, écrit-elle à sa fille le 26 floréal (15 mai), ne veut pas que je m'embarque avec lui. Il désire que j'aille aux eaux avant que d'entreprendre le voyage d'Égypte. Il m'enverra chercher dans deux mois. »

Il semblait bien que ce fût décidé : Des côtes de Corse, Bonaparte, le 4 prairial (23 mai), écrit à Joseph : « Ma femme va attendre quelques jours à Toulon qu'elle sache que nous avons passé la Sicile, après quoi elle ira aux eaux. » Le 7 prairial (26 mai) Joséphine écrit à Barras : « Je suis restée à Toulon, mon cher Barras. Bonaparte a craint de rencontrer des Anglais. Il n'a pas voulu m'exposer. Si je ne pars pas sous quinze jours, j'irai à Plombières pour y prendre les eaux et j'irai dans deux mois rejoindre Bonaparte en Égypte. » Mais le 10 (29 mai), tout est changé

et Bonaparte écrit à son frère : « J'écris à ma femme de venir me rejoindre. Si elle est à portée de toi, je te prie d'avoir des égards pour elle. »

Mais elle s'est mise en route: De Valence, elle écrit : « Je suis à la poste, mon cher Barras, arrêtée par un citoyen qui me prie de lui donner pour vous une lettre de recommandation. Sa position me paraît si malheureuse que je n'ai pu lui refuser ce service. D'ailleurs, je sais que c'est vous faire plaisir que de vous mettre à même d'obliger les malheureux. » Elle passe à Lyon où elle rencontre Tallien qui la trouve « bien malade » et d'où elle écrit à Barras le 22 prairial (10 juin) : « J'apprends, mon cher Barras, que le général Brune fait ce qu'il peut pour faire casser le marché de la compagnie Bodin. Écrivez, je vous en prie, au général Brune en leur faveur. Nous leur devons bien l'un et l'autre tout notre intérêt et j'espère, mon cher Barras, que vous vous opposerez à ce que l'on ne fasse pas une infamie à la compagnie Bodin. Vous leur rendrez service en écrivant pour eux au général Brune et, je vous en prie, ne perdez pas de temps. Vous savez que je prends à ces personnes beaucoup d'intérêt. »

En effet ! La compagnie Bodin n'a-t-elle

pas accrédité comme ambassadeur, près de Mme Bonaparte, cet Hippolyte Charles, adjoint au général Leclerc lorsqu'il était adjudant général à Marseille, qui par un hasard se trouvait à Paris en l'an IV et déjà assez avant dans les grâces de Joséphine pour qu'il fût mis sur son passeport et qu'il fît tout le voyage avec elle. Il avait tout ce qu'il fallait pour lui plaire : Petit, fort bien fait, avec un joli visage, la peau brune, des cheveux très noirs, des mains et des pieds fort petits, gai, vivant, ne parlant qu'en calembourgs et « faisant le polichinelle, » il excellait à amuser les yeux et sa physionomie était complétée à merveille par le sobriquet qu'il prit en 91 lorsqu'il entra au service : Il s'appela l'Éveillé. Il était cela : largement dépensier, boute-en-train, un drôle de corps qui se plaisait à amuser les gens. Il était ami intime de Duroc et de Junot et, dès l'arrivée de Joséphine à Milan, il s'établit près d'elle au palais Serbelloni, toutes et quantes fois que Napoléon en partait. Il y déjeunait et y prenait ses aises. Pourtant il appartenait à l'armée comme capitaine à la suite du 1er hussards, et l'on peut penser que, dès lors, il s'occupait d'affaires : « Il reçut ordre de revenir en France et peu s'en fallut qu'il ne

fut pas fusillé. Duroc et Junot le tirèrent d'affaire. » Toutefois bien qu'il eût demandé à se retirer le 18 ventôse an IV, il resta en apparence dans l'armée jusqu'au 27 ventôse an VI (17 mars 1798). C'était sans doute pour porter l'uniforme du 1er hussards, qui lui seyait, quoiqu'il ne figurât point sur le contrôle.

Il fallait qu'après le départ de Bonaparte M. Charles ait rejoint Joséphine à Lyon pour la pousser sur la compagnie Bodin. L'accompagna-t-il à Plombières et lui tint-il compagnie aussi bien que la citoyenne Cambis ? En tout cas, Joséphine n'en fait pas mention dans les lettres qu'elle envoie à Barras. Elle lui écrit le 30 prairial cette lettre caractéristique :

« Je vous ai écrit avant-hier, mon cher Barras. Je crains que ma lettre ne vous soit pas parvenue, attendu que je ne connaissais pas la formalité qui exige de les affranchir. Je vous priais, mon cher Barras, de me donner souvent de vos nouvelles et de me faire passer de celles de Bonaparte aussitôt que vous en aurez. J'ai besoin d'en avoir. Je suis si chagrine d'être séparée de lui que j'ai une tristesse que je ne puis vaincre. D'ailleurs, son frère avec lequel il a une correspondance si suivie, est tellement abomi-

nable pour moi que je suis toujours inquiète loin de Bonaparte. Je sais qu'il a dit à un de ses amis qui me l'a répété, qu'il n'aurait de tranquillité que lorsqu'il m'aurait brouillée avec mon mari ; c'est un être vil, abominable que vous connaîtrez un jour.

« Je ne suis occupée ici que de ma santé. Il n'y a point de société. J'ai avec moi la citoyenne Cambis qui a bien voulu m'accompagner aux eaux. Je ne vois qu'elle et le médecin des eaux. Je suis logée dans une maison très honnête, le mari et la femme ressemblent à Philémon et Baucis.

« Je voudrais bien, mon cher Barras, que les eaux de Plombières vous fussent ordonnées et que vous vous décidiez à venir les prendre. Vous seriez réellement bien aimable d'avoir une maladie pour me faire plaisir. Je vous suis trop attachée, je vous aime pour vous, mon cher Barras ; c'est un sentiment qui vous est dû lorsqu'on a le plaisir de vous connaître et personne plus que moi ne l'éprouve. Je vous envoie une lettre pour Bonaparte que je vous prie de lui faire passer tout de suite. Je vous adresserai toutes mes lettres pour lui. Je vous en prie, soyez bien exact à les lui faire par-

venir. Vous le connaissez et vous savez combien il m'en voudrait de ne pas recevoir de mes nouvelles. La dernière lettre qu'il m'a écrite est bien tendre et bien sensible. Il me dit de venir le rejoindre bien vite, qu'il ne peut vivre sans moi. Aussi je me dépêche de faire les remèdes qui me sont ordonnés pour aller bien vite rejoindre Bonaparte, que j'aime bien malgré ses petits défauts. C'est assez vous ennuyer, mon cher Barras, je finis en vous priant de m'écrire souvent et de croire à la sincérité de mon amitié pour vous. Elle ne finira qu'avec ma vie.

« J'ai été très bien reçue dans ce pays-ci par la commune et par les habitants.

« Vous seriez bien aimable de m'envoyer les journaux. »

Joséphine avait donc commencé sa cure, sous la conduite du citoyen Martinet, médecin aux eaux, lorsque, le 2 messidor au matin, étant dans son salon, occupée à ourler des madras et causant « avec la citoyenne Adrienne Cambis, le général Colle et le citoyen Latour », Mme de Cambis qui était sur le balcon l'appela pour lui faire voir un joli petit chien qui passait dans la rue. Toute la société courut à ce balcon qui était élevé de plus

de quinze pieds. Les planches cédèrent et les quatre personnes tombèrent : Les deux hommes sur leurs pieds, les deux femmes assises. « Ce fut, écrit le citoyen Martinet dans son *Journal physico-médical des eaux de Plombières pour l'an VI de la République*, ce fut à prévenir les suites fâcheuses (paralysie, dépôt, commotion dans le cerveau), que je m'appliquai principalement. La saignée du bras fut donc employée d'abord et la boisson de l'infusion théiforme d'arnica. La citoyenne B... qui était la plus maltraitée et la moins forte, fut mise ensuite dans un bain un peu chaud, ce qui est un puissant résolutif. Je lui avais aussi fait administrer un lavement avant le bain et elle l'avait bien rendu et avait uriné. Je fis ensuite appliquer aux parties qui avaient porté sur le pavé et qui étaient les plus contuses, des sangsues qui furent répétées encore aux vaisseaux hémorrhoïdaux qui s'étaient gonflés. Des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée furent mises sur les contusions, et, par-dessus, des topiques chauds et émolliants ; des pommes de terre cuites à l'eau par exemple faisaient un bon effet. On tenait le ventre libre par des lavements. » Et Martinet continuant à déshabiller « l'épouse du jeune héros », n'a

garde d'omettre quoi que ce soit des frictions, liniments, douches, purgatifs qu'il a concertés avec le citoyen Diguerle son prédécesseur, le citoyen David, chirurgien en chef de l'Hôpital du Luxembourg et le Dr Kenens venu quarante jours après l'accident pour diriger la cure du citoyen Rewbell. Encore n'en dit-il qu'une partie, car, au compte de Parisot le jeune, agent de la commune de Plombières, tous les officiers de santé de Plombières, du Val d'Ajol, et des lieux environnants, étaient accourus et se disputaient l'honneur de la soigner et cette cure devait fournir à Martinet son *Traité des maladies chroniques et des moyens de les guérir*, lui procurer pour sa fille, le 2 frimaire an VII, le parrainage du citoyen Paul Barras et de Marie-Joseph-Rose Tascher, épouse de Napoléon Bonaparte, membre de l'Institut de France, valoir une bourse à son fils au Lycée de Nancy et, lorsqu'il mourut en 1808, procurer à sa fille, une pension de 1.200 francs pour le temps de son éducation !

Le 14 messidor (2 juillet) Joséphine écrit à Barras : « Je profite, mon cher Barras, du premier moment de calme que j'éprouve depuis ma chute pour vous remercier, mon ami, de l'intérêt que vous m'avez marqué et de la

charmante lettre que j'ai reçue de vous. Elle a mis du baume sur mes blessures en me donnant une nouvelle preuve de votre amitié.

« J'ai bien de la peine à me remettre de ma chute, mon cher Barras. Je ne puis pas encore marcher. J'éprouve aux reins et au bas-ventre des douleurs horribles. On me fait prendre tous les jours des bains. On attend que je sois un peu plus forte pour me faire prendre des douches, la seule chose qui, disent les médecins, pourra me rétablir. En attendant je souffre cruellement.

« Il y a auprès de moi dans ce moment, mon cher Barras, le chef de bataillon Lahorie qui était l'ami intime de mon premier mari et qui n'a cessé, depuis la guerre, de servir avec distinction dans les Armées du Rhin et de la Moselle. Le général Desaix l'aime et l'estime beaucoup. Ce bon Lahorie dès qu'il a su l'événement, a demandé un congé au général Gillot. Il est venu me donner ses soins. Il serait bien doux pour moi, mon cher Barras, de reconnaître tant de soins en lui faisant obtenir le grade d'adjudant général qu'il mérite par ses services militaires, grade qu'il aurait obtenu depuis longtemps sans son grand dévouement pour

mon premier mari. Rendez-moi le service, mon cher Barras, de me répondre à ce sujet. Si vous voulez l'obliger et me rendre un service essentiel, vous arrangerez cela avec le général Schérer ; il connaît et aime beaucoup le citoyen Lahorie qui est vraiment un homme distingué. Adieu, mon cher et excellent ami, donnez-moi souvent de vos nouvelles et croyez que vous avez en moi une amie tendre et sincère qui vous aime pour la vie.

« Ci-joint une lettre pour Bonaparte, donnez-moi de ses nouvelles. »

Malgré ces recommandations si chaudes et qu'on peut dire si bien gagnées, Lahorie ne fut point, à ce moment, promu adjudant général. Il s'attacha de plus en plus à la fortune de Moreau et l'on sait où cette fortune le conduisit.

Aussi bien, si Barras avait suivi les recommandations de Joséphine, il eût empli de ses protégés toutes les administrations de l'État. Elle ne pouvait se défendre de proposer son influence ici ou là ; à Plombières, c'était à l'agent de la commune, le citoyen Parisot, ou c'était au maréchal de logis de la gendarmerie, ou c'était à Lahorie venu pour la soigner, ou à Beurnonville qui, en quittant Plombières le 19 thermidor, emporte une lettre

d'autant plus chaude[1] que, à en croire Barras lui-même, il a été ou il est dans ses bonnes grâces. La note est moins tendre pour le citoyen Rémusat qui désire obtenir la « place de sous-chef de la première division des bureaux de la Guerre, et qui mérite sous tous les rapports la préférence, ayant travaillé longtemps dans les administrations, » mais M. Rémusat n'est point venu, il n'a point envoyé sa femme, il s'est contenté de lettres, il n'a que ce qu'il mérite.

Au début d'une de ces lettres de recommandation qu'elle écrit à Barras, elle lui dit : « J'ai reçu une lettre charmante de Bonaparte. Il me dit qu'il ne peut pas vivre sans moi et d'aller m'embarquer à Naples. Je désirerais bien que ma santé me permît de partir tout de suite, mais je ne vois pas de terme à ma guérison. Je ne puis

[1] Plombières, le 19 thermidor.
Le général Beurnonville, notre ami commun, quitte Plombières, mon cher Barras. Il se rend à Paris pour vous inviter à vous intéresser à lui et à empêcher l'injustice qu'on veut lui faire éprouver. Je n'ai pas besoin, mon cher Barras, de vous engager à vous intéresser à un homme que vous aimez depuis si longtemps. Ses services, son dévouement à la patrie et ses malheurs lui ont acquis des droits à la reconnaissance nationale et le gouvernement ne sera sûrement pas ingrat envers un de ses plus zélés défenseurs. Son attachement pour vous mérite que vous preniez à sa position le plus vif intérêt. Vous avez été souvent, mon cher Barras, le sujet de nos conversations. Il ne m'a pas quittée tout le temps de ma maladie. Il vous dira tout ce que j'ai souffert et combien il me tarde de vous revoir. Adieu, mon cher Barras, je vous embrasse et vous aime bien.

rester debout ni assise dix minutes de suite sans éprouver des douleurs terribles aux reins et au bas-ventre. Je ne fais que pleurer, les médecins assurent que, dans un mois, je serai rétablie. Si, dans quinze jours, je ne trouve pas de soulagement, je me rendrai à Paris. Mon cher Barras, vous n'avez pas idée de ce que je souffre ! »

Bonaparte qui ignore l'accident, comme le reste, a envoyé la frégate *la Pomone* pour la chercher et, au début de thermidor (23 juillet 98), elle paraît encore bien décidée à partir. Elle écrit alors à Mme Marmont : « Je ne veux pas laisser partir M. votre oncle, madame, sans vous assurer de mon amitié la plus vraie et sans vous témoigner la part que j'ai prise à l'accident qui vous est arrivé. Ménagez-vous bien, madame, vous savez que nous avons un bien grand voyage à faire et votre mari me gronderait si vous arriviez malade. Aussi, ma belle dame, ayez bien soin de vous. J'espère être à la fin du mois à Paris et vous trouver bien portante. D'ici à cette époque je serai charmée d'avoir de vos nouvelles. Bonaparte me mande d'aller à Naples m'embarquer : vous voyez que nous parcourrons toute l'Italie, nous irons à Malte et de là en Égypte... »

Or, vers ce même moment la tempête qui couvait depuis près d'un an éclata en Égypte sur la tête de Joséphine. Son fils Eugène lui écrit de Gizeh le 6 thermidor : « Ma chère maman, j'ai tant de choses à te dire que je ne sais par où commencer ; Bonaparte depuis cinq jours paraît bien triste et cela est venu à la suite d'un entretien qu'il a eu avec Julien, Junot et même Berthier. Il a été affecté plus que je ne croyais de cette conversation. Tous les mots que j'ai entendus (reviennent) à ce que Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris, que tu l'as vu à Paris, que tu as été aux Italiens avec lui dans les quatrièmes loges, qu'il t'a donné ton petit chien, que même il est en ce moment près de toi ; voilà en mots entrecoupés tout ce que j'ai pu entendre. Tu penses bien, maman, que je ne crois pas cela, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le général en est très affecté. Cependant, il redouble d'amitiés pour moi. Il semble, par ses actions, vouloir dire que les enfants ne sont pas garants des fautes de leur mère ; mais ton fils se plait à croire tout ce bavardage fabriqué par tes ennemis. Il ne t'en aime pas moins et ne désire pas moins de t'embrasser. J'espère que quand tu viendras

tout sera oublié. » Mais, le lendemain (7 thermidor), Bonaparte écrit à Joseph : « Je peux être en France dans deux mois, je te recommande mes intérêts. J'ai beaucoup de chagrin domestique, car le voile est entièrement déchiré. Toi seul me reste sur la terre. Ton amitié m'est bien chère. Il ne me reste plus pour devenir misanthrope qu'à la perdre et à te voir me trahir... C'est une triste position que d'avoir à la fois tous les sentiments pour une même personne dans un même cœur... Tu m'entends... Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris ou en Bourgogne. Je compte y passer l'hiver et m'y enfermer. Je suis ennuyé de la nature humaine. J'ai besoin de solitude et d'isolement. Les grandeurs m'ennuient. Le sentiment est desséché. La gloire est fade. A vingt-neuf ans, j'ai tout épuisé, il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste. Je compte garder ma maison. Jamais je ne la donnerai à qui que ce soit. Je n'ai plus que de quoi vivre. Adieu, mon unique ami, je n'ai jamais été injuste envers toi. Tu me dois cette justice malgré le désir de mon cœur de l'être !... Tu m'entends ! Embrasse ta femme, Jérôme. »

Ces lettres ayant été interceptées par les

Anglais, la situation, en apparence, demeura telle qu'au retour de Bonaparte, et Joséphine continua à représenter son mari dans des fêtes comme celle qui fut offerte à Plombières, le 10 thermidor, par l'administration centrale du département des Vosges et qui revint à 2.938 fr. 25 ou à celle qui lui fut donnée à Epinal, lors de son passage, moyennant 4.121 fr. 10. Le paiement de celle-ci exigea une forte correspondance avec le ministre de l'Intérieur, mais il fallut bien qu'il payât. Il y eut mieux : le Directoire, par l'intermédiaire du ministre de l'Intérieur, envoya à Joséphine un sabre qu'il destinait au Général. En répondant au ministre le 12 thermidor, Joséphine eut soin de relever l'inconvenance commise à l'égard de son mari. « Peut-être, écrit-elle, cet hommage aurait pu lui être décerné avec plus d'éclat, mais sûrement, il ne pouvait l'être avec plus de plaisir que par celle qui s'est toujours imposé le devoir de faire taire son cœur pour ne voir que la gloire et le bien-être de la Patrie.. » Elle y joignait des remercîments, où l'on ne reconnaissait point son style, sur les fêtes que lui avait offertes la patrie de François de Neufchâteau : « Je n'ai éprouvé dans ce jour d'enchantement, dit-elle, qu'un

seul regret c'est que ma santé encore convalescente ne m'ait pas permis de me livrer à tous ces plaisirs autant que mon cœur y prenait de part. »

Cependant elle allait partir après trois mois de séjour et elle envoyait à Paris en avant-garde sa fille Hortense qu'elle avait appelée, dès son accident, pour lui tenir compagnie et qu'elle ne voulait point garder avec elle pour le retour. Hortense arriva à Paris le 24 fructidor [11 août 1798] et descendait à l'hôtel Vauban, rue Saint-Honoré, n°.88, d'où le lendemain matin, elle écrivit à Barras cette lettre d'un tour vraiment aimable pour une fille de seize ans : « Je suis arrivée de Plombières hier au soir fort tard. Je compte aller après demain à Saint-Germain. Maman m'a recommandé d'aller vous donner de ses nouvelles. Voulez-vous bien m'indiquer le moment qui vous sera le plus commode pour me recevoir. Je vous prie de ne pas douter du plaisir que j'aurai à vous réitérer les sentiments d'attachement que je vous ai voués. »

Cinq jours plus tard, le 29 fructidor [16 août], Joséphine arrive dans la nuit. « Mon premier soin, écrit-elle à Barras, a été d'envoyer chez vous pour savoir de vos nouvelles. J'ai appris que vous

étiez à la campagne et que vous n'arriverez que fort tard ; comme je suis bien inquiète des nouvelles que j'ai appris par Malte, mon cher Barras, voulez-vous que j'aille vous voir ce soir à neuf heures. Donnez des ordres pour que personne ne puisse entrer. »

C'est la nouvelle de la défaite d'Aboukir que Bonaparte a connue le 27 thermidor [14 août] et au sujet de laquelle il a immédiatement dépêché un courrier à Malte. A partir de ce moment, l'armée qui déjà était presque séparée de la France, ne peut plus que par hasard faire parvenir de ses nouvelles. Joséphine est entièrement privée de directions ou d'avis, malgré que Bonaparte, en expédiant Louis le 16 vendémiaire an VII (8 octobre), eût recommandé qu'on lui donnât « de bons conseils ». La bataille est ouverte entre elle et ses beaux-frères, et, bien qu'elle continue à accabler Barras de ses billets, de ses demandes de rendez-vous, de ses recommandations et de ses instances [1], on sent quelque peu de refroidisse-

[1] Demande de radiation définitive en faveur du citoyen Dufresne Saint-Léon. Demande de la place de receveur des contributions du département de Loir-et-Cher pour le citoyen Lefebvre. Un ami et associé du citoyen Raimond. La personne qui vous remettra ce billet (un fournisseur pour les fourrages). Une affaire qui regarde son beau-frère et sa tante. Le citoyen Ciguarday. Le citoyen Chandeleer, pharmacien. Le porteur de cette lettre. Le lieutenant Boyer.

ment dans son amitié. Elle poursuit en l'an VII un mariage pour Hortense, elle écrit à Barras : « J'ai vu ce matin le citoyen Rewbell. Je lui ai dit que vous deviez l'engager à aller à Grosbois décadi. Cela lui a fait grand plaisir. N'oubliez pas de le faire prier. *Je vous mènerai Hortense.* » C'est là tout et cela suffit. Mais Rewbell tombe (27 floréal, 16 mai 1799). Férue de mariage, Joséphine passe alors à Gohier élu le 28 prairial (6 juin) que tout de suite elle cajole ; car voici, du 29, une lettre d'elle où, en le remerciant du service qu'il a rendu à la citoyenne Kreny son amie, elle l'invite amicalement à venir dîner à la campagne.

A présent, elle a engagé un orchestre que tout entier elle occupe de ses affaires : elle a Gohier chez qui elle amène ses amis et qui amène les siens chez elle ; elle a Rousselin qui, sur la demande qu'elle en a faite, a rendu à Sulkowski les lettres qu'elle avait écrites à Hoche, — Rousselin est à ce moment secrétaire général du ministère de la Guerre, sous Bernadotte et elle le met sérieusement à contribution — ; et puis il y a Bruix et l'on s'étonne à trouver cette lettre qui sort du ton habituel de la solliciteuse et qui, à la

La citoyenne Larrey. Louis-François Menour. Le citoyen Ozon. La personne « qui vous remettra mon billet », etc., etc.

date du 21 nivôse (10 janvier 1799), paraît marquer un étrange recul, si on la rapproche surtout d'une lettre postérieure ; elle écrit donc à Bruix : « Plus vous mettez d'obligeance à m'être utile, plus je dois, citoyen ministre, craindre de vous compromettre. Je pense qu'il est plus convenable de vous laisser la liberté de disposer en faveur de la personne qui vous conviendra de l'affaire dont nous avons parlé ce matin et, même en donnant à Bodin la préférence, cela pourrait faire soupçonner que je vous ai sollicité. D'ailleurs, je désire, citoyen ministre, qu'il n'y ait pas un tiers, ne voulant avoir d'obligation qu'à vous seul. » Et en post-scriptum : « Faites-moi le plaisir de prévenir votre ami de ne pas se donner la peine de passer chez moi. Cela devient inutile. » Or moins de cinq mois plus tard, le 3 messidor (21 juin), elle écrit à Barras : « Il doit être fait aujourd'hui, mon cher Barras, un rapport au Directoire relatif à la compagnie Bodin. Je vous prie de vous intéresser en sa faveur. C'est avec peine que je vous distrais un instant de vos grandes occupations, mais la situation de cette compagnie est tellement difficile qu'il est impossible qu'elle puisse se soutenir si on ne prend pas un parti à son égard. Ce n'est pas un nouveau marché

qu'elle sollicite, mais la résiliation de celui qui existe. Je compte tellement sur votre amitié, mon cher Barras, que j'en abuse souvent, et pour moi, et pour les personnes qui m'intéressent, mais l'empressement que vous avez toujours mis à m'obliger, m'est un garant de votre indulgence. Je compte donc sur vos bons offices ; la compagnie Bodin n'en eut jamais un plus pressant besoin. »

A la fin de l'an VII, la situation de Joséphine peut paraître inextricable. Elle a bien « une prodigieuse quantité de perles, de diamants et de camées qui composaient dès lors son écrin digne de figurer dans les mille et une nuits ». Elle a reçu en Italie des présents qui eussent rendu puissamment riche une femme qui ne « se fut pas laissée entraîner par ses goûts à des dépenses désordonnées et qui ne se fût pas comme à dessein noyée dans un océan de dettes. Elle a des antiques, des tableaux, des statues, des mosaïques, mais point d'argent et ce qu'elle doit était immense. »

Tout récemment, le 2 floréal, elle s'est laissée tenter par une demeure de campagne, car en réalité elle ne peut se sentir dans cette maison de la rue de la Victoire, où son architecte

a dépensé, durant qu'elle était en Italie, infiniment d'argent pour la mettre au dernier goût, sans parvenir à lui donner les airs, la respectabilité, les aisances et les commodités qui eussent convenu, car il n'a point eu le droit d'agrandir un cadre qu'il a seulement eu à orner. Il a donc seulement, à grands frais, militarisé une petite maison [1].

[1] Au sujet de Malmaison sur quoi je ne m'étendrai guère ici, je renvoie à mon Livre *Joséphine Impératrice et Reine* dont un chapitre est consacré à l'achât et aux agrandissements de Malmaison.

III

RUE DE LA VICTOIRE ET MALMAISON

Rue de la Victoire, n° 6 — rue Chantereine jusqu'au 8 nivôse an VI (28 décembre 1797) où l'administration centrale du Département voulant « consacrer le triomphe des armées françaises par un de ces monuments qui rappellent la simplicité des mœurs antiques », donna à la rue qu'habitait le conquérant de l'Italie le nom de *la Victoire* ; rue de la Victoire donc, une porte cochère à *attributs militaires*, entre deux murs très approchés, donne accès à un long passage à ciel ouvert entre deux maisons qui ont leur façade sur la rue. Large assez pour le passage d'une voiture, il conduit à une cour sur les côtés de laquelle sont les services et les communs. Au fond, un jardin, et, dans ce jardin, l'hôtel, construit sur quatre faces avec pans coupés aux angles, un rez-de-chaussée, un étage et des mansardes. Entre deux lions de pierre, par quelques marches, on accède à un

perron demi-circulaire que Joséphine a fermé pour donner à la maison un vestibule qui y manquait. Ce vestibule, tendu en toile de coutil, est orné de trophées militaires sculptés et peints. De là, on passe dans la salle à manger, disposée en ovale avec avancée sur le jardin; meubles très simples dont deux petits buffets en chêne clair, un petit thyrse surmonté d'une pomme de pin formant baguette de recouvrement du vantail de dessus. A côté, un cabinet, pavé de mosaïque, sert de petit parloir; de la salle à manger on va au salon, la plus grande pièce de la maison; une belle cheminée, entre une croisée descendant jusqu'au parquet et une porte vitrée par laquelle on accède au jardin. A ce salon, succède une pièce plus petite, décorée d'une frise de près de un mètre de hauteur, dessinée, assure-t-on par David et peinte sous sa direction. Elle représente des scènes où des héros antiques brandissent des épées et agitent des lances : certains disputent le prix de la course; d'autres s'adonnent à l'agriculture ; un groupe de deux ou trois jeunes gens courent, le javelot haut, comme s'apprêtant à le lancer; certains portent des pièces d'armures, d'autres des faucilles, des gerbes et des fleurs. C'est la

Paix et la Guerre. Sur le stylobate, des bas-reliefs, imitant le bronze, montrent de même des héros, qui doivent tenir compagnie au vainqueur de l'Italie.

On monte à l'unique étage par un tout petit escalier tournant, praticable pour une personne de front; après quelques marches, on accède à un cabinet de bains entresolé; et, après l'évolution, à un petit salon, qui précède la chambre de Napoléon et de Joséphine. Celle-ci est toute militaire : Les lits jumeaux, qu'un ressort écarte ou rapproche, sont exécutés sur des modèles antiques et le bois dans lequel ils sont taillés est peint en couleur bronze; des tambours servent de sièges ; les meubles ont des formes disgracieuses et raides, mais tout a été mis comme l'a voulu Joséphine « au dernier goût ». A côté s'ouvre le cabinet de toilette : c'est une pièce toute tendue de glaces, séparées par de légers arceaux, sur lesquels sont peints à fond gris, des papillons et des oiseaux. Le décor est très léger, presque imperceptible ; tout va aux glaces ; de sorte qu'aucun détail de la toilette n'est perdu pour celle qui, du centre, s'examine et qui répète ses gestes.

Aux mansardes, les gens. Rien de plus. C'est

bien une maison d'amour, la maison de Julie, et la façon dont elle est déguisée à présent, si elle est à la mode, la dépasse étrangement. Lors de l'achat fait par Bonaparte en 1796, la superficie était de 601 toises, soit 1.171 mètres ; lors de la donation faite par lui, le 11 décembre 1806, au général et à Mme Lefebvre Desnoëttes, la superficie est de 3.104 mètres. Ainsi a-t-elle triplé et la valeur depuis 1796 a suivi la même hausse passant de 44 fr. 78 à 200 francs le mètre carré.

Par une étrange coïncidence, cette rue Chantereine traversait l'ancien marais de la Victoire. C'était la ruellette au marais des Porcherons, ou au marais de la Victoire, ainsi nommé de l'abbaye de la Victoire fondée à Senlis par Philippe-Auguste, après la bataille de Bouvines, pour son chef d'état-major, l'évêque de Senlis. La ruelle des Postes, devenue ensuite rue Chantereine, est donc retournée à son nom d'origine, et elle y est retournée dans la gloire française : Arcole et Lodi peuvent marcher avec Bouvines. Les Pyramides et Aboukir ne les déparent point. Mais cela ne rend point la maison plus commode, plus ample et peut-on dire moins fille. La caque sent toujours le hareng. Aussi Joséphine, depuis le retour d'Italie, y

a habité quatre mois au plus, du 13 nivôse an VI (2 janvier 1798) au 15 floréal an VI (4 mai), puis cinq autres mois, depuis le 30 fructidor an VI où elle y est rentrée de Plombières jusqu'au début de floréal an VII où elle s'est établie dans son château de Malmaison.

Malmaison c'est Joséphine. Partout ailleurs elle est une passante; ici, elle est chez elle. Elle y est établie pour les siècles, bien qu'elle y ait vécu à peine une quinzaine d'années, encore combien coupées, morcelées par des voyages, de longs séjours en d'autres maisons qui ne peuvent la retenir. Son cœur est à Malmaison et c'est là qu'elle voudrait vivre. Au moins y est-elle morte.

On ne saurait dire qu'elle n'a point désiré cette demeure, qu'elle ne l'a point souhaitée depuis sa lune de miel (celle avec Beauharnais) où il semble bien qu'elle vînt à Croissy; à coup sûr, tout de suite après sa séparation. Et puis, pendant la Terreur, lorsqu'elle fréquenta intimement chez le citoyen Chanorier, ci-devant seigneur de Croissy, qui était homme de bon conseil et accueillait même alors une nombreuse compagnie. En ce paysage que nous

parvenons à peine à nous figurer avec sa rusticité paysanne, le château de Malmaison — Maladomus — apparaissait, vaste caserne formant, avec les communs, les écuries, les bâtiments de ferme, une sorte de demeure seigneuriale au milieu des prés, des vignes, des petits bois qui lui servaient de cadre. Cette ferme était assez forte pour loger sept chevaux, douze vaches, cent cinquante moutons, des cochons en nombre et une grande basse-cour. Elle était, comme dans la plupart des demeures analogues, collée à la maison d'habitation, afin que le propriétaire put surveiller son bien. On faisait valoir, mais de tout près, quitte à en sentir les inconvénients et que le fumier fût assez approché pour que les mouches envahissent le salon et la salle à manger. Le produit principal était la vigne ; on faisait, par an, cent vingt pièces d'un vin fort proche de l'Argenteuil et qui ne manquait pas plus d'amateurs que tous ces vignobles de l'Ile de France où le raisin ne mûrit plus. On vendait, année moyenne, la pièce de ce vin suret et joyeux cinquante livres, ce qui faisait bien près de deux cents francs d'aujourd'hui. C'est de ces vins qui n'empâtent pas la bouche, qui y laissent un goût léger de framboise et, s'ils

montent à la tête, y portent des chansons joyeuses. Si peu d'alcool qu'ils ne sauraient nuire, assez pour qu'ils fassent regarder la vie, les êtres et les choses avec une douceur attendrie. C'étaient là nos vins de pays ; mais le soleil a cessé de les dorer, et ils sont morts.

Il y a en France bien des Malmaisons. Il en est de récemment illustres. On assure que celui-ci a retenu son appellation des Normands qui, au IXe siècle, y laissèrent un mauvais renom. Au XIIIe siècle, il y a là une grange qui dépend de l'église de Rueil et qui est fieffée à l'abbaye de Saint-Denis. Au XVIe, un conseiller au Parlement de Paris, Christophe Perrot, y établit sa campagne et il en relève la seigneurie. Au XVIIe, une Perrot le porte par mariage aux Barentin, lesquels, quoique gardant le fond, aliènent l'usufruit à des personnages qui, sans compter, y dépensent leur argent, qui élèvent peu à peu des bâtiments et lui donnent une apparence de château. En 1764, après plus de deux siècles de possession — neuf générations d'hérédité — Barentin, le futur garde des sceaux, vend sa seigneurie de Malmaison à Mme Daguesseau née de Nolent, veuve toute récente de l'aîné des fils du chancelier. Celle-ci la garde sept ans et, en 1771, la revend à

M. et Mme Lecouteulx du Moley. Ce sont ces Lecouteulx, des gens de finance, d'une finance qui touche à la robe et qui y pénètre, intelligents, instruits, aimant les lettres et se disant, se croyant peut-être libéraux. Avec eux s'achève la réputation de Malmaison, commencée par une Mme Harenc qui en fut locataire et qui avait pris Marmontel comme précepteur de son petit-fils. Avec les Lecouteulx, on a Delille, on a Mme Lebrun, on a le duc de Crillon et le comte-duc d'Olivarès. L'on a aussi M. l'abbé Sieyès et M. Lecouteulx ne lui cède en rien dans ses attaques contre la noblesse. Il semble avoir gardé une rancune tenace de ce que son grand-père acheta, pour paraître anobli, une charge de secrétaire du roi en 1702 et de ce que sa femme empruntait un titre de comtesse. Aussi fut-il, aux premiers jours de la Révolution, de ceux qui déclaraient qu'elle n'allait pas assez vite et qui eussent conspiré la radicale abolition des aristocrates. Ces messieurs l'obtinrent, et celle du trône, et celle du roi, et celle des financiers ; ce qui leur parut grave. M. Lecouteulx qui était seul de son espèce, échappa au sort des receveurs et des fermiers généraux. Il avait des amis qui le servirent, moyennant qu'il se terrât à sa campagne ;

mais cela ne manqua point de lui coûter. De plus, les financiers, même ceux qui avaient suivi l'abbé Sieyès jusque dans son vote régicide, n'avaient guère à compter sur leurs anciennes affaires, la plupart étaient ruinés, au moins gênés et ils aspiraient à vendre les biens fonciers qui leur restaient pour se faire des capitaux. Tel était le cas de M. Lecouteulx. Déjà, depuis deux ans, il cherchait un acquéreur. Il prétendait qu'à son retour d'Italie, le général Bonaparte était venu sur place et qu'il lui avait offert 300.000 francs ; c'était, cela, durant l'hiver de l'an V, alors que Bonaparte préparait l'expédition d'Angleterre. Joséphine a repris l'affaire en ventôse an VII. C'est le moment où son mari est à Jaffa, visite les pestiférés, arrive devant Acre. Nulle heure dans sa vie n'est davantage tragique. Joséphine risque cela comme elle commanderait une robe. Son beau-frère Joseph, chargé par le Général de lui payer sa pension de 40.000 francs par an, a pris sur lui de lui couper les vivres. Ce n'est point d'Egypte qu'elle a reçu quoi que ce soit et si, de Saint-Domingue, Toussaint-Louverture a imaginé de lui envoyer une remise de la plantation Beauharnais, c'est là un coup de chance dont on ne saurait espérer la

répétition. Pourtant M. Chanorier, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près de Mme du Motley, remue devant elle les milliers de francs comme si elle les possédait. Il faut, lui dit-il, au moins de 20 à 25.000 livres de rente à joindre au revenu de la Malmaison pour ne pas y être gênée. Mais n'y a-t-il pas là près de quatre cents arpents, trois cent quatre-vingt-sept si l'on veut, aménagés en froment, vignes, bois et prairies ? cela fait, à l'arpent de Paris, cent vingt-neuf hectares et, à 300.000 francs, cela met l'hectare à 2.334 francs. A la vérité il y a le château et les communs, les arbres des bois et ceux du parc. Mais qu'est-ce que tout cela? Mme Lecouteulx qui s'entend en affaires et ne prend les propositions de Chanorier que pour les répéter à son mari, discute les détails et finit par demander 290.000 francs pour le château, les glaces et le reste ; on s'arrangera à 15.000 pour le mobilier, à 25.000 pour les chevaux et vaches, les récoltes engrangées et les semences. Enfin, il y aura les droits du fisc. Tout cela monte à 360.000 francs.

Finalement, après une offre de 290.000 qu'a faite Chanorier et qui semblerait son ultimatum, Joséphine se ravise et offre 310.000, tout com-

pris et les clefs à la main. Les notaires, lorsqu'on traite officiellement le 2 floréal an VII, réduisent le prix à 225.000 francs. Il y a de plus 37.516 francs pour le mobilier qu'il faut payer comptant, et 9.111 pour droits de mutation. Si bien que s'agissant de fournir un acompte sur le capital, Joséphine est contrainte d'emprunter 15.000 francs du citoyen Lhuilier qui est régisseur des Lecouteulx et qui s'assure ainsi sa place, quoi qu'il advienne.

Aussitôt, et moyennant cet acompte, Joséphine se met en possession et s'installe. On a dit qu'elle n'était point seule dans le château où elle avait conservé tout entier le mobilier des Lecoulteux datant déjà, mais très campagne, et sans rien qui sentit Paris. Cela était du bon ton de grands bourgeois et l'on n'y trouvait pas l'action de la mode. Du vestibule qui fait salle de billard, à droite on entre dans deux salons qui se commandent et l'on accède à l'escalier; à gauche, à la salle à manger et à deux pièces assez grandes. Au premier et au second étage, des chambres à coucher s'ouvrent tout à la suite sur un couloir. Dans les pavillons d'angle au dernier étage une belle lingerie, aménagée à souhait. Rien de cela n'est rare, curieux, précieux ; c'est

une bonne grande maison, au milieu d'un beau parc, et surtout d'un vaste faire-valoir : c'est une maison qui a gardé la distribution rudimentaire en usage, sans aucune des fantaisies que le passé sut aménager pour donner alternativement les deux expositions nord et sud, sans aucune des commodités que le siècle nouveau saura introduire ; une maison avenante et, si l'on peut dire « bon enfant », où du jardin, l'on pénètre tout droit dans les appartements, où l'on trouve pour vous faire accueil d'aimables visages.

Sans doute ; mais 300.000 francs ! et Joséphine qui n'a pas le premier sou pour les payer et qui doit à dieu et à diable, rame de tous côtés pour trouver de l'argent. Elle écrit le 12 fructidor (an VII) 29 juillet 1792 à Rousselin : « Votre lettre, aimable citoyen, m'a touchée par l'intérêt que vous prenez à ma triste position, triste oui ! Elle l'est véritablement et l'espérance d'être moins malheureuse venait chez moi en pensant que vous serez mon ange tutélaire. J'en suis si convaincue que je vous renvoie le papier que je vous avais confié. Les objections que vous avez faites ont été aplanies. Je me repose maintenant entièrement sur vous pour le succès de cette affaire, persuadée que vous y mettrez le zèle et

l'intérêt qu'inspire une personne malheureuse. » A Barras, avec lequel elle a une singulière querelle, relative à d'étranges potins de femme, elle fait très humblement des excuses : « Mettez-moi vis-à-vis de cette femme, écrit-elle et vous connaîtrez la vérité. Vous verrez, mon cher Barras, que je n'ai pas cessé de vous aimer et de vous estimer et que je mourrais de douleur si j'avais pu un instant vous compromettre. Je désire causer un instant avec vous demain ; mandez-moi si à cinq heures et demie, six heures, je pourrai vous trouver. Je ne puis exister avec l'idée que vous pouvez un instant soupçonner mon attachement pour vous, il durera autant que moi. »

Il faut croire qu'au début de l'an VIII, la question était devenue tout à fait aiguë et qu'elle ne comptait plus, pour ainsi dire, que sur Barras. Elle lui écrit le 8 vendémiaire an VIII (30 septembre 1791) : « J'étais venue à Paris, mon cher Barras, dans l'intention de vous voir, mais j'ai appris à mon arrivée que vous aviez beaucoup de monde aujourd'hui. Je ne me présenterai pas chez vous, mais faites-moi l'amitié de vouloir bien m'indiquer un jour dans le courant de l'autre décade où je puisse vous voir un quart

d'heure. J'aime mieux que ce soit le matin à déjeuner. Depuis que j'habite la campagne, je suis devenue si sauvage que le grand monde m'effraie. D'ailleurs, je suis si malheureuse que je n'aime point à être un objet de pitié pour les autres. Vous, mon cher Barras, qui aimez vos amis même lorsqu'ils sont malheureux, je n'irai chez vous que pour vous et lorsque vous pourrez me voir seule. Ayez donc la bonté de me dire le jour où vous pourrez me donner à déjeuner. Je viendrai exprès de la Malmaison et je serai chez vous à neuf heures du matin. J'ai besoin de causer avec vous, vous demander vos conseils. Vous les devez à la femme de Bonaparte et à son amitié pour vous. »

En vérité, cette sauvagerie s'était rendue familière avec M. Charles, et tous les paysans, autour de Malmaison, étaient au courant des tendres promenades de la dame et des disparitions du jeune homme, toutes et quantes fois apparaissait Gohier, ou bien Rousselin, ou bien une dame, ou encore Barras. Alors, Charles s'évanouissait. Pourtant on savait qu'il existait : Gohier disait à Joséphine qu'elle devait se décider et qu'elle n'avait qu'un parti à prendre : celui du divorce. A la vérité, le moment n'était

pas trop favorable, étant celui où la compagnie Bodin faisait banqueroute, mais l'amour, le grand amour couvre tout. Elle hésitait pourtant à tout casser. Si Bonaparte allait revenir, apportant les trésors de l'Orient ? Ce serait en vérité une sottise impardonnable de lui avoir préféré ce petit râblé de Charles, avec ses calembours et ses coq-à-l'âne ; drôle, oui, amusant certes, mais si commun ! Lorsque tomba sur la nappe, chez Gohier, la nouvelle que Bonaparte était en rade de Fréjus, elle n'avait point à reconquérir que le Général ; elle avait à traiter une autre affaire, que ses lettres à Gohier, à Barras, à Rousselin annoncent et qui mélangée plus ou moins à la première semblait l'inquiéter encore davantage.

IV

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

Joséphine avait eu presque en même temps que le Directoire la nouvelle par son fils qui sans doute l'avait voulu mettre en garde : « Le Général va faire partir sur le champ un courrier, avait-il écrit, qui te portera ce mot ; nous nous portons tous bien et pensons à vous. » Que pouvait-il gagner sur Bonaparte, ce courrier ? Deux jours peut-être et c'était assez pour venir à lui, le rencontrer, pourvu qu'on ne se trompât pas de route. Mais il y avait deux routes : la route du Beaujolais, par Cosne, Nevers, Moulins, et la route de Bourgogne par Sens, Joigny, Auxerre, Chalon. Réal, presque de force, l'avait comme contrainte à partir, mais il n'avait point tiré au sort la bonne route. Joséphine manqua Bonaparte. Elle dut aller jusqu'à Lyon où elle apprit qu'il avait passé et elle remonta ensuite, donnant

trois jours à ses ennemis pour l'attaquer et la perdre.

La scène qui se produisit alors, Hortense a vainement tenté, non de la nier, mais de l'atténuer. Lorsque, après trois jours de vaines fatigues, Joséphine rentra rue de la Victoire, Napoléon enfermé dans leur chambre refusa de la recevoir. Vainement, durant des heures, elle frappa à cette porte qui le séparait d'elle. Bonaparte demeura sourd et inflexible : à la fin, épuisée, elle quittait et elle renonçait. Sa femme de chambre la reprit, lui fit comprendre que tout dépendait de ce moment, la ramena devant cette porte. Elle alla chercher Eugène et Hortense. Ils pleurèrent, ils prièrent avec elle. A un moment la porte s'ouvrit. La lutte avait été aussi cruelle pour lui et il n'y tenait plus. Il ouvrit les bras et il voulut tout oublier — tout, jusqu'au serment qu'il proférait tout à l'heure : « Si je n'étais pas sûr de moi, j'arracherais mon cœur, je le jetterais au feu. »

Le lendemain matin, c'est dans la chambre conjugale qu'il reçoit Lucien et c'est assez pour lui signifier sans phrases la défaite des Bonaparte.

A présent, dans la réconciliation acquise, sans

mauvaise grâce, sans reproches vilains, Joséphine va s'employer pour son mari avec toute la grâce, toute l'aisance, tout l'agrément dont elle se sent capable : Elle s'y prêtera d'autant mieux qu'elle ignore pleinement ce dont il s'agit, qu'elle est fort loin d'imaginer un coup d'État où Bonaparte veuille mettre qui que ce soit en mauvaise posture. Son salon et sa salle à manger, rue de la Victoire, servent de passage au cabinet du Général, mais on ne s'occupe point ici de ce qui se combine là. Il vient du monde de toutes les espèces et ce n'est pas une des moindres curiosités de ce moment. « Que va-t-on faire ? » On hésite fort et l'on n'en sait rien. Pourtant faut-il sortir d'une situation pleine de dangers aussi bien pour l'armée que pour l'intérieur. Que va faire Moreau ? Ce n'est pas parce que Bonaparte lui a fait présent d'un damas garni de diamants, rapporté d'Égypte et estimé 10.000 francs qu'il va se précipiter vers lui. Mais Moreau sait qu'il faut en finir avec ces perpétuels coups d'État, ces magnificences oratoires qui ne dissimulent point les platitudes gouvernementales, avec la bassesse de ces prétendus hommes d'État qui semblent se faire un jeu des défaites des armées et pour qui le patriotisme n'est au plus qu'une figure oratoire. Les caisses pu-

bliques sont vides; les soldats sont dans une misère qui fait honte et pitié; on assassine et on pille sur toutes les routes. Les domestiques du général Bonaparte ont été dévalisés au sortir de Fréjus et cela est un symbole.

Partout, on sent, on comprend, on accepte qu'il faut que cet homme-là, revenu par miracle, fasse un miracle, mais Bonaparte n'a garde de se poser en sauveur, n'y d'affecter des airs inspirés. Il suit simplement sa vie : allant de Paris à Malmaison où il passe les derniers beaux jours de vendémiaire, et à Mortefontaine. Il est là chez Joseph avec Bernadotte, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely Arnault et d'autres. Le lendemain de son arrivée, grande promenade à cheval avec Regnaud; comme ils revenaient, le long des étangs, à travers les rochers, son cheval s'abat; il est lancé à douze ou quinze pieds, sans connaissance, et il lui faut des heures pour se reprendre; mais, une fois debout, il est aussi net et aussi lucide que jamais.

Il rentre à Paris et il passe son temps dans sa maison. Le 29 vendémiaire, Brueys dîne chez Talleyrand avec Rœderer. Après dîner, ils vont faire visite à Bonaparte. Ils le trouvent jouant au trictrac avec sa femme et seul avec elle, et ils

causent. D'autres, comme le général Sarrazin viennent pour lui faire visite et, ne pensant pas être reçus, s'en vont après s'être inscrits. « Du fond de l'allée qui est fort longue » entre les maisons, quelqu'un les appelle, et c'est Bonaparte en casquette et capote grise. La conversation s'engage et elle est toute sur le militaire. Voici Thiébault qui, le 4 brumaire, à dix heures et demie entre dans le salon. Il trouve le général Bonaparte debout et fort occupé d'une conversation avec un homme que Thiébault ne connaît point et qui se promène avec lui au fond du salon. Mme Bonaparte arrive; Thiébault cause avec elle; un peu avant onze heures, Bonaparte congédie son interlocuteur; il se rapproche de la cheminée, dit bonjour à Thiébault et sonne pour qu'on serve à déjeuner, ajoutant en se retournant vers son hôte : « Vous déjeunerez avec nous. » A peine à table, en tiers avec Mme Bonaparte, il met la conversation sur les deux dernières campagnes. Le 16, il y a, rue Cisalpine, dans le faubourg de Mousseaux, un grand dîner de famille chez Bernadotte. « Nous étions plus de trente et par conséquent fort gênés vu la petitesse de la maison, dit un des convives. Mais le dîner fut splendide, au point que Berna-

dotte, naturellement fort sobre, s'en plaignait hautement à son épouse qui plaisanta sur la mauvaise humeur de son mari et dit en riant que c'était pour faire oublier à Bonaparte sa mauvaise cuisine d'Égypte. Le dîner fut fort gai... Après le dîner, sous un berceau, au fond du jardin, il y eut une longue conversation entre Bonaparte et Bernadotte. »

C'est assurément une des plus étonnantes histoires de ce temps celle de l'hostilité entre ces deux hommes : Ils se rencontrent chaque jour, presque à chaque heure, soit chez Mme Joseph, soit chez Mme Leclerc, soit chez Mme Bernadotte, soit chez Joséphine. Or, à la première nouvelle du débarquement de Bonaparte, Bernadotte a fait dire au Directoire qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour le traduire devant un Conseil de Guerre : « Nous ne sommes pas assez forts », a répondu Barras aux envoyés de Bernadotte. Après douze jours où il n'a pas voulu voir « le revenant », il se décide sur les instances de sa femme et de Mme Leclerc à faire une visite. Bonaparte lui parle des affaires publiques ; il exagère les maux et la situation de la France. Sur quoi, Bernadotte le relève fortement et termine son apologie par une phrase sur l'Égypte où il dit :

« Je ne désespère pas du salut de la République et j'ai la conviction qu'elle résistera aux ennemis de l'intérieur et du dehors. » En prononçant : *aux ennemis de l'intérieur* il fixe Bonaparte qui perd visiblement contenance. Mme Bonaparte change la conversation et Bernadotte ne tarde pas à prendre congé.

Et c'est tout de même quand Rousselin, ancien secrétaire en chef du ministère de la Guerre, demande à Bernadotte de le présenter à Bonaparte; celui-ci parle de l'exaltation des Républicains et surtout du Club du Manège. Bernadotte réplique, accuse les Bonaparte de l'avoir excitée. On commence à discuter assez vivement, Bonaparte prend de l'humeur et déclare qu'il préférerait vivre dans un bois que de continuer d'exister au milieu d'une société qui ne lui donne aucune garantie. « Quelle est celle que vous demandez? », répond Bernadotte. Mme Bonaparte qui craint que la conversation ne devienne trop animée, coupe, en s'adressant à Rousselin, qui lui est connu, certes!

La veille du jour où eut lieu la promenade à Mortefontaine « Bonaparte ayant rencontré le général Bernadotte au sortir du Théâtre français » s'informe s'il est de la partie du lendemain. Sur la

réponse affirmative : « Voudriez-vous, dit-il, me donner demain du café ? Je dois passer près de chez vous et je serai fort aise de m'arrêter quelques moments. » Le lendemain matin, Bonaparte arrive avec sa femme. Il est fort aimable. Dans la journée, à la campagne, il y a des pourparlers entre Regnault, Joseph et Lucien — entre Bonaparte et Bernadotte. Mais on ne paraît point aboutir. Aussi bien, jusqu'au dernier moment, Bernadotte tergiversa, attendant pour lui-même la plus grande place, et, quelle que fût l'opinion qu'il avait de lui-même, ne trouvant personne qui la partageât.

Ce qu'il faut remarquer, c'est le rôle très utile que joue Mme Bonaparte. Au moment où, entre des interlocuteurs animés, la conversation prend un tour pénible ou simplement gênant, elle intervient pour jeter à propos quelque agréable banalité et détourner les chiens. Le 16 ou le 17, il y eut rue de la Victoire une conférence où se trouvaient trois directeurs. « Il n'en resta que deux, dit Montigny Turpin, qui raconte l'épisode, le troisième qui n'avait pas été convoqué avec ses collègues s'étant esquivé. Dans le moment où elle se tenait, Sébastiani était au salon de Mme Bonaparte chez laquelle j'avais

accompagné Mme César Berthier. Il y avait aussi le chef d'escadron Maupetit, le comte de Mun et d'autres personnes encore, des plus élégantes ; tout cela parlant toilettes et chevaux ; ne se doutant pas des grandes affaires qui se traitaient dans un salon à côté. Nous en fûmes pourtant instruits par le fracas que fit tout à coup un nouveau venu de haute apparence et qui n'était autre que le directeur dont j'ai parlé. En entrant, il dit à voix haute : « Ils ne savent pas qu'ils ont « affaire à des furieux qui les mettront hors la « loi. » Reconnaissant la voix de Barras plus que sa figure, car il faisait déjà sombre, Joséphine lui dit : « Qu'y a-t-il donc ? — Oh ! mon Dieu, « ce n'est rien, c'est l'abbé qui est toujours gros « de constitutions et qui voudrait se permettre « d'en mettre une au jour chez vous, madame, « mais ne vous en inquiétez pas. C'est affaire à « moi de lui en ôter l'envie, ce que je ne man« querai pas de faire quand nous serons rentrés « chez nous, dans notre petit ménage du Luxem« bourg. » Il ne nous avait pas vus. Apercevant Mme César Berthier, il nous salua et se retira. »

Ainsi, les choses se passaient, sans que, pour cette Constitution de l'an III, qui que ce soit

s'insurgeât ou prît les armes. Chacun se rendait compte qu'elle avait perdu toute autorité : on ne saurait parler de son prestige, elle n'en eut jamais. Contraints à l'accepter en vendémiaire an IV sous les fusillades et les canonnades de la Convention, les Français avaient protesté à toute occasion contre elle ; il ne s'était pas fait une élection où ses adversaires n'eussent été élus ; au premier renouvellement du Corps législatif, tout avait été compromis et, sans les armées, tout eût été brisé. Les Conventionnels au pouvoir avaient annulé les votes, déporté les députés qui leur déplaisaient, s'étaient maintenus par la force ; ils avaient substitué au régime des assemblées électorales à peu près libres celui des assemblées scissionnaires où, moyennant quelques factieux, on proclamait la division. Seuls juges des votes, les Conseils proclamaient un résultat à leur convenance et le tour était joué. Dupée et opprimée, la nation avait constamment aspiré à se libérer d'un gouvernement qu'elle méprisait et qu'elle haïssait. Nul, même des anciens ministres qui n'eût fait son plan pour renouveler cette constitution décrépite avant d'être entrée en vigueur, qui ne tenait plus après quatre ans ; ceux même qui s'en

déclaraient les défenseurs semblaient ne pas en connaître les clauses et paraissaient ignorer qu'elle était immuable. Le moindre changement entraînait une revision et la revision ne pouvait avoir lieu qu'après trois propositions, faites à trois années l'une de l'autre, par les Anciens et ratifiées par les Cinq-Cents. Les articles 336 à 350 de la Constitution ne permettaient pas la moindre infraction légale, ce pourquoi tout le monde pensait à un coup d'État. Ainsi Bernadotte prétend « que les cinq directeurs, réduits au nombre de trois, dont un sortirait tous les trois ans pourraient très bien faire marcher la Constitution ». D'ailleurs, il la trouve bonne parce que, « par l'article 135, nul ne peut aspirer à devenir directeur sans avoir été préalablement membre de l'un des deux Conseils ou ministre à portefeuille. Remplissant déjà cette condition, écrit-il lui-même, il était naturel qu'il penchât pour la conservation d'un régime qui le plaçait au niveau des rois... ». Quant à Bonaparte, Bernadotte ne pouvait mettre en question un homme qui avait à peine trente ans quand il en fallait quarante pour être directeur. Déjà Bonaparte aurait-il bien du mal à « se soustraire au danger dont il était menacé par suite de son

départ de l'Egypte, de l'abandon de son armée et de la violation de la quarantaine ». C'étaient là de ces propos et de ces velléités dont Bernadotte devait se vanter toute sa vie sans que cela tirât à de grandes conséquences, et si l'on soupçonne que, sous le Consulat et sous l'Empire, il prit part à nombre de conspirations et s'arrangea pour contrarier chacune des victoires de Napoléon, on ne le surprend guère en flagrant délit, jusqu'au jour où, ayant tout machiné pour sa définitive trahison, il l'accomplit froidement.

Dans ce moment chacun des hommes en place ou aspirant à être placé, spécule sur la Constitution et s'applique à ce qui pourra le mieux le contenter ; chacun remue des termes qui paraissent immuables : trois exécutifs ou cinq, deux ou trois ou quatre chambres, car il y a tant d'ambitions à contenter, tant d'appétits à satisfaire, tant de besoins à pourvoir. Sieyès s'efforce à mettre au point cette constitution qui serait un chef-d'œuvre si chacune des parties n'en était inapplicable ; Barras est prêt à entrer dans quelque combinaison que ce soit ; Roger Ducos tout autant, Moulins si on l'agrée ; quant à Gohier il sera incorruptible, jusqu'au jour où Napoléon se

trouvera contenter avec un consulat général ses modestes ambitions. Tout le monde conspire donc, mais à côté, dans le salon proche, on n'est pas moins galant, amoureux, futile et plein d'inventions agréables. On ne discute pas moins de chevaux, d'équipages et de toilettes ; on n'en recueille pas moins des histoires et on n'a pas moins de plaisir à les conter. Et c'est, chez Joséphine, le personnel qu'on voyait au petit Luxembourg chez le général Barras, qu'elle y avait connu et qui compose toute sa société. « On y avait fort bon ton, écrit Mme de Chastenay et plutôt une réserve froide qu'un abandon de mauvais goût. »

Toutefois une partie et non la moins importante de la société de Barras se trouvait à peu près exclue par les ordres de Bonaparte et c'était mystérieusement, comme on a vu, que Joséphine fréquentait M. Charles, les gens de la compagnie Bodin et les fournisseurs, quel que fût le nom dont ils se parassent. Bonaparte, pas plus en Italie qu'en Égypte, n'avait capitulé devant eux. « Les fournisseurs et les faiseurs d'affaires, a-t-il écrit, étaient le fléau, la lèpre de la nation. La France entière n'aurait pas suffi à ceux de Paris. Ils composaient une véritable puissance

et ils étaient des plus dangereux pour l'Etat dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agents et de leur nombreuse clientèle. Ils composaient alors la tête de la société et ils y tenaient le premier rang. Je fis rentrer tout ce faux lustre dans la foule. Jamais je n'en voulus élever aucun aux honneurs : De toutes les aristocraties celle-là me semblait la pire. »

Or il n'y avait à la tête du Directoire, pour montrer une apparence sociale que les gens de finance et les pires; non pas les banquiers qui, sauf Perrégaux, s'était terrés, qui n'avaient eu ni affaires à engager, ni combinaisons à suivre, mais les fournisseurs, les individus qui avaient pillé les royaumes conquis, qui les dévalisaient sous prétexte de nourrir, chausser, habiller, armer des soldats qui manquaient de tout. Et puis, à côté des voleurs, il y avait les spéculateurs, les accapareurs, les administrateurs de la famine, ceux qui faisaient de l'argent avec de la faim. Tristes métiers ! Il n'y avait pas que des Mme Angot dans les femmes de ces messieurs. Qu'était-ce donc que Mme Tallien ouvertement la maîtresse d'Ouvrard, qui recevait chez elle tout Paris et toute l'Europe ? Qu'était-ce ce

magnifique hôtel de la rue de Babylone, et son train, et ses perles et ses diamants sinon l'étalage de la fortune d'Ouvrard ? Et qu'était-ce, la divine Juliette, la fausse prude qui, durant cinquante ans, joua la cruche intacte, de même qu'elle figurait la harpiste passionnée, qu'était-ce, sinon la réclame du nommé Récamier, homme plein d'économie qui, devant les Anglais, faisait tourner Mlle Bernard comme un miroir devant les alouettes et se prodiguait pour interposer des serviettes sous les pieds des riches insulaires grimpés sur les fauteuils pour regarder danser sa moitié *in partibus* ? Cela pour simple exemple. Si l'on avait cherché à fond qu'aurait-on trouvé ? Quelle machination avec l'ennemi ? Quelle conspiration, non pas avec le but d'agir sur l'opinion, mais avec l'objet immédiat de réaliser en France la banqueroute ? L'argent ainsi volé faisait la grandeur des individus, leur assurait des égards et une considération supérieure. Seul un soldat victorieux pouvait lutter avec l'argent et, à moins qu'il ne se laissât tenter par lui, le terrasser. Question singulièrement difficile à résoudre. Car, l'argent avait prise sur tout, cernait, conquérait tout : Où en trouver pour le nécessaire de la vie sociale si l'on rom-

pait durement avec les gens qui le maniaient, qui en disposaient, qui en étaient les maîtres ? Où en trouver, hormis dans les poches de ceux qui le possédaient? Un pays ruiné par l'administration la plus voleuse et la plus coûteuse en même temps ; des impôts que payaient seuls ceux qui n'avaient point su se gagner des protecteurs ; la guerre civile dans les départements de l'Ouest et du Midi, la Normandie presque conquise par l'armée royale, des brigands sur toutes les routes, et, en face d'un gouvernement sans autorité et sans crédit, l'argent seul invaincu, seul triomphant, seul dans la gloire.

Tel il était qu'il était assuré qu'on ne pouvait se passer de lui et qu'il disposait de tout, puisque tout était à vendre : les consciences et le reste. Tout, hormis les soldats. Encore qu'avait-ce été de Dumouriez, qu'avait-ce été de Pichegru ? Et n'y en avait-il pas eu d'autres? Toutefois on n'avait pu encore tâter ce Bonaparte et la conquête de l'Italie l'avait mis au-dessus des besoins courants. Par là on n'avait point prise sur lui : Mais sur sa femme ? Là, certes, pleine et entière ; mais elle ne comptait guère ou point. Et, en ce cas, une intervention d'elle près de Bonaparte eût amené une brisure.

Tout le monde s'accordait à le vouloir. Pourquoi ? On n'en savait rien. Que serait-il ? Monk ou Cromwell, César ou Washington? En tous cas autre chose que ce Directoire que toute la France honnissait. Hormis deux de ses membres nouvellement entrés, Gohier et Moulins, même Sieyès, même Roger Ducos, même Barras n'en voulaient plus. Mais il fallait quelque chose à mettre à la place : une constitution qui admît les trente ans de Bonaparte, premier point, point essentiel; un gouvernement qui établît l'ordre dans le pays, la paix dans la nation, qui abolît la loi sur les otages et l'emprunt progressif forcé ; un gouvernement qui rassurât les Français et qui leur garantît la sécurité sur les routes et la liberté dans leurs maisons. En fait, il y avait du côté de Bonaparte deux au moins des membres du Directoire, et à l'user on en trouva trois ; il y avait les ministres : celui de la Police Fouché, celui de la Justice Cambacérès, plus Talleyrand qui avait, pour quelques jours, passé la main à Reinhardt aux Relations extérieures ; tous les autres étaient prêts à s'en aller et descendaient déjà l'escalier. Au Conseil des Anciens tout le monde, la Commission des Inspecteurs de la salle à la tête ; au Conseil des

Cinq-Cents, sauf une minorité factieuse, soixante membres environ, mais qui semblaient déterminés; dans l'armée, tous les soldats et tous les chefs ; à Paris, la ville, la ville entière, écœurée du Directoire, désireuse de vivre sa vie, de ne plus être la victime des tyranneaux imbéciles et provinciaux que renouvelait à son gré le dictateur Barras. Car ce fut lui qui, depuis le 9 thermidor, régna, tout étant à ses pieds et sous ses pieds. Ce fut lui qui, ayant fait le geste de tirer l'épée — le geste suffit — fut vraiment dictateur depuis que Robespierre eut été abattu par le pistolet de Meda jusqu'au jour où parut Bonaparte. Il était le *général* Barras; il avait une maison militaire et une maison civile ; il avait une résidence d'été où il donnait à chasser ; il avait une vénerie où figuraient Girardin et d'Hanneucourt ; il avait à Chaillot une maison de plaisir dont chacune de ses maîtresses faisait successivement les honneurs. C'était ça la France !

Bonaparte l'avait toute avec lui, mais, entre elle et lui, s'interposait cette minorité des Cinq-Cents dont Barras disait chez Joséphine : « Ils le mettront hors la loi. » Avec le Directoire, tout a marché à merveille ; trois sur cinq des directeurs ont donné leur démission. Il n'y a plus de

gouvernement. Les Anciens ont nommé Bonaparte général en chef et ont ordonné le transfert des Conseils à Saint-Cloud. C'est leur droit constitutionnel et tout s'est passé jusque-là selon les règles. A la vérité, Bonaparte a dû prononcer un discours aux Anciens et, par un lapsus singulier, il a dit : « Sachez que je suis le dieu de la guerre et le dieu de la fortune. » Ce qui n'a pas été sans étonner quelques-uns. Mais cela a passé, comme tous les mots, tous les discours, toutes les phrases ; un bout de phrase a peut-être sauté. Il aurait dû dire : « Sachez que je marche accompagné du dieu de la guerre et du dieu de la fortune » ; mais il n'importe.

A Saint-Cloud, où l'on se retrouva le lendemain, on a distribué à Bonaparte un rôle d'orateur qu'il joua mal. Il parla en soldat dans une assemblée de parlementaires. Il ne se fit aucun scrupule d'exprimer des vérités dans cette maison du mensonge. Aux Anciens où il n'était point interrompu il n'hésita point à menacer les factieux : « Si quelque orateur payé par l'étranger parlait de me mettre hors la loi, s'écria-t-il, qu'il prenne garde de porter cet arrêt contre lui-même. S'il parlait de me mettre hors la loi, j'en appellerais à vous, mes braves

compagnons d'armes, à vous, braves soldats, que j'ai tant de fois menés à la victoire! A vous, braves défenseurs de la République, avec lesquels j'ai partagé tant de périls pour affermir la Liberté et l'Egalité. Je m'en remettrais, braves amis, au courage de vous tous et à ma fortune! »

Cela était vif déjà, singulièrement vif, mais c'était devant les Anciens et ils savaient que les mots ne comptent pas.

Aux Cinq-Cents, lorsqu'il parut avec des baïonnettes derrière lui, le Conseil venait d'ordonner le renouvellement du serment à la Constitution et on achevait à peine, au milieu des cris, d'accomplir cette formalité. On ne lui laissa ni le temps, ni le moyen de dire un mot. Les factieux s'écrient : « Quoi! Des baïonnettes, des sabres, des hommes armés! Hors la loi le dictateur! A bas, à bas! Vive la Constitution, vive la République. » On en vient aux mains, on se rue sur lui. Les soldats l'entraînent. Lucien, président, lutte vainement pour obtenir du silence, pour justifier le Général. Ce sont les cris, les hurlements de ce qu'on nomme les belles séances. C'est le Hors la Loi que Barras a prédit et il va être prononcé. Lucien s'échappe lui aussi de la salle, monte à cheval, parle aux soldats et les enflamme. Le géné-

ral Leclerc, le mari de Paulette, se présente dans la salle à la tête des grenadiers. Il invite les députés à se retirer. Ceux-ci protestent, poussent des cris, s'embrassent. Un officier commande : « Grenadiers en avant! Tambours, la charge! » Et les tambours battent au-devant des soldats, baïonnettes basses. Et les députés en poussant des cris de : « Vive la République ! » se dispersent dans les cours et les jardins du Palais laissant tomber çà et là sur la terre détrempée les toges rouges qu'ils passent sur leurs habits et les kolbachs écarlates qui font leurs coiffures.

Sans Lucien, sans Leclerc et Murat, cette affaire, qui, au point de vue des parlementaires, était la mieux montée et la plus efficace, qui devait réussir au premier coup sans difficulté, eût misérablement échoué, peut-être par l'insuffisance parlementaire du général Bonaparte. Les Révolutionnaires eussent vaincu, s'il n'avait eu pour lui un tambour et quelques baïonnettes. Au lieu que ce fût Bonaparte ce fut Barras : il quitta le Luxembourg emportant ce papier :

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF

Ordonne

Au commandant de la barrière Charenton de laisser passer le directeur Barras qui se rend à sa maison de campagne de Grosbois.

Le commandant du 9e régiment de dragons restera avec l'ex-directeur Barras autant de temps qu'il le jugera à propos et le protégera contre quel qu'attroupement que ce soit.

BONAPARTE.

Cachet.

Sic transit gloria mundi.

V

DU LUXEMBOURG AUX TUILERIES

La société de Joséphine avait été, sauf quelques exceptions assez rares, la société de Barras : C'était avec Mme Tallien et Mme de Château-Renaud qu'avaient été les grandes liaisons, non seulement de Joséphine, mais du général Bonaparte et il n'est que de renvoyer sur ce sujet à ses premières lettres d'Italie. A présent, on se souvenait à Paris de Chanteloup et, à partir du moment où le général Barras avait été prié d'en sortir, la mode s'était formée d'être sur la route de Grosbois. Généraux, fonctionnaires de tous les ordres, ministres en exercice et ministres *in partibus*, législateurs des deux Conseils, financiers, et jolies femmes — car, au château, se trouvaient d'abord Mme Tallien qu'on appelait Tallita dans cette intimité et Mme de Château-Renaud laquelle avait alors des bontés pour ce Fournier qui se para plus tard du nom de Sarlovèze. M. de Château-

renaud, pour ne point compromettre Mlle Lange qu'immortalisa l'opérette et qui avait alors épousé M. Simon, fabricant de voitures à Bruxelles, avait sauté la fenêtre d'un premier étage et s'était abîmé la figure et déformé le nez. Mais on trouvait que cela lui seyait.

Derrière les intrigues de ces dames et de quelques autres qui les accompagnèrent et les rejoignirent, s'agitaient des conspirations assez sérieuses, non pas pour inquiéter Bonaparte, mais pour l'induire à des précautions. On savait que des généraux, ralliés en apparence, se réunissaient chez l'ancien directeur et que celui-ci leur avait proposé d'entourer le Consul un jour de revue et tous ensemble de lui plonger leur épée dans le cœur. Bernadotte était un de ces conjurés, et non pas le moins violent en paroles, le moins décidé dans ses discours. A cette proposition, il sauta de son siège et, se promenant à travers la pièce : « C'est sublime, s'écria-t-il, sublime! C'est un moyen infaillible, digne de l'antiquité. César, c'est César qu'il faut tuer » ; il y eût un arrêt : « Mais... ajouta-t-il, je n'en aurais jamais le courage ».

Barras apprit un matin par un billet de Fouché que, s'il ne partait pas, il serait enlevé par la

gendarmerie. Il envoya les jeunes gens qui se trouvaient chez lui, s'assurer que les gendarmes marchaient et, aucun doute ne subsistant, il se décida à un départ qui eut tout l'air d'une fuite. Néanmoins, il avait eu soin de cacher, chez plusieurs de ses amis, des lingots d'or qui lui assurèrent, où qu'il portât ses pas, une existence enviable. Mais la société qu'il avait formée au Luxembourg et à laquelle Joséphine avait intimement participé disparut avec lui, et une formule différente prévalut.

* * *

Les membres du Consulat provisoire : Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos avaient tenu leur première séance au Luxembourg le 20 brumaire. Le 24, Bonaparte « quitta sa petite maison de la rue de la Victoire pour aller demeurer au Luxembourg ». Roger Ducos et Sieyès avaient repris chacun son appartement dans le palais. Le Général eut celui qu'avait occupé le général Moulins, au rez-de-chaussée, à droite en entrant par la rue de Vaugirard ; Mme Bonaparte habita l'appartement de Gohier au premier ; elle communiquait avec son mari par un escalier dérobé.

Une vie simple : tous les jours, une table de vingt couverts où s'asseyaient ceux que le Général avait retenus, huit personnes parfois. Des mets peu compliqués mais bien accommodés, un seul service relevé du dessert. Bonaparte était servi par deux mamelouks. L'on restait à table un quart d'heure à vingt minutes. Chez M[me] Bonaparte, on entrait sur un billet. On y trouvait quelques-unes des femmes tout à fait intimes, comme M[me] de Kreny, puis des femmes de grands fonctionnaires dès qu'il y en eut. Beaucoup d'hommes, et des hommes connus, comme M. de Laigle, M. de Mun, M. Just de Noailles, sans parler des frères de Bonaparte et des grands employés du Régime, comme Defermon, Regnaud, Boulay, Monge, Berlier, Cambacérès.

Mais fallait-il que les dames qui entouraient M[me] Bonaparte fissent attention à leurs toilettes. Autrement recevaient-elles, par la voie du *Moniteur*, un avertissement qui n'était point sans frapper. On y lit en *Variétés*, à la date du 4 ventôse : « Dans le mois de décembre dernier, il y eut grande assemblée au Luxembourg. Lorsque tout le monde fut rendu dans la salle de compagnie, B... commanda à ses gens de faire grand

feu. Il affecta même de leur répéter cet ordre à deux ou trois reprises ; sur quoi, l'un d'eux se permit de lui observer qu'il était impossible de mettre plus de bois dans la cheminée. « Cela suffit, dit alors B... d'une voix un peu plus élevée. J'ai voulu qu'on prît soin de faire grand feu, car le froid est excessif : ces dames d'ailleurs sont presque nues. »

On comprend que Joséphine « fut tremblante comme la feuille », ainsi que dit Victorine de Chastenay, et qu'elle redoutât constamment de pareilles algarades qui, empruntant la trompette du *Moniteur,* retentissaient dans la France et l'Europe. Ainsi, à propos du même sujet, Bonaparte faisait mettre dans son journal : « Les femmes reprennent les étoffes de soie ; ce n'est pas parce que le froid les force à se couvrir, mais parce que la mode veut bien s'accommoder avec la décence. On assure que Bonaparte a témoigné plusieurs fois qu'il n'aimait pas les femmes nues dans un salon et l'on s'habille aujourd'hui pour plaire. » Tout cela tombait sur Joséphine à laquelle les modes de nudité allaient à merveille et qui se trouvait contrainte à se vêtir.

Cela rendait la vie compliquée. En sorte que,

au Luxembourg, dans le salon même, « tout paraissait décousu jusque dans le genre des politesses ». Il y régnait une sorte de gêne et d'embarras comme si l'on se sentait constamment en représentation et sous l'œil du public, des journalistes et des pamphlétaires qui ne laissaient rien passer et qui n'attendaient qu'une occasion pour les attaques. Bonaparte avait soin de donner à sa vie une publicité qui ne laissât aux pamphlétaires aucun moyen de le calomnier. Malgré la lourdeur de ses occupations, il allait se promener tous les jours, en calèche, sur le boulevard, son piqueur Lavigne à la tête, Roustam, son mameluck, à la portière. Il allait au Jardin des plantes, faire une visite au *vénérable* Daubenton; un autre jour, il visitait les prisons et s'informait des motifs pour lesquels chaque individu était détenu. Il allait très souvent à Malmaison, où il trouvait quelque moyen d'être libre et où sa femme avait un peu moins de gêne, mais il en revenait à temps pour assister au spectacle, aux Français ou aux Italiens. L'Opéra annonça qu'il préparait une fête brillante en l'honneur de Bonaparte. Il y aura bal paré, disait le *Moniteur*, précédé de ballets analogues aux circonstances. Devisme, directeur

du théâtre, avait même mis un avis dans le *Moniteur* pour faire appel à tous les virtuoses qui voudraient paraître dans le ballet de *Mirza :* cela faisait une nouvelle. Aussi *l'Ami des Lois* s'en empara et dit que le premier consul Bonaparte venait de commander une fête qui coûterait 200.000 francs. « Cela est faux, répliqua le *Moniteur;* le premier consul Bonaparte sait que 200.000 francs sont le prêt d'une demi-brigade pendant six mois. ». Et le journaliste, écrasé par le démenti, n'osa point répliquer.

Ce n'est pas pourtant que Bonaparte admette qu'on le présente comme indifférent aux choses d'art et particulièrement à la musique. Piccini, revenu à Paris au commencement de l'an VII, s'est trouvé réduit à la misère et, en l'an VIII, il a demandé une audience au Consul. « La réponse fut prompte et accompagnée d'une carte d'entrée dont Piccini se hâta de profiter. Il se rendit au Luxembourg. Il y avait beaucoup de monde. Bonaparte, dès qu'il l'aperçut, vint au-devant de lui et le pria de s'asseoir. Piccini refusait : « Asseyez-vous, je vous prie, reprit le Premier « Consul. Un homme de votre mérite ne doit se « tenir debout devant personne. » Après avoir causé quelque temps avec lui : « Vous allez, lui

« dit-il, passer chez ma femme. J'irai vous y « trouver et nous déjeunerons ensemble. » Il le conduisit lui-même à l'appartement de Mme Bonaparte, l'annonça et retourna finir son audience.

« Il vint ensuite, comme il l'avait promis. Pendant ce temps, Piccini avait été comblé des attentions les plus délicates. Le Premier Consul s'entretint avec lui près d'une heure. Il fit créer pour lui une sixième place d'inspecteur de l'enseignement au Conservatoire à titre de récompense nationale et lui demanda une nouvelle marche pour la Garde consulaire. Dès qu'il la reçut, Bonaparte lui envoya un de ses aides de camp pour le remercier et le prier de recevoir vingt-cinq louis. Mais Piccini ne profita point de ce retour de fortune ; il mourut à Passy, le 17 floréal an VIII, à l'âge de 72 ans. »

Ce qu'il faut retenir, c'est le rôle attribué à Joséphine. Elle a pour charge et mission d'accueillir dans son salon ceux que son mari introduit, « de les combler des attentions les plus délicates », de leur prodiguer les agréments de sa conversation ; de leur annoncer parfois de bonnes nouvelles, mais le Consul a soin qu'elle ne paraisse dans aucune circonstance officielle. Ainsi, aux réceptions : les réceptions ont lieu à

huit heures du soir. La salle où le Consul reçoit est au rez-de-chaussée, et peu grande. Avant huit heures, il y a déjà assez de monde, et lorsque, au coup de l'horloge, le Consul paraît, on forme le cercle et cela, aux yeux de certains, semble montrer un goût royal, tandis que c'est une habitude militaire. En fait, c'est ainsi que Bonaparte parle à ses hommes, depuis son arrivée à l'Armée d'Italie — il n'y a pas quatre ans!

Joséphine était délivrée de beaucoup de soucis — certes. — Elle était déjà la première femme en France, mais ce qu'elle s'ennuyait ! N'ayant plus personne qu'elle pût fréquenter de ses anciennes relations, empêchée de se rendre aux petits théâtres qu'elle aimait, elle avait pour ressource — vraiment médiocre — les bals, dits de société, auxquels l'invitait François-Étienne Despréaux. Despréaux danseur, maître de ballet, chansonnier et tenancier d'un de ces bals où l'on entrait en payant, était aussi et surtout le mari de la Guimard. Il costumait ses doigts et les faisait si bien danser qu'ils semblaient des êtres vivants ; son bal servait à le faire vivre et n'était point trop mauvaise compagnie. Cela prenait l'apparence d'une leçon de danse, mais tournait volontiers à ce qu'on appel-

lerait aujourd'hui la leçon de flirt. Or Despréaux qui avait jadis rencontré Mme de Beauharnais, se présenta chez elle au Luxembourg pour l'inviter à venir au bal chez lui. Elle y vint le lendemain avec son fils et sa fille. Elle revint plusieurs fois et elle arrivait toujours la première. Telle était l'indigence de ses soirées qu'à la première invitation d'un maître de danse à des bals demi-payants, elle se précipitait, avec Hortense et Eugène, chez Mlle Guimard !

Assurément, on s'est rarement autant ennuyé qu'a fait Joséphine durant ces premiers mois du Luxembourg, mais comment s'y soustraire ? Bonaparte, revenant d'Egypte, a payé pour elle une si forte somme qu'elle a réfléchi. C'est unique un homme qui, d'un coup, aligne deux millions et ce n'a guère été moins. Bonaparte a payé le 24 brumaire 1.195.000 francs de biens nationaux dans le département de la Dyle, qui, le 8 frimaire an XIII, serviront à la dot de Marie-Adélaïde dite Adèle, fille naturelle de M. de Beauharnais, lorsque Joséphine la mariera à François-Michel-Augustin Lecomte, capitaine d'infanterie, nommé pour ce mariage receveur particulier à Sarlat. Il a payé le principal de Malmaison, 225.000 francs. Il a payé aux fournisseurs

de Joséphine 1.200.000 francs. Mais il sait ce que valent ces fournisseurs de jolies femmes dans l'art d'enfler les factures. Elles n'y regardent point, car, à moins d'un coup de chance, elles ne paieront pas et s'il se rencontre quelqu'un qui paie, que leur importe? Il a donc soin de s'enquérir, de rabattre et de régler à moitié tout juste : 600.000 francs. Les fournisseurs gagnent encore de cinquante à quatre-vingts pour cent : c'est honnête.

Jamais Joséphine n'avait rêvé d'être sans dettes et cela, assurément, est contraire à son tempérament; aussi se hâte-t-elle d'en faire de nouvelles; mais du moins renonce-t-elle à spéculer sur les fournitures et, dès le 22 frimaire, écrit-elle à ce sujet au citoyen Lagrange, en le priant « de régler ses intérêts avec les compagnies de subsistances et d'habillement militaires d'après les intentions du ministre de la Guerre et de mettre dans cette affaire toute la discrétion et la délicatesse dont il est capable ». Ceci finit et achève tout, c'est l'acquit, semble-t-il, et il ne sera plus question d'affaires, quels que soient les besoins de Joséphine et quelles que soient ses dettes.

Avec une clairvoyance méritoire, Sandoz Rol-

lin, ministre de Prusse, écrit de Bonaparte à sa cour le 20 pluviôse : « En politique comme en administration personne n'influe d'une façon habituelle sur sa volonté et sur son esprit, sa femme moins encore que qui que ce soit et il ne l'écoute que pour les objets de bienfaisance. » C'est là le ministère qu'il lui a assigné, ministère qui aura des ramifications presque à l'infini, qui reliera au nouveau régime la société ancienne, qui assurera aux personnages ruinés des moyens de vivre, des restitutions de forêts, des places et des rangs, qui les jettera tous empressés et pantelants aux pieds de celui qui leur procurera les moyens de refaire leur fortune.

Le moment n'est pas encore venu : on n'a à peu près rien de ce qu'on souhaiterait dans le salon de Mme Bonaparte, rien que la famille qu'on prétend accroître. On y a admis Murat, sans grand plaisir à dire vrai, car le Consul le trouve peu sûr, encore ne sait-il pas tout. Mais Murat passe pour avoir fait, non sans succès, la cour à Joséphine lorsqu'il a porté à Paris les drapeaux de Mondovi. Il en est même résulté pour lui en ce temps une sorte de disgrâce et il a failli s'écarter de Bonaparte. Or, à présent, Joséphine prend sa cause en main ; elle se met par

là hors de soupçon, aux yeux du Consul. De plus elle croit s'assurer dans les jeunes époux des alliés fidèles. Enfin, à ce moment, Caroline est fort intime avec Hortense et Hortense n'est pas sans quelque influence sur sa mère. Tout de même, si Moreau s'était présenté, il eût été agréé d'enthousiasme. Point de doute à ce sujet car on lit dans le *Moniteur* du 24 brumaire : « On assure que Moreau doit épouser une des parentes de Bonaparte. » Or Caroline — née Maria-Annunziata — est la dernière des sœurs de Bonaparte qui ne soit point mariée. Moreau n'étant point venu pour cette invite, on prend Murat, dont Caroline a le goût et qui a une façon cavalière de se poser en amant qui plaît.

Cependant l'on avance dans les étonnantes complications que Sieyès a préparées, pour les modes d'élections dans la Constitution nouvelle, et l'on parvient à mettre presque sur pied les fameuses listes d'éligibilité, base essentielle — et mort-née — du chef-d'œuvre enfanté par le plus distingué des idéologues politiques. Parallèlement, on met en ordre les Tuileries où le Premier Consul devra habiter et cela donne lieu dans le *Moniteur* à des communications comme celle-ci : « Le Premier Consul a chargé

le citoyen David de faire placer dans la galerie des Tuileries le buste antique de Junius Brutus qui a été apporté d'Italie. Ce beau morceau de sculpture était exposé à Rome, au Capitole dans la salle appelée des Sénateurs. » Comment douter dès lors que Bonaparte ne soit au propre l'ennemi des tyrans et qu'il ne défie les poignards? Quelques jours plus tard, il est vrai, Junius Brutus sera confondu dans la galerie des Tuileries avec bien d'autres orateurs et guerriers plus ou moins mémorables, parmi lesquels huit Français. On y rencontre en statues Démosthène, Alexandre, Annibal, Scipion, Brutus, Cicéron, Caton, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le Grand Condé, Duguay-Trouin, Marlborough, le prince Eugène, le maréchal de Saxe, Washington, le Grand Frédéric, Mirabeau, Dugommier, Dampierre, Marceau et Joubert. Assurément, c'est là un extraordinaire mélange et certains personnages, à ce moment même ennemis de la France ou sortant tout juste de l'être, n'ont aucune raison de figurer — et de figurer officiellement — dans le palais du Gouvernement français. Il y là, en même temps que d'étranges exclusions — Hoche en particulier, — de curieuses adjonctions. En floréal, d'ordre du

Consul, on ajoute Sully, Colbert, Ruyter, Montesquieu et Lhopital. Cela ne peut s'exécuter en marbre qu'avec du temps et la manifestation suffit, tout autant pour le moins que vingt-sept statues, pour attester qu'on est sorti des époques révolutionnaires.

Il y en a bien d'autres témoignages. D'abord, au-dessus de la grand'porte des Tuileries où se trouvaient les mots *Egalité*, *Unité*, *Liberté*, le Consul fit substituer le mot de *République* à celui d'*Unité*. Devant le palais, le Comité de Salut public a fait planter des arbres (de la Liberté) « qui, dit le *Moniteur*, masquent totalement ce bel édifice ». Ordre de les arracher. Partout, sur les murs, on avait peint des bonnets rouges pour immortaliser les blessures que la pierre avait reçues au Dix Août : « Faites-moi disparaître ces saloperies-là », dit Bonaparte à l'architecte et l'on s'empresse.

L'on pense qu'il va résulter de l'installation aux Tuileries une nouvelle étiquette et l'on ne se trompe point : « Jusqu'à présent, écrit Sandoz Rollin, le 20 pluviôse (9 février 1800) les convocations fréquentes du Conseil d'Etat et des ministres rendaient le Consul presque invisible aux ministres étrangers, mais, ajoute-t-il, cela

ne sera pas de durée. Dès qu'il aura pris possession de son nouveau logement aux Tuileries, je suis sûr qu'il sera très accessible au Corps diplomatique. Nulle cérémonie n'est observée au reste. On converse assis ou debout, selon que cela est à la convenance de celui qui est admis. Cependant, le Consul regarde l'étalage du luxe et d'une grande représentation comme nécessaire pour une nation frivole. Aussi, les meubles de son nouvel appartement sont riches et magnifiques. Sa chambre à coucher est celle qu'occupait Louis XIV. »

Peut-être, mais ce n'était point qu'il y couchât. On avait placé un lit de parade qui n'était pas le lit de Louis XVI dans la chambre qui faisait suite à son cabinet, en allant au midi vers le grand escalier du Pavillon de Flore, et cela faisait une représentation qu'il s'efforça constamment à rendre de plus en plus somptueuse, mais il n'y couchait pas; il couchait dans l'appartement de sa femme au rez-de-chaussée : il y descendait par un petit escalier donnant dans une garde-robe attenant à son cabinet et qui avait servi d'oratoire à Marie de Médicis. Ces coins et ces racoins étaient à l'infini dans les Tuileries. Cela était grand et incommode. Ainsi,

de son cabinet, le Consul passait, à droite, par une petite pièce où se tenait Duroc, dans les grands appartements donnant sur la cour et, de la chambre à coucher de parade, dans le grand salon de réception, au plafond duquel Lebrun avait peint un Louis XIV triomphant ; puis venaient la salle des Gardes et le grand escalier du Pavillon de Flore.

La première fois que Rœderer vit Bonaparte aux Tuileries, il lui dit en considérant ces vieilles et sombres tapisseries et l'obscurité des appartements où il n'y avait pas de jour : « Ceci est triste, Général. — Oui, répondit-il, comme la grandeur. »

C'est à quoi l'on avait visé dans le palais au temps des rois et c'était ce qu'on avait atteint. Si, au rez-de-chaussée destiné à Joséphine, on n'eut dans les arrangements qu'un médiocre souci de la grandeur, l'on chercha la commodité : on y parvint presque. On pénétrait par un perron ouvrant sur la cour du Carrousel, à l'encoignure du Pavillon de Flore, et menant à l'escalier conduisant aux appartements du Consul. On pénétrait du palier dans une série de petites pièces sur lesquelles se développaient les salons, en façade sur les jardins. Lecomte

qui, comme architecte, a eu mission de « faire tout avec peu d'argent », s'est employé de son mieux à satisfaire une femme naturellement capricieuse et portant à l'extrême le goût d'être à la mode, dans ses ajustements comme dans ses appartements. Au cas présent, et durant le temps presque entier qu'elle passa aux Tuileries, soit près de neuf années, Joséphine, quelle que fût sa volonté de mettre Louis XIV à la mode du jour, se heurta à deux obstacles que les ordres du Consul ne permettaient point de tourner et qui tenaient au bâtiment même. Du dedans, une personne assise ne voyait rien du dehors, tant les appuis des croisées étaient élevés, mais on n'eût pu les abaisser sans gâter l'architecture de la façade et il fallait vivre derrière un mur. Si fort qu'on l'ornât, il n'en était pas plus gai. D'autre part, si quelqu'un s'avisait d'ouvrir une fenêtre ou de lever un rideau, la foule accourait, d'autant plus empressée qu'elle était littéralement à pied d'œuvre. Rien ne la séparait du palais qu'une terrasse haute de deux marches. La rue entrait dans les Tuileries et, ni le Consul, ni l'Empereur, ni Louis XVIII, ni Charles X n'osèrent s'affranchir de cette sujétion. Il fallut Louis-Philippe pour creuser un

fossé et dresser une balustrade. Donc, Joséphine n'avait point la liberté d'ouvrir ses fenêtres, ni Bonaparte celle de sortir dans le jardin ; ce ne fut que bien plus tard qu'il fit creuser le souterrain qui mit la Terrasse du Bord de l'eau en communication avec le palais, plus tard, lorsqu'il était mari d'une jeune femme et père d'un beau petit garçon.

Les salons qui donnaient sur le jardin furent donc habillés avec des soies de couleur qui s'accordaient mal que bien avec les plafonds peints et décorés à la façon du XVIIe siècle. Le premier après l'antichambre était tendu de taffetas lustré d'un bleu violacé, brodé de chèvrefeuilles marron. Les rideaux de même avec broderies de drap. Les meubles recouverts de même. Au mur, le tableau célèbre du Dominiquin représentant sainte Cécile coiffée d'un turban et jouant de la harpe. Le second salon, qui a pris une sorte de célébrité, était orné de tentures en satin jaune et feuille morte avec des franges rouges. Des glaces, drapées et non encadrées, ce qui est d'un bien meilleur effet. Sous ces glaces, de belles consoles en porphyre et en marbres rares ; ces consoles supportent des vases en porcelaine de Sèvres, d'autres de

granit rose montés en bronze et de très beaux candélabres. Au plafond, est suspendu un lustre de cristal de roche monté en bronze. Les chaises sont recouvertes de « charmantes tapisseries ».

Ensuite, vient la chambre à coucher commune à Bonaparte et à sa femme. Les meubles sont recouverts de soie bleue et blanche avec des franges d'or. Le lit, placé dans un enfoncement, est en acajou massif avec des ornements de bronze doré, riches mais un peu lourds. Aux murs de jolis tableaux anciens. Puis la salle de bain qui n'a rien de remarquable. C'est là que Bonaparte se rase et fait une toilette rapide. De cette pièce, un escalier dérobé conduit audessus, dans le cabinet de travail du Consul.

Après la salle de bain sur laquelle est pris un couloir, vient un cabinet de lecture, c'est-à-dire une petite pièce entourée, jusqu'à hauteur de la cheminée environ, de bibliothèques fermées, en bois de palissandre, incrusté à la grecque de bois de citronnier. Les murs au-dessus sont tendus de vert. Dans cette pièce est placée la *Madonna della Sedia* : mais c'est une copie, à moins que le tableau original n'ait été restauré de manière à perdre tout caractère.

A la suite du cabinet de lecture, le cabinet de toilette de Mme Bonaparte est décoré avec la plus grande élégance. C'est une chambre basse de plafond, à rideaux de mousseline brodée doublé de taffetas lustré avec des franges blanc et or. Ensuite vient une petite chambre qu'occupa Mlle Hortense jusqu'à son mariage.

Tout cela en façade sur le jardin, triste et obscur ; on a tenté d'y remédier en disposant partout des glaces et l'on a formé, dans la salle de bains, une niche de trois glaces, de même que dans le boudoir. Au surplus, dans les premiers temps du Consulat, les travaux se bornent à peu de chose. On a balayé, de devant le palais, les ignobles échoppes qui en encombraient les cours. On s'est efforcé d'installer dans les Tuileries tous ceux qui touchaient au gouvernement. On a placé, près des appartements de la femme du Consul, les bureaux de la Secrétairerie d'Etat, ceux de l'aide de camp chargé du service intérieur.

Comment se représenter dans ce palais où chaque génération depuis Louis XIV a travaillé et laissé son empreinte, les corridors noirs, les escaliers où l'on ne passe qu'en s'effaçant, les entresols gagnés sur l'étage formant des petits

appartements, comme le Premier Consul en a un au premier étage : ces chambres à l'infini où l'on a tué, au Dix Août, des femmes, des soldats suisses, des chevaliers du poignard dont le sang anonyme traîne encore sur les parquets.

Durant ces premiers mois, on va au plus pressé. Le Consul désire prendre possession. Deux, trois fois, l'annonce a été faite qu'il allait quitter le Luxembourg et venir aux Tuileries, mais il manquait toujours quelque ressort à la Constitution ou quelque clou au palais. Enfin, dans la nuit du 21 au 22 frimaire (12 au 13 décembre 1799), la Constitution a été définitivement arrêtée entre les Consuls provisoires et les Commissions législatives des Anciens et des Cinq-Cents. Elle a été présentée par les Consuls aux Français qui, le 18 pluviôse (7 février 1800), l'ont acceptée par 3.011.007 voix contre 1.562.

Quelque chose de nouveau s'est produit. Après dix années continuelles de révolutions sanglantes, la France est en possession d'un gouvernement élu par la nation. Aucune des constitutions antérieures, ni celle de 91, ni celle de l'an III n'a été soumise au peuple, seule celle de 93 l'a été, mais on l'a tout de suite déclarée inexécutable. Tout est prêt le 30 ven-

tôse (19 février) pour l'installation et, comme on n'a travaillé ostensiblement qu'à dater du 24 frimaire (14 décembre), c'est en deux mois que tout a été accompli, que tout a été meublé, décoré, doré dans ces appartements où l'on se battait huit années auparavant.

Le cortège part à une heure du Luxembourg. En tête une musique militaire, puis l'Etat-Major de la 17e division, puis des voitures, beaucoup de voitures, tous les fiacres de Paris, dont les numéros sont recouverts de papier. Dans ces voitures, les conseillers et le secrétaire d'Etat, le secrétaire général, les ministres, enfin les Consuls. Le Premier Consul, avec Cambacérès et Lebrun, dans une voiture attelée de six chevaux blancs que l'Empereur lui avait donnés. A peine arrivé au-devant du palais, Bonaparte monte à cheval et parcourt les rangs de la nouvelle Garde consulaire, formée de la Garde des Conseils et de la Garde à cheval du Directoire. Après quoi, il se rend dans une des salles du palais, où les ministres de l'Intérieur, de la Marine, de la Guerre et le général Murat présentent successivement les employés de leurs départements, l'Etat-Major de la 17e division et celui de la Garde. Nulle femme ne paraît officiellement, mais, des

fenêtres du Pavillon de Flore, elles assistent à l'arrivée et à la revue.

Ainsi paraît-on inaugurer un gouvernement purement masculin et Joséphine, comme il convient, n'a pris aucun rang dans le cortège, car elle n'a aucune place dans la Constitution, et, semble-t-il, aucun rôle dans la société. Elle n'a pas plus à se montrer lors de l'arrivée aux Tuileries, que lors des cercles diplomatiques, celui par exemple du 2 ventôse (21 février) où les membres du Corps diplomatique, au nombre de douze, sont reçus dans les grands appartements avec un luxe d'introducteurs digne des beaux temps de la monarchie, remettent leurs lettres de créance et reçoivent du Premier Consul quelques mots de bienvenue.

Dès lors la vie est réglée. Le 2 et le 17 de chaque mois, réception des ambassadeurs ; le 2 de chaque décade les sénateurs et les généraux ; le 4, les membres du Corps législatif ; le 6 les membres du Tribunat et de la Cour de cassation ; les officiers, préfets, juges, citoyens qui désirent conférer avec le Premier Consul sont reçus sur la présentation de leurs ministres et quant aux citoyens qui ne remplissent aucune fonction publique, ils s'adresseront au

citoyen Benezech, conseiller d'Etat, qui prendra les ordres du Consul. Tous les quintidis, à midi précis, il y aura grande parade de toute la garnison et de la Garde des Consuls dans la cour du palais du Gouvernement. Après la parade, le Premier Consul recevra les militaires de tous grades.

Qui ne la connaît cette Parade du Quintidi où s'empressent les Parisiens et les étrangers, et qui suffit à rendre l'aspect de l'Etat-Major et de la Garde consulaires. On a là sous les yeux ces jeunes hommes déjà somptueusement parés, dont le nom a atteint en quelques années une renommée universelle ; ils entourent le Consul, maigre, sec, froid, sans un galon ; distingué bien mieux par la simplicité de son costume et l'austérité de sa tenue. Tout, chevaux, harnachements, uniformes, les soldats qui défilent, la cour du Carrousel et les maisons qui l'entourent, les Tuileries et chacune des fenêtres avec ses spectatrices, tout fait, de cette gravure d'après le dessin d'Isabey, un des plus curieux tableaux d'histoire et une réalité frappante y est accompagnée d'une vision élégante des choses.

Une revue exceptionnelle est passée au Champ-de-Mars le 25 ventôse (16 mars) de toutes les

troupes qui se trouvent à Paris ; cela faisait quinze à dix-huit mille hommes. Les deux consuls Cambacérès et Lebrun sont placés avec une nombreuse société sur le balcon de l'Ecole militaire. Sans doute Joséphine est-elle dans la *nombreuse société*, mais il reste à la deviner. De même assiste-t-elle au bal masqué qui devait avoir lieu au Théâtre de la République et des Arts le 5 ventôse et qui est remis au 6 (25 février)? Cela est un événement, car depuis près de dix ans il n'a plus été question de ce qui fut le divertissement favori des Parisiens. « Il paraît, écrit le *Moniteur*, que le bal sera un des plus brillants qu'on ait jamais vus à l'Opéra, s'il faut en juger par les préparatifs qu'on fait pour y figurer et le désir que le public témoigne, de toute part, de jouir d'un divertissement dont il a été privé pendant tant d'années. » Les portes ouvrent à minuit ; on entre moyennant un billet de six francs ; ni armes, ni cannes, qu'on dépose à l'entrée. Dans le vestibule intérieur, on trouve des masques, des dominos et des habillements de bal. Les militaires payants doivent laisser à la porte leurs armes et leurs éperons. Il vient cinq à six mille personnes ; la recette atteint 26.008 francs ; un journal écrit : « En voyant

assises à ces jeux quelques personnes de la famille du Premier Consul, on a supposé que lui-même était venu dans une loge grillée contempler ce spectacle bien propre à lui inspirer une noble vanité. » C'était une révolution qu'un bal masqué ; et cette révolution se renouvela trois fois en germinal ; les bals coupés par un concert religieux où l'on exécuta, en présence de Mme Bonaparte, le *Stabat* de Pergolèse, « la salle étant éclairée de la même manière que les jours de bal masqué ».

Les bals masqués ressuscitent donc en même temps que la musique sacrée : signe des temps. Peu à peu, d'autres se produisent qui annoncent les jours nouveaux. Quoiqu'on affirme que l'épouse du Consul n'a rien à voir dans le Gouvernement, il arrive que peu à peu, en sortant des audiences officielles, on aille chez Mme Bonaparte. Certaines gens disent bien que cela se passait de même sous la tyrannie, et qu'après avoir été présenté au roi, on allait ainsi chez la reine ; mais les autres sont à ce point altérés de bonnes façons, de courtoisie, de sociabilité qu'ils suivent le mouvement. « Je ne m'attendais pas, dit le Premier Consul au ministre de Prusse, d'avoir réveillé tant d'enthousiasme dans cette

nation. On ne saurait s'en faire une idée... » Et après un temps il ajoute : « Il n'y a que cette nation au monde susceptible de passer de l'abattement le plus profond à l'élan le plus extraordinaire. On ignore cela dans l'étranger et par conséquent ses moyens et sa puissance. » Bien plus que les mouvements qui touchent à la politique, les mouvements sociaux sont profonds et étendus. La France dans son ardeur à revivre se jette vers celui qui semble lui promettre, en même temps que la paix, la prospérité et la gloire, une existence régulière, décente et douce. Que l'on ait la liberté d'aller, de venir, de commercer et même de penser; le surplus viendra par surcroît ; mais on est las de n'être ni gouverné, ni gardé, de ne sentir jamais aucune sécurité ni pour l'heure présente, ni pour l'heure prochaine. Sans sécurité, une société est impossible : seule la sécurité assure l'existence sociale et, dans l'oisiveté des jours, amène des plaisirs qui ne soient point surpris, qui n'aient point la brusque violence des joies dérobées.

Depuis la chute du roi, l'on a vécu si vite que partout, et chez tous, s'est répandu le besoin de s'asseoir, de se reposer, de causer gentiment,

de prendre des jours où l'on vivra à sa fantaisie et pour son plaisir. Cela qui, durant un siècle, avait semblé l'essentiel pour la société française ; cela qui l'avait portée en Europe à une force de popularité aristocratique, qui dans l'exil assura à bien de ses membres les moyens de vivre ; cela, cette grâce, cette aisance, ce ton de bonne compagnie, cette façon unique de recevoir, d'accueillir, de rassurer, de mettre en valeur, cette supériorité qui paraissait ingénue et qui en tous cas n'était jamais apprise, pour désigner les places et formuler les titres et les noms, cet art des nuances qui contrastait si fort avec la brutalité jacobine, où et comment le retrouver, non pas entier, certes, mais même morcelé et brisé? Qui pourrait, hormis une femme, introduire chez les victorieux, chez les coupeurs de têtes et de bourses, une façon à peu près décente de vivre, l'art perdu de se tenir, de parler, de marcher, d'entrer dans un salon, de s'y asseoir et de causer ?

Ce n'est pas tout de suite qu'on s'y mettra et pour atteindre une forme tolérable, la raideur de la discipline ne sera point inutile. Elle ménagera le passage. Aux hommes, oui, mais les femmes ! On a vu ce que Bonaparte a écarté et

ce qui s'est écarté presque de soi. Mais il faut quelque chose pour le remplacer. « Le Premier Consul, écrit un contemporain qui fut spectateur et même acteur, s'était montré sévère sur le choix de la société de Mme Bonaparte. Elle s'était composée depuis le 18 brumaire, des femmes des fonctionnaires civils et militaires. Pour elles comme pour leurs maris, la transition avait été un peu brusque. » Il leur fallait une institutrice, et ce fut Joséphine.

A la vérité, y était-elle préparée ? Ce qu'on sait de son existence antérieure, n'apprend pas que, par son éducation, elle y ait été disposée. Du jour où elle a débarqué à Brest, venant de sa chère Martinique, la grosse fille qu'elle était, a regardé autour d'elle et a bu, à petites gorgées, l'étonnant breuvage français. Petites, toutes petites, car on ne voyait âme qui vécut chez le marquis, rue Thévenot, chez le vicomte, rue Neuve Saint-Charles ; la combinaison de Mme Renaudin a fait faillite et Alexandre, malgré qu'on l'eût marié à une fille sans dot pour ne pas lui rendre les comptes qu'on lui devait, réclamait son argent par des procès qui menaçaient de scandales. Ce fut par un trou de serrure, qu'elle fut admise à

l'apprendre, au couvent de Panthémont où elle s'était réfugiée en attendant que la justice l'eût séparée de ce mari par qui elle a connu l'abjection des âmes de réformateurs et de pédagogues incapables de pitié, rudes et cruels sous des airs galants, jouant à l'austérité sur un plateau de vices, papillottant d'autant plus que leur noblesse d'hier est aussi controuvée que leur morale.

De Panthémont, où par les dames pensionnaires, par les pensionnaires, par les religieuses même, elle a vu passer du monde, où elle s'est fait prendre en gré par quelques personnes, où sa jeunesse, son inexpérience et ses malheurs lui ont valu des protectrices, elle s'en vient à Fontainebleau, où, après la vente de la maison de Noisy, le marquis et Mme Renaudin sont venus se réfugier. La jeune femme, devenue vraiment désirable et charmante, les rejoint, son procès une fois gagné et vit près d'eux.

Or, il s'est naturellement formé une société dans cette ville royale, à l'ombre de ce château débordant d'histoire, « la maison des rois, la demeure des siècles » a dit Napoléon. Cette société se compose de serviteurs du palais, accrédités par une petite ou une grande charge

— plutôt petite — mais rehaussée par le brevet royal. Là, la vicomtesse de Beauharnais établit des relations et elle achève de se former. Elle court à cheval à la suite des chasses royales, et elle acquiert à fréquenter les amies de sa tante des façons et une tenue qui la mettent par le ton et les manières au niveau des femmes qu'elle rencontre. Peut-être les façons sont-elles un peu déférentes, et la jeune femme se prodigue-t-elle en offres de service, mais ceci ne se montre que plus tard. Pour le moment, elle n'a pas été sans contracter des liaisons qui, par la suite, présenteront quelque intérêt.

Après le voyage et le séjour aux Iles et ce retour mouvementé qui la jette en pleine révolution, elle se met en intimité avec la princesse de Hohenzollern, avec la marquise de Moulins, avec tout un groupe de créoles, dont la directrice est Mme Hosten, de Sainte-Lucie ; puis la marquise d'Espinchal, Mme de Barruel-Beauvert, Mme de Lameth, Mme de Genlis et aussi Charlotte Robespierre. Tout ce monde la forme, la pousse, l'éduque et elle est au point lorsque la royauté tombe et qu'avec elle s'écroule une société dont elle ne fut jamais, mais qu'elle a assez regardée

— et assez enviée — pour en avoir acquis une sorte de teinture.

Elle profite des moindres ouvertures pour glisser des recommandations en faveur de gens qu'elle connaît peu ou prou ; mais cela déjà la montre lancée, en possession d'une sorte d'état : « Comme elle est bonne et obligeante, dit quelqu'un qui l'a connue alors, elle s'emploie à rendre autant de services qu'il lui est possible. Dès lors, sa réputation de conduite est fort compromise, mais celle de sa bonté, de sa grâce et de la douceur de ses manières ne se dément pas. » Et, après les séjours à Croissy où la société se réunit chez Chanorier, où l'intimité s'accroît par Mme Hosten avec tous ses créoles, et où se rencontrent dans une misère commune, Mme de Vergennes et ses filles, des dames de l'ancien monde, des prêtres, des gentilshommes et le reste, il y a la prison, et, dans cette prison, des relations tout à fait souhaitables, Rohan, Béthune, Salm, la duchesse d'Aiguillon et l'abbé de Boulogne, M. de Gouy et les Saint-Pern, Delphine de Custine et Mme Ch. de Lameth, le comte de Soyecourt et Champcenetz. Il y a même Alexandre de Beauharnais, mais il fait la cour à Delphine, tandis que Joséphine s'est établie

en coquetterie réglée avec le général Hoche.

Après la prison, c'est Hoche, puis Barras. Pour Barras elle fait à des jours les honneurs de sa maison à Chaillot, et cela lui ouvre d'autres sociétés. Chez elle, rue Chantereine, elle reçoit des hommes d'ancien régime, comme Caulaincourt, Ségur ou Montesquiou ; gens de la cour qui ont achevé son éducation et qui lui ont fait croire à elle aussi qu'elle fut ce qu'elle n'a jamais été. De femmes, en dehors des deux ou trois rencontrées chez Barras, aucune. Mais il n'importe. Elle apprend, elle sait, elle devine ; où ne va pas une femme intelligente, adroite, épiant les êtres, attentive aux mouvements, et se pliant aux formes ? Elle parvient à donner si bien l'illusion que Frotté écrit à ce moment même : « M[me] de Beauharnais, jadis femme de la cour, galante, agréable, beaucoup d'esprit, devenue républicaine, mais demeurée aristocrate. » Telle est l'institutrice qui s'impose au monde nouveau, institutrice d'un genre particulier, car elle ne sait guère ce qu'elle doit apprendre aux autres ou son instruction est si récente et si superficielle qu'elle manque à tout instant. Mais, avec un art infini, elle ne se lasse pas, elle répare chaque faute et couvre chaque trou. Dans quelques mois — lorsqu'au

lieu de *prince régent*, elle aura dit à un ambassadeur *prince régnant*, elle ne se consolera pas de deux jours.

Son attention est portée à ces choses avec le sérieux qu'il y faut mettre dès qu'on ne les tient pas pour des niaiseries comiques. Elle a trouvé pour l'instruire des choses et la mettre au courant une femme qui exerce sur elle une influence due à sa carrière, à sa fortune et à son mérite ; c'est la marquise de Montesson. On sait mal par Mme de Genlis, sa nièce, par quels moyens Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, épouse du lieutenant général marquis de Montesson, convola à l'âge de trente-six ans avec le petit-fils du régent : mariage secret sans doute, mais authentique, et qui, sans lui donner le rang et le titre de princesse, lui assura une position intermédiaire qui pouvait passer pour unique. Elle n'allait point à la Cour et ne sortait guère de chez elle, mais chez elle — à Paris comme à Sainte-Assise — elle avait une cour. Elle réunissait tous les talents qui pouvaient sembler agréables, peignant les fleurs comme son maître Van Spaendonck, jouant de la harpe et chantant en artiste. Elle rendit au duc d'Orléans la vie à ce point agréable qu'il trouva du plaisir aux

poèmes et aux tragédies dont elle était l'auteur. Elle jouait elle-même les rôles et s'ingéniait à remplir, près de ce duc d'Orléans, le personnage d'une Pompadour légitime. Seulement, elle ne faisait point de politique et se bornait à être charitable et bienfaisante. Grâce à des protecteurs qui sont demeurés inconnus, elle traversa la Révolution sans en être la victime et, au temps du Directoire, elle reprit sa vie.

Ce fut aux eaux de Plombières que, à la suite de l'accident dont avait été victime Mme Bonaparte, elles entrèrent en relations. Joséphine lui témoigna tout de suite une déférence à laquelle elle se montra d'autant plus sensible qu'elle paraissait éprouver un pressentiment des destinées auxquelles était appelé le général Bonaparte. « Vous ne devez jamais oublier que vous êtes la femme d'un grand homme ! » écrivait-elle à Joséphine après le commun séjour à Plombières Il y avait là un rappel à la pudeur qui était opportun et qui frappa Bonaparte, lorsqu'après son retour, il fit une sorte de revision des papiers de sa femme. Aussitôt que Joséphine en eut la possibilité, elle entra avec Mme Montesson dans une intimité matinale où, familièrement assise près de son lit, elle lui posait toutes les questions qui l'intéres-

saient et, près de cette femme qui savait tout des femmes et des hommes de l'ancienne cour, elle apprenait les parentés, les successions, les liaisons et les inimitiés. Si l'histoire de France ne s'apprend que par les généalogies, si, de là seulement, on tire des indications utiles sur les êtres, qu'est-ce d'une société comme celle que Joséphine abordait et où elle devait servir de conductrice et de guide au Premier Consul. Assurément, ce ne fut point gratuitement que M[me] de Montesson donna ses leçons. Elle les fit payer de la restitution de sa fortune, de la restitution du douaire de 160.000 francs l'an que le duc d'Orléans avait cru assurer à sa femme et de bien d'autres faveurs, mais qu'était-ce là près du prix que reçurent pour leurs services d'autres femmes comme M[me] de la Rochefoucauld-Chastullé, qui ne savaient à peu près rien de ce qu'elles contaient et qui affectèrent contre Napoléon une haine d'autant plus acerbe qu'elles avaient plus éprouvé ses bienfaits.

Quoiqu'on fût aux Tuileries et qu'on eût pris mal que bien un de ces airs de gouvernement qui ne seyent qu'à ceux qui l'assument, rien ne pouvait acquérir en France une assurance et une stabilité que moyennant la victoire. Partout l'on

conspirait contre le Consulat et l'effort que les Anglais et les Émigrés se préparaient à tenter dans le sud-est, semblait appuyé par une armée dont le général Willot était le chef. Dans le sud-ouest, en Vendée, en Normandie, en Bretagne, l'Insurrection était déclarée, ou s'apprêtait. Dans le gouvernement, Fouché était associé à Talleyrand et à Clément de Ris pour examiner les éventualités. Dans le Sénat, pour le cas de la mort de Bonaparte, les uns penchaient pour La Fayette, d'autres pour Carnot. Au Tribunat, les factieux écoutaient la musique de Mme de Staël, et se préparaient à suivre Benjamin Constant, comme s'il n'eût pas dû les conduire au tripot. Il y avait partout comme un enthousiasme de révolution. On conspirait ouvertement dans les milieux gouvernementaux. Les Royalistes tenaient leurs fusils chargés et les Jacobins aiguisaient des poignards, mais il fallait que les batailles prochaines débarrassassent de Bonaparte.

Le régime tenait à la victoire. Il ne s'agissait point d'un succès contesté, d'une résistance opposée à l'ennemi ; il ne s'agissait point que Gènes résistât et qu'on y mangeât la peau des havresacs; il fallait que le vainqueur d'Italie et d'Égypte affirmât, prouvât sa maîtrise, qu'il

emportât un triomphe incontesté. S'il réussissait il achevait tout; s'il était battu tout s'effondrait!

Joséphine, retirée à Malmaison, attendait, tenue en confiance par des lettres de Bonaparte, point du tout amoureuses et passionnées comme il les écrivait deux ans auparavant, mais confiantes, gentilles, piquantes parfois, qui semblaient hors des craintes, des soupçons et des inquiétudes. Dans ces lettres, pas un mot de ses projets et de ses actes : il est ici, il est là; rien de plus. Il ne la met point au courant du plan qu'il a conçu, ni de son exécution. Elle peut aussi bien penser qu'il n'y a point de bataille et qu'il fait là un voyage de plaisir.

Il écrit de Genève où il est arrivé le 18 floréal (8 mai) à minuit : « Je suis à Genève. J'en partirai cette nuit. Je désire que tu m'écrives souvent et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère. » Un billet par chaque courrier : « Je ne vois pas d'inconvénient, écrit-il le 25, à ce que tu viennes à ma rencontre, mais il faudra marcher incognito et ne pas dire où tu vas parce que je ne veux pas qu'on sache ce que je dois faire. Tu peux dire que tu vas à Plombières. »

Et cette lettre date de Martigny le 28 : « Je suis ici depuis trois jours au milieu du Valais et des Alpes, dans un couvent de Bernardins ; l'on n'y voit jamais le soleil : juge si l'on y est agréablement. J'aime bien te voir gronder, toi qui es à Paris au milieu des plaisirs et de la bonne compagnie. L'armée file en Italie ; nous sommes à Aoste, mais le Saint-Bernard offre bien des difficultés à vaincre. Je t'ai écrit souvent. Quant à mademoiselle Hortense, quand elle sera grande dame on lui écrira. Aujourd'hui elle est trop petite, on n'écrit pas aux enfants. » Et ce mot à propos de la mort, d'ailleurs apocryphe, d'une dame de la société de Joséphine : « Son mari doit être bien triste : perdre sa femme, c'est perdre, sinon la gloire, au moins le bonheur. » Et il termine : « Mille choses aimables à Hortense et mille douceurs à Joséphine. »

Et cette lettre qu'il écrit d'Ivrée : « Je suis au lit. Je pars dans une heure pour Verceil. Murat doit être ce soir à Novare. L'ennemi est fort dérouté. Il ne nous devine pas encore. J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine qui est toujours bien bonne quand elle ne fait pas la *Civetta*... Mille choses tendres. J'ai reçu la lettre d'Hortense, je lui enverrai par le

prochain courrier une livre de cerises très bonnes. Nous sommes ici avancés d'un mois sur Paris. Tout à toi. »

Tout va bien. Le Premier Consul, comme on sait, n'a point assumé le commandement de l'armée; ce n'est donc pas lui, mais Berthier, qui officiellement est responsable. Mais voici qu'on entre pleinement dans l'action. Le 13 prairial (2 juin) Bonaparte a atteint Milan où il passe une semaine. Le 20 (9 juin) au moment du départ, il écrit : « Je suis à Milan, très enrhumé. Je ne sors pas de la pluie; je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures. Je ne t'engage pas à venir ici. Je serai de retour dans un mois. J'espère que je te trouverai bien portante. Je vais partir pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, Crémone et Plaisance. Mille choses tendres. » En effet le 10 (21 juin), à Stradella, il passe la nuit à causer avec Desaix qui arrive d'Égypte ; le lendemain il couche à Voghera, et le 24/13 juin, de San-Giuliano-le-Vieux, il reconnaît les champs de Marengo. Le soir il couche à Torre di Garofoli — le lendemain c'est la bataille — les deux batailles : la première perdue à trois heures et demie, les divisions Lannes et Victor si éprouvées que la division Monnier et la

Garde consulaire arrivent à peine à les dégager. Bonaparte et Berthier se sont retirés derrière la Buzana : mais Ghilini vient les trouver, il les mène sur le clocher de Saint-Julien-le-Neuf, d'où ils aperçoivent la division Desaix qui se hâte vers la bataille. Le Général a une conférence avec Desaix, Marmont et Murat, la reprise est décidée. Desaix est tué, mais c'est la victoire, si positive que le soir, à Torre di Garofolo, l'Autrichien Stal vient demander un armistice. En deux heures, tout a changé de face. La révolution déjà esquissée à Paris tourne en acclamations passionnées ses insultes toutes prêtes et ravale ses invectives. Mais Bonaparte ne s'attarde pas; le 10 messidor (29 juin) il est à Lyon et il écrit à Lucien, ministre de l'Intérieur : « J'arriverai à Paris à l'improviste. Mon intention est de n'avoir ni arcs de triomphe ni aucune espèce de cérémonies. J'ai trop bonne opinion de moi pour estimer beaucoup de pareils colifichets. Je ne connais d'autre triomphe que la satisfaction publique. »

Pour quoi il arrive aux Tuileries à deux heures du matin accompagné d'un aide de camp et d'un secrétaire. Et Chaptal, qui ne l'aime point, écrit à Dejean : « Depuis la bataille de Marengo, la France n'est plus la même. Il n'y a plus qu'un

sentiment et il est partout pour le Premier Consul... »

A ce moment-ci, Bonaparte qui y est déjà si naturellement porté, qui, dès son retour d'Égypte, a montré sa joie de posséder une maison à lui, une maison qui lui appartienne, et qui soit sa chose a Malmaison pour demeure. Qui sait si l'idée d'entrer en maître à Malmaison n'a pas influé en quelque chose sur la réconciliation. Au moins assure-t-on que dans ces premiers temps, on n'a point vu Bonaparte plus satisfait qu'à Malmaison. Il le découvre et il l'explore. Il en parcourt les allées qui lui offrent à chaque pas des surprises nouvelles, qui font naître mieux le sens, le goût, la jouissance de son bien. Il y a là des vues si multiples, des aspects si variés qu'il s'y perd et qu'il a la joie de se retrouver. Il en prévoit les embellissements, il en calcule les revenus ; il rêve de les augmenter : c'est un bourgeois qui jouit de sa campagne et qui devant le château qu'il n'eût point rêvé tel demeure à la fois étonné et très content.

Car, et c'est ici qu'il faut s'abstraire de certaines idées qu'on conçoit devant une telle for-

tune, jusque-là comment Bonaparte a-t-il vécu? à quels logements de hasard s'est-il abrité? *De fait* il a, durant ses semestres, posé dans la bicoque d'Ajaccio et, dès qu'en Italie il a eu quelque argent, il a complété, bâti, acheté des enclaves, mais à peine s'il vient de passer en venant d'Égypte par cette demeure paternelle, dont il a mis le caractère et les dimensions presque au niveau de sa fortune. Cela hors du compte, car on n'habite point aisément Ajaccio et la Grotte de Millelli, où est-il chez lui? Nulle part, et point certes dans la maison de la rue Chantereine qu'il a quittée pour jamais. Il aura Malmaison et ce sera là sa demeure à lui tout autant qu'à Joséphine. Car à Malmaison, Joséphine n'a qu'un goût, mais formel, celui de se promener sur la grand'route, soit du côté de Marly, soit du côté de Nanterre, au milieu de la poussière qu'élève le passage des voitures. Cette poussière pour elle, c'est quelque chose de Paris : Elle a la nostalgie continuelle de la grand'ville et par cette poussière elle s'y sent rattachée.

Il faut avouer que lorsqu'après le 18 brumaire on prit l'habitude de venir d'octidi à primidi, passer à Malmaison un temps de repos et de réflexion, de promenade et de conversations,

le Général trouvait à inviter des hommes, qui lui donnaient la réplique, mais Joséphine était réduite presque à rien. Le Premier Consul, sévère sur le choix de sa société, avait écarté à peu près toutes les femmes qui la composaient. Il restait depuis le 18 brumaire quelques groupes de fonctionnaires civils et militaires. « Pour elles comme pour leurs maris, écrit un témoin, la transition avait été un peu brusque », et l'on se fût moins étonné à les trouver dans la loge que dans le salon. Aussi Joséphine s'y soustrayait-elle. Si Bonaparte était occupé et ne pouvait l'accompagner, elle sortait à cheval avec sa fille Hortense, escortée par le prince de Poix ou M. de Laigue, et courait les environs. Ce fut de là, peut-on dire, qu'elle ramena peu à peu les femmes dont elle s'entoura.

Autour d'elle, abondaient les hommes jeunes, gais, tout prêts à être amoureux et tout disposés à faire des maris : c'étaient les membres de la maison militaire du Consul, ses aides de camp, ses compagnons de guerre, ceux qui l'avaient suivi en Italie et en Égypte, ceux qui avaient commandé sous ses ordres ; et, en parallèle, se trouvait l'Institut que tenait à Montagne-de-Bon-Air la citoyenne Campan, où Hortense avait été

éduquée aussi bien que Caroline et où Leclerc avait quelque temps replacé sa femme pour qu'elle y apprît au moins à écrire. Mme Campan qui fréquentait à Malmaison avait, outre ses pensionnaires, des nièces à placer, elle s'y employa et cela ne nuisit point à son commerce qui se trouva florissant, si bien qu'elle fut comme désignée au choix de Bonaparte lorsqu'il projeta les maisons de la Légion d'Honneur.

Cette jeunesse a besoin de s'agiter, de rire, de faire du bruit. Et l'on ouvre à son exubérance tous les jeux dits de société. Aux barres, tout le monde s'y met et court les uns après les autres; plus vive, plus alerte, inattrapable, si juste en sa robe blanche, si mince et si hardie, Hortense passe telle qu'une biche défiant les chiens. Bonaparte, qui veut être de la partie, se fâche de ne point la prendre et pour l'atteindre, en pleine course, lui lance son chapeau. Toutefois qu'on prenne garde que, s'il veut bien rire des autres, il entend qu'on le respecte et il reçoit mal Isabey qui, en familiarité dans la maison, s'en étant fait l'amuseur, perd la mesure et le franchit à saute-mouton. Cela n'est point peu de chose de savoir s'arrêter en ces jeux qui dégénèrent aisément : jeux de château, fort gais,

paraît-il, sauf pour celui qui en est victime, inventions plaisantes et récriminations dont on rit, cela s'est fait, se fait encore, se fera probablement tant qu'il y aura des châteaux et des gens qui s'y ennuieront.

V

LA CONSPIRATION ROYALE

En marge de ces jeunes gens, dont les divertissements rappellent beaucoup les récréations de collège, l'on voit passer, sans se mêler à l'intimité de la maison, divers gens que la fortune de Bonaparte attire et qui profitent, pour s'introduire, du prétexte vague de relations fortuites avec Mme Bonaparte. Celle-ci est trop heureuse de les accueillir et de leur faire fête, car elle a peur et à sa place qui n'aurait pas peur? En moins de sept mois, de décembre 1799 à juin 1800, elle est, avec le Consul, emportée par lui, montée au faîte. Tous les obstacles ont été franchis, toutes les oppositions surmontées. Et ce n'est pas ici de l'ouvrage de révolution, le triomphe d'un jour qui ne doit pas avoir de lendemain, c'est une œuvre qui semble destinée à durer, au moins qui en prend l'apparence, et comment peut-on durer hors des règles traditionnelles,

qui président depuis mille ans à la vie nationale? Peut-on maintenir, pour le courant de l'existence, des façons qui conviennent seulement à la traversée des époques troublées? L'Europe n'a d'exemple d'un tel interrègne que ce qui s'est produit chez les Anglais, et qui, après la Restauration de Monk a abouti, par le coup de main de 1688, à l'intrusion de dynasties, qui, depuis deux cent trente ans, se succèdent sous le couvert d'une quasi-parenté, moyennant l'irrémédiable exclusion des catholiques. Ailleurs rien, le dogme royal n'a pas subi un seul accroc. Parfois un coup de pistolet éclate, parfois on voit briller une lame de poignard, ou chez des peuples asiatiques, on étrangle, mais cela n'a pas de conséquence sur l'état général; on s'est débarrassé du mauvais sultan, espérons en l'excellence de celui qui arrive. C'est le fils du premier. N'importe : Il obéit à une tradition vieille — selon l'âge de la dynastie — de deux, trois, quatre siècles. Il se peut qu'aux premiers jours. cet avertissement, qu'il a reçu par le canal de son père ou de son oncle, porte fruit, mais ensuite...

Les peuples y sont accoutumés; les générations se succèdent, travaillent et meurent. Il y a

de la gloire parfois, parfois des désastres, mais en réalité les deux éléments se sont assez fortement combinés, ils ont vécu ensemble de tels jours inoubliables, ils ont vu leurs fortunes croître de telle façon par leur intimité, ils ont ensemble opposé une telle résistance aux ennemis du dehors et du dedans, qu'il leur paraît impossible, à eux comme aux autres, de mettre en oubli toute cette existence écoulée et de se jeter dans l'incohérence d'inutiles recherches et de folles illusions.

Pourquoi Joséphine serait-elle différente ? Si, en France, par un de ces coups de la fortune qui semblent une révélation divine, le peuple a rêvé, cherché, attendu le sauveur ; si, dès le premier jour qu'il a paru, il s'est jeté à lui et a embrassé l'étrange personnage dans lequel il ne trouvait rien de sa race, mais tout de son esprit, et qui *devait* réaliser la réorganisation sociale, cette subite et magnifique illumination n'a point éclairé tout le monde au même degré et Joséphine, après l'expérience des lettres d'Italie, de ces lettres dont les phrases vous transpercent, est restée la petite femme qui dit : « Il est drolle, Bonaparte. » Elle a, la petite femme, montré à un moment ce qu'elle préférait à Bonaparte, qui

est sublime, mais qui l'ennuie. Il lui faut à elle un homme qui s'occupe d'elle, qui lui parle son langage, lui raconte des histoires, l'amuse, la promène, — et, comme on dit dans ce monde-là, la trimbale. — Devant la fortune que Bonaparte apporte d'Égypte, elle n'a pas hésité; elle a rompu avec M. Charles et jamais, certes, une femme ne fut mieux payée d'avoir trompé son mari. Elle a conquis, par ses charmes et ses larmes, une position, « ma position », dit-elle à tout instant. Elle sait non pas seulement que c'est quelque chose, qu'il ne faut pas le perdre, mais qu'il s'agit encore plus de le consolider. Comment? Consulesse, cela ne tient pas; cela tourne, vire, saute, descend, s'abîme, disparaît. C'est un titre de révolution qui ne porte rien de traditionnel et qui n'assure d'aucun honneur. C'est un titre qui n'a pas même de féminin. Ainsi! Elle n'est pas plus royaliste qu'autre chose — autre chose qui lui assurerait une sécurité qu'elle n'a rencontrée nulle part, et moins encore depuis que sa fortune paraît plus grande.

On lui a donc fait rêver, à condition qu'elle dispose son mari à ouvrir les portes au roi légitime, une position, qu'on a tant d'embarras

à définir qu'on emprunte pour la peindre les expressions par lesquelles on indique les attributs de la divinité. La flatterie, pour l'atteindre, prend des proportions qui normalement l'eussent fait rire, n'était qu'à présent elle a, devant son étonnante montée, perdu quelque peu le sens des réalités ; mais elle ne va point jusqu'au délire dans la conception de son rêve ambitieux ; elle s'arrête à mi-chemin, reste liée au passé, tout en essayant de profiter de son avenir. Elle n'est point de ces femmes dont la volonté enchâsse celle du mari, ou de l'amant, au point qu'elle la domine sans qu'il en ait la notion. Elle est bien plutôt une faible qui n'eut pour obtenir que la manière de se donner. Et cela ne l'a pas menée bien loin. On ne peut donc espérer quelque chose de son intervention que si Bonaparte se trouve en humeur de l'agréer ; et c'est là ce qui prête à ses tentatives un caractère particulier, et ce qui déroute en même temps ceux qui l'observent, d'un peu loin sans doute, et qui recueillent sur elle, de sources plus ou moins pures, des renseignements qui souvent paraissent contradictoires. Néanmoins il faut s'y attacher comme à la base de l'action exercée par les diverses factions royalistes pour pénétrer jus-

qu'à elle et, après s'en être assurées, s'en servir pour arriver à Bonaparte. Quelqu'un qui semble fort au courant a écrit aux débuts du Consulat : « Je voudrais lui demander à elle-même, et qu'elle pût me répondre avec franchise, si, d'après ses premières habitudes et son intimité dans ce nouvel ordre de choses avec les deux premiers hommes de l'État — Barras et Bonaparte — si elle est vraiment républicaine par principes ? si elle ne sait pas apprécier la valeur de ce mot dont on s'est servi pour faire changer de rôle à tout le monde ? si elle ne méprise pas les échelons qui ont servi à l'élévation de ses amis ? si elle ne serait pas humiliée de la société et de la familiarité de toutes les femmes obscures jadis, qui portent des diamants aujourd'hui ? si elle ne préférerait pas la société de femmes comme elle et d'hommes bien nés, pourvu qu'elle y conservât une espèce de primauté par le rang, les richesses et une célébrité qui lui attirerait les hommages et la reconnaissance, que celle de M. et Mme La Revelière et compagnie ? Je lui demanderais si elle croit à une stabilité quelconque dans sa position et celle de ses amis ? Si c'est par goût ou par une malheureuse nécessité, pour acquérir et conser-

ver, qu'elle a vu, approuvé et désiré tant de crimes? Et je suis persuadé que ses réponses seraient peu faites pour lui attirer la couronne civique. Elle peut bien être l'ennemie des royalistes, mais elle est sûrement bien une véritable aristocrate dans l'acception véritable du mot. »

Un tel portrait montre ce qu'on attend de son intervention. Elle peut être d'autant plus utile que quelqu'intention qu'on eût eue de s'aboucher avec Bonaparte, on n'a point jusque-là réussi à l'approcher.: Le traiter comme on avait fait des autres généraux qu'on s'était proposé de corrompre, serait la plus médiocre des entreprises. Lorsque ceux-ci avaient déserté la cause de la Révolution, ils s'étaient aussitôt trouvés sans génie, sans moyens, sans armée. La puissance qui les portait s'était retirée d'eux et ils étaient misérablement tombés. Telle avait été, depuis le 10 août, l'histoire de La Fayette, de Dumouriez et de Pichegru.

Allait-on, comme à Pichegru, offrir à Bonaparte un duché, un bâton de maréchal, le gouvernement d'une grande province, quelque château avec son parc et douze pièces de canon, un million en argent comptant, 200 000 livres de rentes, dont 100 000 réversibles à sa femme et

50 000 à ses enfants à perpétuité et un hôtel à Paris ; débaptiserait-on Ajaccio en Bonaparte comme on eût fait d'Arbois en Pichegru en gratifiant la ville d'une exemption d'impôts quinze années durant ? Ce sont là des jeux auxquels se plaisent les prétendants exilés et qui parfois réussissent, mais, que de chances pour être trahi, volé ou vendu !

Avec Bonaparte, depuis 1797, les hommes du roi cherchaient des moyens de négocier et ils n'avaient pas encore trouvé. Ils avaient prétendu se servir du comte de Vernègues lequel aurait eu un entretien significatif avec Nicolas Clary ; mais Vernègues fut expulsé des États pontificaux et cela ne paraît point avoir été un excellent commencement. Le Général parti pour l'Égypte, on ne trouve guère que Phelypeaux pour l'y accompagner et engager une conversation à coups de canon. Au retour, après Brumaire, il y a Fénix de la Prade, le baron d'Amécourt, Barbé, Cazalès, M. de Néville, le comte de Montlosier, Dumouriez, que dire ? tout le monde se vante d'approcher Bonaparte, de lui parler ou faire parler.

Il n'est point d'individu ayant rencontré Joséphine qui ne se vante de la tourner au roi. Est-

il si grand besoin qu'on s'agite pour cette besoigne? Joséphine en vérité, n'y répugne nullement. Elle voit l'entrée dans un monde dont elle ne fut jamais et dont elle eut toujours envie? Des petites gens la pressent, M[lle] Pauly, M. Hue, des gens qu'elle a connus jadis à Fontainebleau et qui étaient de la domesticité royale, ou bien le chevalier de Coigny qui la rencontra au même lieu et qui n'en fut point maltraité; qui encore?

Cela arrive à peine jusqu'à Bonaparte : Il dit à sa femme : « On me croit assez léger et assez inconséquent dans l'étranger pour me soupçonner d'arrière-pensée en faveur d'un prince de la maison de Bourbon. On ignore donc que si un prince pouvait entrer en arrangements avec moi sur cette matière, j'aurais aussi peu de foi à ses promesses qu'à ses engagements. Je suis persuadé que je ne tarderais pas à être traité comme un réprouvé, si je ne l'étais pas comme un rebelle. » Il ne se soucie point que Joséphine intrigue, il ne veut point qu'elle s'avise de disposer des hommes qui ont sa confiance et de leur demander, comme s'il s'agissait de ramasser son mouchoir, des actes qui touchent à la politique, qui sont même de la politique — bien qu'elle n'y voie qu'un ressouvenir d'un vieil

amour. Ainsi, son ancien ami le chevalier de Coigny qui, sous le nom de Gros-Voisin, est un des agents les plus actifs de Mittau, étant pressé de tous côtés par la police, est venu se confier à Joséphine qui l'a mis sous la protection du général Morand, commandant à Paris sous le général Lefebvre. Coigny est demeuré caché quelques jours; mais il a été découvert et arrêté. Morand, convaincu, est aussitôt destitué et il reste quelque temps en disgrâce. Quant au chevalier, Joséphine s'arrange pour sauver sa tête et bientôt sa liberté, mais elle n'en a pas moins reçu là un avertissement. Les citoyens généraux apprennent au même coup à ne pas jouer avec les consignes et à ne point les oublier dans l'antichambre de la femme du Consul.

Si elle ne pousse plus son goût pour la royauté jusqu'à corrompre des officiers, elle n'en continue pas moins — peut-être de l'aveu de Bonaparte — ses correspondances et ses réceptions. Cela permet d'avoir quelques nouvelles à peu près vraies et quelques impressions. On raconte que François Hue, alors valet de chambre du roi, ayant été dénoncé à Louis XVIII comme recevant des lettres de Joséphine, s'en

vint tout droit les montrer à son maître qui lui dit: « Quand on a des relations comme celle-là, on les conserve !! » et, ajouta-t-il d'un ton bref : « Et on leur écrit. » C'était presque un accréditement, auquel Joséphine ne pouvait manquer d'être sensible ; mais hasardait-elle d'y faire quelque allusion devant Bonaparte, il se cabrait aussitôt : « Ils m'offrent une statue, disait-il un jour, mais gare au piédestal, ils pourraient bien m'enfermer dedans. »

A la première réception où il parut en consul, il demanda à sa femme et à sa belle-fille : « Comment trouvez-vous que me va cet habit? — Bien moins bien que celui de connétable. » Il ne répondit pas; mais ce n'étaient pas les propos de sa belle-fille qui pouvaient changer sa façon de voir. Il l'exprime à toute occasion avec une netteté qui ne décourage point le comte de Provence, mais qui ne l'amène pas davantage à traiter de bonne foi, à envisager même Bonaparte comme un ennemi qu'il doit ménager. Ainsi le 20 février (1er ventôse an VIII), le prétendant lui écrit une lettre par laquelle il pense ouvrir une négociation et qu'il termine par cette phrase : « Vous serez toujours trop nécessaire à l'État pour que je puisse acquitter par des places importantes la

dette de mon aïeul et la mienne. » Il revient à la charge le 4 juin (15 prairial VIII), c'est la lettre où il écrit : « Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione et d'Arcole, le conquérant de l'Italie, ne peut pas préférer la gloire à une vaine célébrité. Cependant, vous perdez un temps précieux. Nous pouvons assurer la gloire de la France. Je dis *nous* parce que j'aurai besoin de Bonaparte pour cela et qu'il ne le pourrait pas sans moi. » Et il termine : « Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple. » Or, deux jours après qu'il a écrit cette lettre au Premier Consul, le 6 juin (17 prairial), le comte de Lille écrit à Georges Cadoudal : « J'ai appris avec la plus vive satisfaction que vous êtes enfin échappé *des mains du Tyran qui vous a méconnu au point de vous proposer de le servir*. »

Bonaparte sent bien ce qu'il en serait des promesses qu'on lui fait, mais ses femmes, Joséphine et Hortense, le pressent de répondre, de donner un agréement qui satisfasse le comte de Lille et qui leur assure à elles toutes les grâces. « Ces diables de femmes sont folles, dit Bonaparte. C'est le faubourg Saint-Germain qui leur

tourne la tête. Elles se sont fait l'ange tutélaire des royalistes ; mais cela ne me fait rien, je ne leur en veux pas. »

Joséphine étant d'un côté, les frères et Lucien, surtout, le plus agité, sont naturellement de l'autre. Mme Bonaparte dit qu'« elle pousse son mari vers le prétendant pour que lui-même ne songe pas à se faire roi ». Ce n'est point là ce que craint Lucien, mais que l'espèce de dictature exercée par son frère lui échappe et qu'il se trouve privé des avantages qu'il en tire et de ceux qu'il en espère. Quant au Général, il voyait juste : « Croyez-moi, dit-il à un témoin, les Bourbons s'imagineraient avoir reconquis leur héritage. Ils en disposeraient à leur guise. Les engagements les plus sacrés, les promesses les plus positives disparaîtraient devant la force. Mon parti est pris, n'en parlons plus ; mais je sais combien ces femmes vous tourmentent. Vous devez les faire revenir de leur aveuglement, de leurs ridicules pressentiments. Qu'elles me laissent faire et qu'elles tricotent. »

Que ces « ridicules pressentiments » portassent sur des attentats royalistes, on pouvait bien l'admettre, car, chaque jour ou presque, les polices du Consul découvraient une conspiration contre

sa vie. C'était la forme que les chouans donnaient à la guerre, dont ils avaient transporté à Paris le théâtre principal après l'échec de la négociation avec Bonaparte. Que cette guerre fût encouragée par les princes, nul doute. Lorsque l'un d'eux traitait le Premier Consul de *Tyran*, n'était-ce pas rappeler au paysan sanguinaire et brutal qu'il prenait pour correspondant que, selon la maxime de certains moralistes de la Ligue, « tuer un tyran n'est pas un crime ».

Bonaparte n'a pris sa résolution définitive qu'en octobre. Il écrit alors au comte de Lille cette lettre où, en le remerciant des choses honnêtes qu'il lui a dites, il ajoute : « Vous ne devez *plus* souhaiter votre retour en France. Il vous faudrait marcher sur 100 000 cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France; l'histoire vous en tiendra compte. » Et il termine : « Je ne suis pas insensible aux malheurs de votre famille. Je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite. »

C'est, dans une forme polie, un refus, mais entouré de promesses qui auraient pu contenter un homme moins assuré de son droit et de celui de sa race. Mais, chassé, proscrit, sans un

soldat dans son armée, sans un sol dans sa caisse, le roi de France, où que le portât son exil, ne courbait point la tête et ne mendiait point des subsides ou une sorte de trônelet en échange de son abdication.

Ce ne fut point d'Allemagne, mais d'Angleterre que vint la réponse du roi. Ce fut la machine infernale de la rue Saint-Nicaise (nivôse an IX). Parce que Joséphine était en retard, que le cocher du Consul était ivre, qu'un gendarme d'escorte fut brutal, Bonaparte échappa à l'un des attentats les mieux montés. Peu de personnes dans le complot, et sûres. Ni dénonciations, ni aveux. Faute du fer d'un cheval, les Jacobins en eussent constamment porté le crime; comme ils en payèrent les dépens.

Telle étant la forme des avertissements que les princes donnaient à qui ne les entendait pas, comment reprendraient-ils la conversation? Ils le tentèrent trois mois après l'explosion et le plus étrange fut que cette fois l'attaque vint à la fois de Varsovie et de Londres. De Varsovie, l'abbé de Montesquiou fut mis en avant. Le comte de Lille lui écrivit en lui accusant réception de la lettre de Bonaparte et sans faire la plus légère allusion à l'attentat : « Je ne

regarde pas ces lettres comme définitivement mauvaises et, sans faire attention au style, je ne puis que m'applaudir d'avoir proposé au général Bonaparte une union qui seule peut opérer le salut de la France. Bonaparte est aujourd'hui le plus grand des guerriers dont notre patrie s'honore, il en sera le sauveur. Je suis le père des Français ; je pouvais faire la première démarche. La manière dont il m'a répondu ne m'empêcherait pas assurément de lui adresser une seconde lettre, mais cette fois je préfère vous adresser une note et je vous charge de la lui communiquer. »

Dans cette note, se trouvent, outre de vagues promesses aux hommes qui se distinguent dans la robe et dans l'épée, dans la diplomatie, dans l'administration et dans la finance, un désaveu de l'attentat d'autant plus inopportun que Saint-Réjant et Carbon étaient à présent arrêtés et que l'on connaissait le complot, sinon dans tous ses détails, au moins dans son objet et ses principaux auteurs. Or, le comte de Lille disait à Montesquiou : « En vous chargeant de transmettre ces réflexions au général Bonaparte, je lui donne une nouvelle preuve de ma confiance et, quand je lui répète, au nom de la France, que je le crois

appelé à de plus hautes destinées ; *quand la reconnaissance, l'effroi des âmes faibles, devient un besoin pour mon cœur qui ne connut jamais la haine, mes serviteurs et mes amis ne doivent pas être soupçonnés d'attenter à ses jours.* Les rois sont souvent atteints par un fer parricide, les rois n'arment jamais le bras des assassins. »

Le même jour, le comte de Lille écrivait au marquis de Clermont-Gallerande une lettre destinée à achever la conquête de Mme Bonaparte, au cas qu'elle ne fût pas complète. « J'ai dit que c'était aussi le véritable intérêt du général Bonaparte, écrit-il, et je le répète. Assis sur un volcan, il sera tôt ou tard renversé s'il ne se hâte pas de fermer le cratère. Chaque éruption manquée lui vaudra sans doute des hommages, mais à la dernière ils s'adresseront à ceux dont il sera devenu la victime, et, en attendant cette fatale époque, l'idée qu'elle doit arriver ne lui permettra jamais de repos. Assis au contraire sur les premières marches d'un trône qu'il aurait relevé, objet de la reconnaissance du monarque, il recevrait de toute la France des vœux d'autant plus purs qu'ils seraient les fruits de la reconnaissance et de l'estime. » Après ces comparaisons imagées où il a dépensé son génie poétique,

l'ami futur de Mme du Cayla arrive à Mme Bonaparte : « Personne, dit-il, ne peut mieux l'en convaincre que celle dont le sort est lié avec le sien, qui ne peut être heureuse que de son bonheur, honorée que de sa gloire ; je regarde comme un très grand bien que vous ayez pu vous mettre en communication avec elle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais sa façon de penser. Le comte de Vioménil, dont assurément les sentiments ne sont pas équivoques, m'a dit plus d'une fois qu'à la Martinique, il lui avait souvent représenté que son royalisme allait jusqu'à l'imprudence et l'appui qu'elle donne aujourd'hui à ceux de mes fidèles sujets qui ont recours à elle, lui mérite bien le surnom d'*Ange de Bonté* que vous lui donnez. Faites donc connaître mes sentiments à Mme Buonaparte. Ils ne doivent pas la surprendre, mais, ou je me trompe, ou son âme en jouira. »

Il était impossible d'être plus galant et, si les métaphores dont le prétendant avait usé à l'égard du Consul pouvaient faire sourire, les éloges qu'il prodiguait à Mme Bonaparte n'avaient que de quoi l'enorgueillir. Au fait était-ce trop que l'appeler *Ange de Bonté ?*

Une des difficultés les plus considérables qu'a-

vait rencontrées Bonaparte, lors de son avènement au Consulat, c'avait été le retour des émigrés. Plus de cent mille noms se trouvaient inscrits sur la liste, sans ordre, sans justice, sans raison. Tel qui avait un morceau de terre enviable dans un département méridional s'y trouvait porté alors qu'il avait vécu tout le temps de la Révolution sur une terre bien plus importante en Normandie. Dans cette confusion, ce mélange à l'infini des êtres, « les plus considérables et les plus hostiles, disait Bonaparte, se tirent d'embarras. Ils ont plus que les autres de quoi acheter des témoins. Ainsi, un duc est rayé et un pauvre laboureur maintenu. C'est un pitoyable contresens. Il voudrait qu'on éliminât le fretin, en classant les individus d'après certains caractères qui feraient descendre la faveur sur les plus basses classes au lieu de la faire remonter sur les plus élevées. C'est à celles-ci qu'appartiennent les émigrés de 1789 et de 1791, vrais criminels de lèse-nation. Il faudrait réduire les listes, des trois quarts, aux noms vraiment hostiles. Alors, ils seraient mieux signalés, ils n'échapperaient plus, ils ne se sauveraient pas dans l'eau trouble. »

La première mesure qu'il devait prendre et

qu'il prit en effet, c'était la clôture de la liste. On arrêta ainsi ces inscriptions supplémentaires que provoquait souvent le bon plaisir d'une municipalité ou la dénonciation d'un ennemi. Une fois la liste close, quel que fût le nombre des maintenus, on n'avait qu'à rayer des noms qui souvent étaient inscrits trois et quatre fois, bien plus, sur chacune des listes départementales, sur chacun des suppléments de chacune de ces listes. Et que de complications lorsqu'une fois l'émigré, rentré par grâce, avait, par grâce, obtenu une surveillance. Que de pas, que de démarches avant d'obtenir la radiation, et, après la radiation, la restitution des biens *non* vendus : ici c'était la loterie. Pourquoi telle terre de 15000 hectares avec château, bois, étangs, prairies, cultures était-elle demeurée intacte aux mains de l'État et pourquoi telle autre d'une centaine d'arpents était-elle partagée entre vingt propriétaires nouveaux ? Il est des biens, surtout des biens d'église, vendus en 1791 pour quelques milliers de francs à un seigneur d'importance qui a prétendu transformer en usine des bâtiments conventuels, qui sont demeurés, après cent trente ans, de même contenance et étendue sans que le paysan ait pu en accrocher un morceau. De même est-il de

certains biens d'émigrés, surtout des forêts et des bois. C'étaient là les possessions principales de la haute aristocratie et si, par la suite, Bonaparte se trouva obligé « d'arrêter la restitution des bois non vendus toutes les fois qu'ils dépasseraient une certaine somme, c'était, a-t-il dit, une injustice d'après la lettre de la loi, sans doute, mais la politique le voulait impérieusement ». Il s'en est expliqué ailleurs : « Les émigrés rayés, a-t-il dit, coupent leurs bois, soit par besoin, soit pour emporter l'argent à l'étranger. Je ne veux pas que les plus grands ennemis de la République, les défenseurs des vieux préjugés, recouvrent leur fortune et dépouillent la France. Je veux bien les recevoir ; mais il importe à la nation de conserver les forêts : la marine en a besoin. Leur destruction est contraire à tous les principes d'une bonne économie : Nous ne devons pas garder les bois sans indemnité, mais on la paiera quand on pourra et progressivement. » Ce sera un moyen de tenir les émigrés.

Tout cela était d'une terrible complication et Bonaparte pouvait raisonnablement calculer que, contrainte par ses intérêts à des sollicitations qui ne pouvaient aller sans une capitulation, la classe des émigrés se soumettrait au Consulat

et consentirait à s'amalgamer à la nation. Mais pour lui faire franchir le pas, il fallait autre chose qu'un ministre et des bureaux : Ce fut à Mme Bonaparte qu'il confia le portefeuille des radiations. Et jamais, avec autant d'empressement et de bonne volonté, portefeuille ne fut accepté, fonctions ne furent remplies, avis ne furent donnés. « Toutes les familles sollicitaient et tant qu'on demande on est facile », écrit Victorine de Chastenay et elle ajoute : « Mme Bonaparte accueillait avec un vif plaisir toutes ces personnes d'un rang autrefois si supérieur au sien. Personne n'a jamais plus qu'elle obligé avec grâce et avec bonheur. On pouvait avouer dans toutes les maisons de Paris qu'on avait été chez elle. Au reste, on n'y pénétrait pas avec facilité et c'était un attrait de plus. »

Impossible d'ouvrir un dossier d'émigré, surtout d'émigré qualifié, sans y trouver une note ou un billet de Mme Bonaparte ; que ce soient M. Antoine de Lévis ou M. Louis de Sartiges, ou M. de Gontaut, ou Mme de Matignon, ou Mme de Montmorency, ou les Villeneuve, ou Alexandre-François de Mun, le gendre de Mme Helvétius ; ou bien la famille entière de Le Peletier Rosambo l'aîné « descendant direct du

maréchal de Vauban et petit-fils de Malesherbes qui demande la radiation des enfants de son grand-père », ou bien Armand Gontaut-Biron, ou Rosière Soran, ou Casimir La Guiche : Tout ce monde vient le matin en solliciteur, dans le salon jaune des Tuileries, mais l'après-midi et le soir s'abstient. « Le cérémonial n'était pas réglé, Mme Bonaparte ne recevait personne. Elle craignait de se voir compromise par les prétentions que pourraient élever quelques dames étrangères dans un palais qui était encore sans étiquette ou de les blesser elles-mêmes par l'exigence que lui inspirait son rang. Aussi n'y avait-il rien de plus monotone que les Tuileries. Le Premier Consul ne quittait pas son cabinet; Mme Bonaparte était obligée, pour tuer le temps, d'aller tous les soirs au spectacle avec sa fille qui ne la quittait pas. Après le spectacle, dont le plus souvent elle n'attendait pas la fin, elle revenait terminer la soirée par un whist ou, s'il n'y avait pas assez de monde, par un piquet qu'elle faisait avec le second consul ou avec un personnage de cette gravité. Les femmes des aides de camp du Premier Consul qui étaient de l'âge de Mlle de Beauharnais venaient lui tenir compagnie, c'étaient chaque jour les mêmes per-

sonnes, les mêmes jeux : la semaine s'écoulait de la même manière à la Malmaison qu'à Paris. »

Déjà presque nulle avant la machine infernale, l'affluence se trouva arrêtée alors par les mesures de police : Pour circuler librement aux Tuileries, chacun des gens du Premier Consul avait reçu un jeton en cuivre sur lequel son nom était gravé. Chez Mme Bonaparte, il fallait présenter au portier un petit carton ovale sur lequel on lisait imprimé : LAISSEZ ENTRER CHEZ LA CITOYENNE BONAPARTE ; au dos, *Fauvelet Bourrienne*, le secrétaire du Consul, signait chaque carte. Qu'on juge par là, si les démarches pour obtenir une telle carte n'écartaient point justement ceux ou celles dont la présence eût été désirable. Mais l'on s'ingéniait et l'on arrivait tout de même, dans le monde royaliste, à trouver des personnes assez avancées dans l'intimité de Joséphine pour qu'elles eussent reçu ces cartes sans avoir eu à les solliciter.

Il y avait ainsi une parente de Joséphine qui était fort obscure et qui venait chez elle quand elle voulait. Elle disait volontiers qu'elle était sa tante : En réalité, elle était cousine assez éloignée de sa mère, laquelle, comme on sait, était née

Desvergers de Sannois. Cette dame-ci était une Desvergers de Maupertuis, nommée au baptême Françoise-Aimée, fille de Jean, seigneur de Sannois et de Louise-Elisabeth Duval. Elle avait épousé à Paris, le 14 mai 1777, Dom François de Copons del Llor, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, baron del Llor, del Tossal, seigneur de Copons, Aquaviva, etc., président à mortier au Conseil souverain de Roussillon. On l'a découverte pour le compte de l'agence et voici ce qu'on en dit : « Elle était très riche ; elle avait tout perdu et était émigrée en Angleterre. Joséphine l'en avait fait revenir et lui avait fait 20 000 francs de pension, résolue de ne pas la tirer de son obscurité et elle très résolue à n'en pas sortir. Elle la vient voir tous les jours, seule, le matin ou le soir, lui écrit à toute heure et est très considérée de Bonaparte et de Mme Bonaparte. » Sans admettre que l'intimité fut aussi étroite, elle existait pourtant, et c'était là une intermédiaire d'autant plus précieuse que Mme de Copous, « très attachée à l'ancien régime et l'ayant prouvé, puisqu'elle avait perdu toute sa fortune pour ses opinions, mais dont l'attachement à l'ancien régime avait fini avec le feu roi », ne pouvait être suspecte. « Elle n'avait que

quelques sociétés du faubourg Saint-Germain très aristocrates ; elle détestait toute la famille des Bonaparte à la mort, excepté la mère. » Elle causait déjà avec Fouché au nom de sa nièce, elle pouvait bien causer avec d'autres. Et on la fit causer. Ce fut *l'amie* de d'Antraigues, le grand chef de l'espionnage, qui la découvrit : On sait que cet étrange aventurier, ce prodigieux intrigant qui traversa la Révolution trahissant tous ses bailleurs de fonds, les uns après les autres, et vendant aux naïfs des secrets qui, la plupart, pouvaient bien être de son cru, avait, pour le renseigner, deux personnes, sans plus : un homme qui, certes, était au courant des choses et qui, si l'on ne s'abuse point sur sa personnalité, fut un des ministres de Napoléon, et une femme qui était alors Mme de La Vieuville et qui épousa plus tard un écuyer de l'Empereur. Par ces deux témoins, si bien placés et qui s'arrangeaient pour être au courant de tout, d'Antraigues renseignait à son tour, moyennant quelques grossissements, l'Espagne, l'Angleterre et la Russie. Ainsi, par Mme de Copons qui effectivement recevait de Bonaparte une pension — de 6 000 et non de 20 000 — Mme de La Vieuville était mieux que qui que ce fût au courant de ce

qui se passait aux Tuileries, à Malmaison et, par elle, d'Antraigues.

Il y a une autre amie de Joséphine assez entrée dans ces intrigues pour mériter un paragraphe particulier dans une lettre du comte de Lille à M. de Clermont-Gallerande : elle se nomme Wilhelmine de Neukirchen de Nivenheim et a été la dernière passion — platonique — de Louis XV. Elle a, après sa mort, épousé Louis de Brancas, duc de Villars et de Lauraguais, chevalier de la Toison d'Or, et lieutenant général des armées du roi, lequel mourut fort vieux après 1792 et ensuite le marquis de Champcenetz. Elle est fort amie du comte de Vaudreuil, mais bien que, de là, on eût pu penser qu'elle rattachait son intrigue à celles de Londres, elle était toute au comte de Lille qui écrivait d'elle à M. de Clermont : « Dites bien à Mme de Champcenetz combien je suis sensible au dévouement, au zèle qu'elle me témoigne dans cette importante occasion ; je savais que personne mieux qu'elle ne justifiait l'adage *le visage est le miroir de l'âme*, mais j'en reçois en ce moment une preuve bien touchante. »

Mme de Champcenetz ne ménageait pas les louanges à Bonaparte et, dans les lettres qu'elle

risquait, s'efforçait à le montrer bien disposé pour le Roi. Pensait-elle qu'elles dussent être ouvertes quand elle écrivait à Vaudreuil au moment où Louis XVIII fut chassé de Mitau : « Quelle infâme conduite que celle de Paul, mais je dois à la louange de Bonaparte qu'il la désapprouve hautement, qu'il parle avec indignation du refus de la reine de Naples en y ajoutant que Louis XVIII valait mieux qu'elle. Talleyrand a dit à M. de Lucchesini (le ministre de Prusse) que le gouvernement se trompait grandement, s'il croyait plaire à celui-ci, que de refuser un asile à ce prince malheureux et Bonaparte lui a dit, à l'occasion du courrier qui a passé par ici pour l'Espagne, chargé par Louis XVIII de demander un asile auprès de son vif parent, qu'il allait écrire au roi d'Espagne pour qu'il y fût reçu ; que *ce n'était pas sa famille* qui l'aimait le mieux ; que c'était en Espagne son véritable asile, qu'il était affligé de ne pouvoir pas permettre qu'il se rapprochât de la France par tous les cris dont il serait assailli ici, si on le voyait dans le voisinage. Enfin, toute cette conversation a pénétré M. de Lucchesini d'admiration pour Bonaparte. Je vous l'ai dit et je ne saurais trop vous le répéter, que votre ami (le comte d'Artois) et ce

qui l'entoure ne parle de lui qu'avec considération ! Celle que j'appelle *mon Ange* (Mme Bonaparte) m'en a chargée et enfin ce triste temps a dû vous apprendre ce que vous avez à espérer des puissances étrangères. Il ne vous reste sur la terre que Bonaparte et voyez où en serait la famille royale s'il n'avait pas montré un grand intérêt pour elle. »

Vaudreuil qui, en cette occasion comme en tant d'autres, faisait preuve de la plus insupportable légèreté, m'avait répondu, écrit-elle, « qu'il était charmé d'apprendre que Bonaparte voulait remettre le roi sur le trône et que puisque j'étais son amie intime, je devrais lui faire voir toute la gloire qu'il y aurait pour lui, etc., etc. » Cette réponse, dit Mme de Champcenetz, « excita mon rire » et elle avait de quoi rire ; car elle n'avait jamais encore approché le Consul. Elle reçut encore de Vaudreuil diverses lettres du même genre qu'elle brûla.

« Je partis pour Fontainebleau, ajoute-t-elle. Là, dans le silence de mon cabinet, ces lettres me revinrent dans l'esprit. Je me reprochais mon indifférence pour les descendants de Louis XV qui, *gratuitement*, m'avait comblée de biens et je me dis : que risquerai-je de voir

Mme Bonaparte? C'est à prendre ou laisser! Je remplis le devoir de la reconnaissance en me montrant pour ces princes infortunés, sans que j'aie à rougir d'une intrigue puisque je vais droit à la personne que cela intéresse. Je lui demandai donc un rendez-vous. Elle me reçut avec cette grâce qui découle de chacune de ses actions. Elle me dit qu'elle ne pouvait se permettre de parler de semblables objets à son mari, mais qu'elle était sûre qu'il n'avait d'autres vues que de faire le bonheur des Français.

« Je sortis de chez elle l'âme et l'esprit fanatisés des charmes de sa personne et de la bonté de son cœur. Je ne voyais plus en elle qu'un ange céleste qui errait sur cette terre pour le bonheur de l'humanité. De ce moment, son bonheur devint pour moi le plus cher de mes désirs et, convaincue que le Premier Consul ne pouvait échapper quelque jour au fer des envieux, je voulus assurer sa vie en le faisant la seconde personne de l'État. » Et Mme de Champcenetz déclare qu'elle écrivit alors à Vaudreuil l'engageant à venir tout de suite pour traiter avec Bonaparte. Mais survint la Machine infernale et l'affaire tomba.

Elle ne dit point qu'elle tenta nombre de

fois de la reprendre et de la suivre ; mais son apologie n'est point d'une âme commune et vaut d'être mise au jour : « Pour ma personne, dit-elle, je ne pouvais avoir aucun intérêt quelconque au retour des princes Bourbons. Je suis étrangère, sans enfants, vieille et femme d'un octogénaire ; par conséquent hors d'âge et de toute ambition; la fortune ne m'a point placée au rang où ma naissance m'appelait, je n'ai donc pu avoir aucun rapport avec personne de la famille royale qui à peine était née lorsque je suis venue recevoir l'encens des Français. C'est aux mânes seules de Louis XV que je veux paraître digne des bontés dont j'ai été comblée gratuitement par lui. Ils me commandent amour et respect pour ses augustes descendants; en tout lieu, en tout temps, je ne laisserai échapper aucune occasion de leur en donner des preuves ; mais en aucun temps ni en aucun lieu, on ne trouvera mon nom mêlé avec ceux qui veulent troubler le gouvernement et qui même en disent du mal. »

Et ce n'était point un médiocre ni un vain spectacle de voir cette femme qui, trente années auparavant, lors de son arrivée à la cour de France, avait été vraiment l'idole du roi vieilli

et qui, par sa conduite, sa tenue, sa beauté, la noblesse de son maintien, formait un tel contraste avec Mlle du Barry, de la voir à présent reconnaissant la grandeur du Consul et élevant dans son cœur un autel à Mme Bonaparte, « à la plus bienfaisante des femmes ».

Le grand juge, M. Regnier auquel elle avait adressé cette pétition pour demander à rentrer à Paris écrivit au bas : *cette femme extravague*. Et on la mit hors de France ; mais elle y rentra et on n'ouït plus parler d'elle. « Le profond mystère qui a toujours enveloppé cette intéressante négociation, a écrit le marquis de Clermont, n'a été dissipé que par l'éclat qui résulta de l'exil subit et rigoureux de deux de ses principaux agents : la marquise de Champcenetz et le chevalier de Coigny. Le marquis de Clermont ne se ressentit jamais de l'humeur que le Premier Consul témoigna, à cette occasion, à la femme qui s'était laissée toucher en faveur de la cause royale et qui avait une part égale dans le sacrifice dont il s'agissait. »

Ce fut lors de son retour de Lyon où elle avait été comblée des honneurs souverains, où elle avait été virtuellement égalée à la reine de France, que Joséphine reçut en la personne de

Mme de Champcenetz un avertissement qui dut la faire réfléchir. De même que, lorsqu'elle s'était mêlée de mettre hors de danger le chevalier de Coigny, elle apprit à ses dépens qu'elle ne devait point favoriser « ceux qui ont des correspondances suivies avec les ennemis de l'Etat, et elle l'apprit par cette note insérée dans le *Moniteur* du 10 ventôse où il n'est point permis de méconnaître la griffe du Premier Consul : « Mme Champcenetz, Hollandaise, fille de M. Pater, a eu ordre de se rendre en Batavie, sa patrie. Elle y a été conduite par un brigadier de la gendarmerie. Mme Damas (la comtesse Ch. de Damas, Mlle de Langeron) a été conduite par un gendarme jusqu'aux frontières de France, d'où elle ira rejoindre Charles Damas son mari, émigré. Ces deux dames entretenaient habituellement des correspondances avec les ennemis de l'Etat. Mme Champcenetz correspondait avec M. Vaudreuil, un des membres du comité du Theil. Mme Damas a donné longtemps asile à Hyde et à Limoelan lors de l'affaire du 3 nivôse. L'extravagance de sa conduite a dû la faire traiter comme une folle. On a usé d'une indulgence spéciale en la renvoyant à son mari pour qu'il la contienne, s'il le peut ! » M. Charles

de Damas qui, avec M. de Choiseul, avait échappé à la mort lorsqu'il fut jeté par la mer sur la côte de France, était aide de camp du comte d'Artois qu'il avait accompagné à l'île d'Yeu. Rien n'eût été plus aisé que de mettre Mme de Damas en accusation, de la comprendre dans une de ces listes que la Révolution avait excellé à former, mais dont on n'avait plus vu paraître une seule depuis la Révolution de Thermidor. Et ceci, peut-on dire, est déjà un progrès immense accompli, une victoire que les mœurs ont imposée : la victoire qui appartient toute à Notre-Dame de Thermidor.

Joséphine va-t-elle à la suite de cette algarade, entrer dans une réserve prudente : A dire vrai, si elle cesse de causer avec les émissaires du comte de Lille, c'est pour engager une conversation avec les envoyés du comte d'Artois, particulièrement avec la duchesse de Guiche. Celle-ci, Polignac en son nom, fille de la duchesse, avait eu en Angleterre des aventures retentissantes, s'était compromise avec un jacobin et pensait se réhabiliter en mettant le roi sur son trône. C'était beaucoup pour une femme qui avait alors plus de vingt ans de mariage et qui ne s'était fait connaître que par

ses défaillances ; mais, étant la fille de l'amie de Marie-Antoinette et du comte d'Artois, elle se croyait destinée à un grand rôle. Elle était venue en France, avait vu Fouché et n'avait point manqué de s'introduire à Malmaison par le prince de Luxembourg lequel, on le sait, n'était point sans causer avec le quai des Théatins et y rendre des services. « M[me] Bonaparte l'avait reçue avec toute sa grâce mais le Premier Consul, retenu par quelque ménagement, ne voulut pas lui accorder d'audience et M[me] Bonaparte, qui, comme il le disait, était toujours en attendrissement au nom du roi et de l'ancienne cour, obtint seulement qu'il regarderait M[me] de Guiche que l'on promènerait sous ses fenêtres dans le parc. » Mais lorsqu'elle lui parla des promesses faites, terre, fortune, connétablie, premier rang dans l'Etat, enfin une magnifique colonne érigée sur le Carrousel sur laquelle serait sa statue couronnant les Bourbons, « Et tu lui as répondu, interrompit-il, que cette colonne aurait mon cadavre pour piédestal ! »

On peut et l'on doit dire que pas une seconde Napoléon n'eut la moindre velléité de rendre aux Bourbons un trône que la nation leur refusait. Qu'il eût par la suite la pensée qu'ils pussent,

devant le vœu unanime du peuple lui déférant la suprême magistrature, échanger leurs prétentions contre un établissement d'une valeur éprouvée, qu'il eût découpé dans ses conquêtes ou assuré par un de ses traités, soit. Mais à cette négociation Joséphine n'eut aucune part et lorsque retentit la déclaration que le comte de Lille avait jugé à propos d'opposer aux offres du roi de Prusse transmises par le président Meyer, déclaration que les princes de la Maison de France s'empressèrent à signer, ces vaines négociations furent à jamais rompues. Bonaparte, attaqué de tous côtés par les agents royalistes, obligé de se mettre en défense partout et sur tous les terrains, menant la vie d'une bête de chasse, qui redoute à tout coin de buisson la fusillade de veneurs inaperçus, obligé de délaisser Malmaison dont la route offre tant de points à l'embuscade et dont les alentours se prêtent si mal à une garde sûre, Bonaparte ne peut vivre jour et nuit sous les poignards, sans riposter, sans combattre. La guerre est arrivée à une phase suprême où l'un ou l'autre des adversaires doit périr. De la résistance il passe à l'attaque brusque. Il terrifie les assassins par un coup de tonnerre. « J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien, a-t-il écrit,

parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français, lorsque le comte d'Artois entretenait, de son aveu, soixante assassins à Paris. Dans une semblable circonstance j'agirais encore de même. »

Joséphine a pleuré toutes ses larmes : elle n'a rien obtenu. C'est que, s'il lui cédait sur les petites choses, pour les grandes, celles qui tenaient à sa politique, elle ne gagnait rien. Et, de ce jour, on le laissa du moins tranquille. S'il y eut des complots ils avortèrent et ce fut en Allemagne qu'on dut lui chercher des assassins.

Qu'ont produit devant l'opinion ces campagnes de Bonaparte contre les chouans ? Un redoublement en sa faveur des sentiments anciens. Il n'a point perdu à se montrer énergique : C'est de l'énergie que lui demande la France ; elle a besoin d'autorité. Elle veut des lois, non pas ostentatoires, mais efficaces ; elle réclame des institutions ; mais qui aillent au profond du sol et qui assurent une existence à l'édifice. Des institutions ! cela ne s'invente pas, cela ne se crée pas, cela est un ensemble de traditions, d'habitudes, de règlements et de lois, reçus, acceptés depuis des générations et qui, grâce à

une acceptation tacite bien plus que moyennant des pénalités actives, régissent un peuple. Il est médiocrement aisé d'imposer des institutions ; l'on n'y saurait parvenir qu'en amalgamant à des lois modernes au moins l'extérieur des choses anciennes. Combien a-t-on vu de formules se transformer sous un nom pareil ? de dignités changer d'objet en gardant la même désignation ? N'est-ce pas là un des arts supérieurs du gouvernement et qu'on prenne pour appeler des choses fort différentes des mots agréés par la masse, ou bien, car cela se rencontre aussi, qu'on adopte pour désigner certaines institutions anciennes décriées et détestées, mais socialement nécessaires, comme certains impôts, des désignations nouvelles, cela montre l'enchaînement, la corrélation et aussi l'indigence des éléments dont se composent essentiellement les ressorts de Gouvernement.

Du prodigieux amas de dispositions législatives qu'avaient mises à jour la Constituante, la Législative, la Convention, les divers comités, les Conseils et le Directoire, rien ne subsistait, rien ne tenait à la nation ; que tout en fût inutile et oiseux, on ne saurait le dire sans une injustice

suprême : mais tout cet appareil restait en suspens ; des parties s'effondraient, sans qu'on fît rien pour les remplacer. Les établissements administratifs mal conçus et surtout mal gouvernés chevauchaient les uns sur les autres et n'assuraient nulle part la paix, l'ordre, la liberté. Après des centaines de dissertations philosophiques tournées en lois, il n'y avait pas plus d'instruction publique que de contributions publiques, pas plus de magistrature que d'armées; il y avait des monceaux de papier entre lesquels tournaient des hommes dont certains avaient de bonnes intentions et n'attendaient pour bien faire qu'une direction efficace.

Depuis que le gouvernement consulaire avait été institué, à vue d'œil, un classement s'était opéré; des formules anciennes parées de noms nouveaux avaient été mises en action ; chacun peu à peu — chacun des classes bourgeoises — était rentré dans son gîte et dans sa case, fort enrichi à vrai dire, libéré de la hiérarchie ancienne, libéré du respect ancestral. Les bourgeois, ceux du Tiers, avaient vaincu les nobles et les prêtres, et ils régnaient, en droit et en fait. Il manquait pourtant à leur triomphe de se mettre à la place des vaincus. Celà Bonaparte

l'éprouvait aussi : mais avec d'autres et bien plus profondes sensations. Il ne voulait pas seulement prendre la place du roi ; il voulait, pour la France révolutionnaire qui avait été mise par l'Europe hors la loi, une rentrée, qui lui rendît son rang, non seulement comme guerrière, mais comme institutrice ; il voulait qu'elle dirigeât, régît par le monde, tout ce qui était du goût, des arts, des modes, des lettres, tout ce qui portait et relevait l'esprit, tout ce qui en attestait la noblesse et aussi tout ce qui était du luxe dans la parure des femmes, dans le costume des hommes, dans la magnificence des cortèges, dans l'allure des défilés, dans la noblesse des réunions.

Mais tout cela il fallait le créer.

VI

LA PAIX GÉNÉRALE

L'on avait à remonter la Révolution entière, à en prendre le contre-pied, à renouveler les anciens usages et les formes abolies, à retourner à un passé qui, vieux de dix années, paraissait déjà si lointain ! Dès qu'on prétendait restaurer une société polie, un seul modèle était à suivre, celui qu'avait imposé à l'Europe et au monde l'étiquette royale, peu à peu descendue à des catégories d'hommes et de femmes qui n'avaient rien à voir ni avec la Royauté ni avec la Cour, mais qui subissaient depuis un grand siècle l'influence de cette société supérieure. Dès que l'on sort de l'anarchie, dès qu'on prétend en finir avec les foules tumultueuses dont la joie consiste à des destructions volontaires, des ruées sauvages, au service d'une brutalité sans contrôle, il faut revenir à des règles qu'imposent

des maîtres de cérémonies de quelque nom qu'on les baptise.

Combien plus, lorsque l'Etat renouvelé a la prétention d'être admis par les anciens Etats à rang égal, sinon supérieur. Toutes les puissances de l'Europe étaient sur le point de traiter ou traitaient déjà avec la France républicaine; celle-ci n'avait point à se faire pardonner la Révolution, mais ce ne pouvait être qu'en se mettant, de toutes façons, à la même hauteur que les autres peuples, en adoptant la même tenue, la même éducation, les mêmes usages, avec une nuance qui fût personnelle et qui empêchât de la méconnaître. Il fallait que le corps diplomatique étranger n'eût point de ces étonnements et de ces haut-le-corps qui eussent été de nature à compromettre la politique française et qui s'étaient produits constamment sous le Directoire, à Turin, à Naples, à Rome, à Vienne, à Copenhague ; partout où la France d'alors avait accrédité des ambassades.

Veut-on prendre une idée de la première rencontre entre le Consul et les ambassadeurs étrangers, — c'étaient les députés des Etats-Unis — l'aventure nous est contée par Despréaux, le mari de la Guimard, qui a été à ce moment le

grand organisateur des fêtes en plein air, si fort à la mode depuis le Trianon de Marie-Antoinette.

« Bonaparte, écrit-il, qui venait de promettre la paix aux Etats-Unis, me fit dire qu'il fallait organiser, quatre jours après, une fête somptueuse à Mortefontaine où la paix devait être signée à midi. Il voulait qu'il y eût bal, spectacle, feu d'artifice, grand couvert pour deux cents personnes et que l'Egalité fut exactement respectée, c'est-à-dire que les potentats, les ambassadeurs, les acteurs, les actrices, les peintres et tous les hommes et femmes, princes ou non, fussent à la même table.

Il pleuvait très fort ; le château ne possédait pas dix lits et il fallait loger près de deux cents personnes. J'écrivis que c'était impossible, mais la réponse fut que tout fût prêt.

Joseph Bonaparte me dit de commander tout et qu'il me conduirait le soir à Mortefontaine. Moyennant un bon cheval et un cabriolet, j'allai aussitôt dire aux acteurs de la Comédie française : Venez dimanche matin au château de Mortefontaine, vous y dînerez, souperez et donnerez ce que vous voudrez. Je fis de même pour le grand concert et ordonnai un feu d'artifice en en fixant

le prix. J'allai ensuite trouver l'architecte Cellerier et lui dis de faire venir un théâtre, ainsi que des meubles pour coucher tout mon monde et d'envoyer des ouvriers.

Tout arriva ; il manquait des planches. On en envoya chercher à trois ou quatre lieues. Tous les matelas étaient traversés par la pluie. On fut forcé d'abattre des murailles pour que les trois tables pussent se joindre les unes aux autres et que l'Egalité fut respectée.

On travailla nuit et jour et l'ensemble était fort bien. Le maître d'hôtel de Joseph Bonaparte était un ancien garçon perruquier qui ne se doutait pas de son métier ; il n'avait pensé à rien et beaucoup d'assiettes était tout ce qu'il avait apporté. Le vin n'était pas bon et il diminua beaucoup dans la nuit, parce qu'on avait dit au maître d'hôtel d'en donner aux ouvriers. Lui, qui aimait le repos, leur donna la clef de la cave et ils s'énivrèrent tous. Cependant, comme j'avais l'oreille au guet, j'écoutais pour savoir si l'on travaillait. N'entendant rien, je m'habille à une heure du matin et descends. Tous les ouvriers étaient couchés sous les voitures ou dans les coins. Je fis prévenir Cellerier et on termina tout le mieux possible.

Comme il n'y avait rien pour orner les tables et les murailles, je fis prendre tous les animaux empaillés qui étaient dans le cabinet du château et on en orna très élégamment les trois tables.

Nouveau malheur ! Le maître d'hôtel perruquier avait oublié d'apporter des couteaux. On fut obligé de demander à chaque postillon ou cocher qui arrivait de prêter le sien.

M. de la Fayette faisait les honneurs aux députés d'Amérique qui m'ont semblé n'être qu'à moitié satisfaits.

Autre accident : Les consignes avaient été mal données. Comme laissez-passer, on n'avait donné que quelques cartes à jouer et, comme il en manqua bientôt, on y suppléa par des morceaux de papier taillés comme des cartes. Les sentinelles, qui avaient comme tableau un billet en carte à jouer ne voulaient pas laisser rentrer les personnes qui avaient des billets en papier et d'autres soldats ne laissaient pas entrer celles qui avaient des billets en cartes. A ce moment, on fit courir le bruit qu'il était entré dans le château des gens qui voulaient assassiner le Premier Consul et tout le monde fut pris d'inquiétude. Jérôme, qui était alors presque un enfant, fit beaucoup de bruit et gâta tout.

Pendant ce temps, la pluie tombait toujours à seaux. Enfin, grâce à l'Egalité, tout se passa plutôt mal que bien.

Bonaparte, Mlle Contat, un ambassadeur, Mlle de Beauharnais, un chanteur, Joseph Bonaparte et une foule d'autres personnes occupaient la première table. A la seconde, il y avait les musiciens du concert, des étrangers, des militaires, etc. Garat devait prendre place à cette table, mais en dépit de l'Egalité qu'il chantait à gorge déployée en ce temps-là, il ne voulut se mettre nulle part puisqu'il n'était pas à la première table. Louis Bonaparte fit sagement les honneurs de la troisième table, où je me suis mis et où il y avait des artistes et quelques républicains exagérés.

Des devises et beaucoup de plantes vertes ornaient les murailles. De nombreux instruments à vent jouaient le *Ça ira* et les autres gentillesses de la Révolution. Vint le moment du concert qu'on avait demandé aussitôt après le festin, mais, parmi les artistes, s'éleva alors une grande rumeur. Ils avaient trouvé que l'Egalité avait été parfaitement observée pendant le repas et ils disaient : Pourquoi donc travailler tout de suite ? Nous sommes tous égaux ; ces dames et ces mes-

sieurs digèrent tranquillement. Nous sommes comme eux des républicains et nous devons digérer comme eux.

On apporta du café, des liqueurs et des glaces. Tout le monde en prit et on réclama le concert. Alors moi, en tant que directeur de la fête, j'allai dire au Premier Consul que le temps était serein et qu'il fallait en profiter pour tirer le feu d'artifice. Sur sa réponse affirmative, je cours dans l'eau et la boue et veux donner des ordres aux artificiers, mais ils étaient tous à boire. Etant resté longtemps dans l'eau, je fus pris de douleurs affreuses et perdis connaissance. . Vers minuit, la Comédie française joua.

Le lendemain matin, on se mit à faire les adieux aux députés américains, puis toutes les personnes qui restaient, au nombre desquelles se trouvait Maret, se mirent à table sous une énorme tente où nous étions plus de quatre-vingts à déjeuner. J'arrivai le dernier et me mis à la seule place vide, à la droite du Consul : Mlle Contat était à sa gauche et près de moi étaient Maret et Rœderer. On me complimenta sur mon bon goût et sur la belle fête qui avait eu lieu. Rœderer voulut que je dise les couplets qui avaient été chantés et les envoya

bien vite à l'imprimerie pour que les ambassadeurs pussent les emporter.

Tout cela prit une grande partie de la matinée ; pendant ce temps, les uns partaient, les autres se promenaient. Les princes, les jolies femmes, les comédiens s'emparaient des voitures. M. de la Fayette, le chapeau sous le bras, les cheveux sortant de son bonnet de nuit, se promenait dans la cour.

Le jeune frère de Bonaparte y jouait. On vint lui dire qu'on avait vu un cerf dans le parc. Aussitôt, sans chiens, sans gardes, toute la famille Bonaparte monta sur les premiers chevaux venus pour courir après l'animal : il y eut un des grands personnages de cette nouvelle cour qui enfourcha un âne ! »

Que Despréaux ait porté quelque ironie dans le récit de sa victoire, cela se voit assez, mais qui ne serait tenté par la réalité et qui, sans la grossir, garderait son sérieux ?

Tout cela, dans le *Moniteur*, prend un air d'extrême convenance : il est parlé du dîner à trois tables de cent quatre-vingts couverts, et du toast prononcé par le Consul : « Aux mânes des Français et des Américains morts sur le champ de bataille pour l'indépendance du nouveau

monde. » On y loue abondamment les artistes du concert et ceux qui ont joué les *Jeux de l'amour et du hasard*. Un mémorialiste, qui pourtant devait être présent, exalte fortement les *deux* jours de fêtes et s'extasie sur « la grande chasse à courre ».

En réalité, il n'y avait, d'à peu près ordonnées, que les cérémonies disposées par les militaires. Eux seuls s'entendaient à exécuter les ordres du Consul. Ainsi, lorsque le maréchal de Ségur vint aux Tuileries remercier Bonaparte d'une pension de retraite de 6 000 francs, à sa sortie, la Garde consulaire sous les armes lui rendit les honneurs que les ordonnances de Louis XIV avaient attribués aux maréchaux de France, les tambours battirent aux champs, et le maréchal qui avait signé le premier brevet de Bonaparte eut là une matinée inoubliable.

On peut croire que la mieux réussie des fêtes fut celle du 1er vendémiaire an IX où l'on reçut cinq discours, où les Consuls à cheval inaugurèrent un simulacre de monument égyptien renfermant les bustes de Kléber et de Desaix, où ils assistèrent au transport des cendres de Turenne aux Invalides, ouïrent diverses symphonies, un chant du 1er vendémiaire, paroles

d'Esménard, musique de Lesueur, exécuté par quatre orchestres, et l'éloge de Turenne par Lucien Bonaparte. Et il y eut après, courses au champ de Mars, ballon, parachute, jeux, tir au pistolet, illuminations, feu d'artifice sur le pont de la Concorde et dîner chez le Premier Consul. Et l'on n'apprit point que quelques-uns des convives fussent morts de ce déluge de plaisirs.

Le dîner, donné régulièrement le quintidi, était une sorte de banquet auquel assistaient des ambassadeurs, des membres du Corps Législatif, des officiers, des sous-officiers et des soldats qui, à la parade du matin, avaient reçu des armes d'honneur et encore d'autres personnes. Généralement le Premier Consul y portait *une santé*, soit à une expédition qu'on préparait soit aux titulaires des armes d'honneur ; c'était comme une occasion qu'il trouvait pour mettre certains faits à l'ordre de la nation.

Ces banquets ne comportaient, qu'on sache, aucune femme ; ils étaient destinés à honorer les hommes qui y étaient invités, mais on se fût gardé d'y prêter un caractère d'élégance ou de somptuosité. On y mangeait, il le faut croire, bien qu'ils durassent de vingt à trente minutes ; on y buvait puisqu'on y portait des santés, mais

de la qualité des mets, comme du bouquet des vins, on ne sait pas grand'chose et c'étaient là, pourtant, les magnificences.

La paix avec l'Espagne, la paix avec l'Autriche, les négociations ouvertes avec le pape ne pouvaient manquer d'influer sur ces habitudes militaires : Il faudrait se souvenir quelque jour qu'il y avait des femmes Assurément serait-ce là une révolution et la plus profonde peut-être qu'on eût vue depuis que la reine de France avait été décapitée et que la plupart des femmes qui avaient formé sa cour l'avaient suivie sur l'échafaud. La Révolution avait, dès ses débuts, été masculine et elle l'était restée jusqu'à la fin. La femme n'avait eu que le droit de mourir et c'était le seul qu'on lui reconnût. Dans ces déclamations en faveur des opprimés, à peine trouverait-on une femme — comme Olympe de Gouges — qui réclamât pour son sexe. La Révolution a été faite par des hommes au profit des hommes et contre les femmes. Elle demeure telle d'un bout à l'autre et ce n'est point quelque poissarde comme Reine Audu ou quelque fille comme Theroigne qui en change le caractère. Les femmes, Charlotte Corday ou Mme de Cabarrus à la tête, ont marché contre la Terreur et plus et

mieux que Barras elles l'ont abattue. Les larmes et les cris de la Dubarry n'y ont certes pas moins influé que la chemise rouge de Cécile Renault ; l'universelle clameur des femmes en a eu raison. Mais la réaction ne s'est guère divulguée ensuite que dans les salles où l'on danse et la manifestation suprême en a été ce bal des victimes où les femmes, qui peut-être n'avaient couru aucun péril, dansaient en robe collante et courte, parées au col d'un fil de soie rouge. Cela pouvait être galant, à moins que ce ne fût odieux. Si le Directoire, peut-être de loin plus que de près, a été aux yeux de certains l'apothéose de la femme, ce fut de la femme aimable, facile et galante, la femme qu'entretiennent les financiers, celle aussi que n'importe qui rencontre dans les jardins ou dans les salons à la porte desquels on paie. Il est bien certain que ce public-là n'achète pas ce prétendu plaisir sans avoir l'idée de revendre quelque chose. Et c'est l'amour qui les achalande.

Nul des directeurs n'a eu à montrer son épouse et cela a mieux valu. Depuis le dix-huit brumaire, Bonaparte n'a eu garde d'attribuer un rôle extérieur à Mme Bonaparte et, au point de vue de la Constitution, on ne peut nier qu'il n'ait

raison. Outre qu'elle n'a dans l'Etat aucune place et que la magistrature éphémère dont est revêtu son mari ne peut lui fournir aucun prétexte, il eût semblé à des républicains convaincus qu'il y eût là un retour à l'esprit monarchique, à des habitudes anti-populaires et que, traiter une femme en femme, c'était la traiter presque en reine. Que si Bonaparte prenait dans la nation une certaine place, c'était à cause de son mandat, de ses victoires et de la pacification de l'Europe, mais qu'avait à y voir la citoyenne Bonaparte ? Et si quelqu'un s'était avisé de revenir sur le passé, de rechercher les aventures et les amours d'autrefois, les honnêtes femmes et les autres — surtout les autres — n'eussent-elles pas pris pour une injure à chacune d'elles le rang qu'on eût donné à celle qui, sans avoir été mariée par un prêtre, portait le nom le plus glorieux qui fût en France ? Cela n'eût-il pas produit un scandale, alimenté les petits journaux, fourni tout un répertoire d'épigrammes ? Et de fait quelle étrange aventure !

Mme Bonaparte restait donc hors du monde politique où elle n'avait rien à faire et cela paraissait mieux ainsi. Mais voici qu'arrivent un roi et une reine qui doivent leur couronne au

Premier Consul, qui ne peuvent traverser la France de bout en bout sans marquer leur reconnaissance, recevoir des honneurs, assister à des fêtes et accepter des hommages : ce sont le roi et la reine d'Etrurie, ci-devant duc et duchesse de Parme, qu'on appelle ici comte et comtesse de Livourne, et qui, venant de Madrid, vont régner en Toscane et, pour cela, passent à Paris. Il s'agit de leur faire honneur sans que cela soit de conséquence et sans que cela prenne l'air royal. Pour quoi ils devront se tenir dans un demi-incognito qui enseignera de la géographie à de petits et à de grands Français. Ainsi, aucune autorité civile ne devra faire de visite au comte et à la comtesse de Livourne. « A Bordeaux, écrit le Premier Consul, on a laissé chanter des couplets au roi et à la reine de Toscane et, comme il s'appelle Louis, cela a donné lieu à des allusions malveillantes. » On est fort embarrassé pour la réception aux Tuileries ; songez donc un peu, si l'on allait donner du roi à ce roi qu'on a fait, si l'on allait laisser les Parisiens crier vive le Roi ! devant ce petit-neveu de Louis XVI ! Aussi les conférences entre Benezech, ci-devant ministre de l'Intérieur, à présent quelque chose

comme directeur du Cérémonial et le citoyen Fusil, préposé auprès du comte, sont à l'infini. Ce Fusil est un ancien Garde française entré au service en 1766, qui passa en 1789 à la Garde nationale soldée, fit les campagnes du Rhin comme chef du 2e bataillon des Corps francs et rentra en l'an IV dans la Légion de Police. Il fut ensuite de l'état-major de la place, puis entra dans la Garde du Directoire où il fut chef de brigade. Il a pris part à la campagne de Marengo et il est à présent commandant de l'Ecole militaire. Il est assurément plein de bonne volonté, mais quels purent être, entre Benezech et Fusil, ces colloques d'étiquette qui aboutirent aux visites à Malmaison et aux Tuileries, et aux fêtes chez chacun des ministres ?

Benezech avait au moins le goût de ce genre de choses, s'il n'en avait aucune expérience ; mais Fusil ? Il lui eût fallu du génie pour imaginer un cérémonial : On s'était arrêté à mettre la Garde sous les armes et à faire battre aux champs ; mais le comte de Livourne fut reçu, à sa descente de voiture au péristyle, par deux officiers de la Garde et par le service des grands appartements, c'est-à-dire les domestiques dont la livrée n'était encore ni réglée ni confectionnée.

Après avoir fait visite au Premier Consul et avoir assisté à la parade, il alla chez Mme Bonaparte où « la comtesse vint aussi avec deux voitures. A sa descente chez Mme Bonaparte, elle fut reçue à l'entrée du péristyle par deux officiers de la Garde ; la troupe était sous les armes et on battit aux champs. Le comte et la comtesse sortirent ensemble avec leurs quatre voitures et, à cause de la foule qu'il y avait dans la cour, ils étaient précédés par quatre grenadiers à cheval marchant de front et au pas jusqu'à la grande grille du palais. » Ainsi, la troupe sous les armes, et le tambour, mais point d'escorte. Aux dîners des Tuileries où le comte de Livourne figure, il siège à la table commune, avec les ambassadeurs, les officiers étrangers, les généraux arrivés des armées, les préfets en congé, les ministres, les conseillers d'Etat et tout ce qui est du gouvernement. Toutefois, il ne semble pas que ces jours-là il y ait des soldats à armes d'honneur.

Point de femmes non plus et, si familière que fût la reine d'Etrurie avec les dames Bonaparte, elle n'était point des banquets. Le roi et la reine étaient logés à l'ambassade d'Espagne, qui était l'ancien hôtel Montesson, et le roi avait prié

Mme de Montesson de lui permettre de faire rétablir une communication condamnée depuis longtemps, qui donnait accès à son nouvel hôtel. Il passait chez elle plusieurs heures chaque jour. Cela tourna la tête à l'épouse morganatique du duc d'Orléans. Chacun des ministres s'était signalé en donnant des fêtes dont le goût paraissait banni plutôt que la magnificence et où l'ordre régnait peu. Chez le ministre de la Guerre, douze cents voitures à la file devaient arriver par un seul côté, en sorte que la ligne s'étendait par la rue du Bac, le Carrousel, la place Vendôme, jusque sur les boulevards, vers la rue Saint-Denis. Les voitures, débouchant du Pont-Royal à neuf heures du soir, n'arrivèrent à l'hôtel de la Guerre qu'à quatre heures du matin. On manqua ainsi toutes sortes de gentillesses que le génie avait imaginées, comme des soupers sous la tente avec artifices, fusillades, ballon monté par Garnerin « qui sillonne l'épaisseur de la nuit du nom de *Marengo* écrit en caractères de feu » ; Ailleurs, on a spectacle par la Comédie française, sous un quinconce de tilleuls, terminé par la vue de Florence ; on a des chants, on a des villages flamands avec danses de caractère, un portique illuminé représentant l'entrée du temple de

Mémoire avec Apollon et les neuf Muses ; on a les danseurs de l'Opéra et des vers par Esménard ; on a tout le bric à brac de Despréaux, tous les *laissés pour compte* de la Guimard.

Mme de Montesson pensa qu'il n'était pas besoin de tant de choses. Elle s'avisa qu'elle était la seule parente que le comte de Livourne eût à Paris et que, comme telle, elle devait lui faire les honneurs de la bonne compagnie. « Il fallait assurément, écrit à ce sujet Savary, le futur duc de Rovigo, avoir accepté la Révolution dans toutes ses conséquences pour concevoir la pensée de réunir ce que la capitale renfermait d'émigrés rentrés, d'hommes qui s'étaient élevés par leurs actions, chez une ancienne maîtresse du duc d'Orléans pour y saluer l'infant de Parme, gendre du roi d'Espagne. Mme de Montesson osa davantage : Elle invita la famille du Premier Consul ainsi que les personnes qui lui étaient attachées. Nous y allâmes sans le prévenir, mais nous fûmes vertement réprimandés le lendemain ; il s'éleva avec force contre l'inconvenance d'une telle invitation, et s'il ne sévit pas contre celle qui se l'était permise, c'est que Mme Bonaparte prit les intérêts de Mme de Montesson. » Cela peut être, mais la cause de

cette grande colère n'était-elle pas que, dans son hôtel et son jardin de la Chaussée-d'Antin, sans programme imaginé par Despréaux, sans pièce de vers par Esmenard, sans décors représentant Florence ou le palais Pitti, sans ballet de paysans toscans, sans cette friperie de travestissements et ce mélange d'acteurs et de soldats, sans rien d'autre que de la politesse, de l'élégance et des manières, Mme de Montesson l'avait emporté sur tous les ministres de la République et leur avait infligé une leçon qui mettait en leurs places les choses et les gens ? Car il ne suffit point d'être le maître de tout pour en savoir user.

On en était encore à un protocole rudimentaire, de même qu'à des formes barbares, et rien n'en saurait mieux donner l'idée que cette lettre écrite par Bonaparte au roi de Toscane le 8 thermidor an IX (27 juillet 1801) : « Comptez que je prends toujours un vif intérêt à ce qui peut vous arriver d'heureux et contribuer à votre prospérité et à votre satisfaction intérieure. Mille hommages à madame. J'ai envoyé ses lettres à ma femme qui est à Plombières et qui sera extrêmement flattée de son souvenir. »

On voit avec quel soin le Premier Consul a évité les mots roi, reine, sire, majesté, etc., et en

même temps avec quelle bonne volonté il s'est efforcé à la politesse, à une politesse, peut-on dire, de petit bourgeois qui se guinde à faire le seigneur.

Tout à l'heure on devra pourtant se décider à des démarches autrement mémorables. Il s'agira de franchir un pas, le plus décisif sans doute depuis dix ans, celui qui mettra en opposition ouverte le Premier Consul et la Révolution. Mgr Spina est à Paris pour négocier, au nom du pape, la réconciliation entre l'Eglise et la France et le cardinal Consalvi arrive pour les dernières ententes. Nulle action plus décisive. D'un côté, la France opprimée, depuis bientôt dix ans, sous couleur d'une prétendue liberté ; opprimée dans sa pensée, dans ses prières, dans les cérémonies d'un culte qui n'est factieux que s'il est clandestin ; de l'autre, les hommes qui, après avoir proclamé l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, sont arrivés, de degré en degré, à professer l'athéisme philosophique et qui prétendent imposer à la France la négation dont ils ont fait leur doctrine. Le Premier Consul n'est point combattu seulement par les athées qui forment la majorité à l'Institut, au Sénat, au Corps Législatif et au Tribunat,

mais par quiconque, protestant, s'est imaginé que, s'il fallait à la France un culte, ce ne pouvait être que celui de Calvin ou celui de Luther, par quiconque se rallie par quelque côté à cette faction, et enrage de sa défaite : Le coup est manqué. Le Premier Consul n'a point affaire aux Cévenols qui n'eussent point fait tête à ses dragons, mais aux Vendéens. Il entend rétablir la paix dans les consciences, de même qu'il aspire à l'instituer entre les hommes, et la tâche qu'il a entreprise ne sera accomplie que lorsqu'il aura rendu aux prêtres la place qui leur appartient dans l'Etat, qu'il leur aura attribué une indemnité à laquelle ils ont droit, et qu'il aura renoué avec le Saint-Siège des relations dont la rupture est également préjudiciable aux deux pouvoirs.

Mais, pour réussir et jusqu'au jour où l'on modifiera la Constitution et où l'on chassera les révolutionnaires nantis qui se perpétuent en place depuis dix ans par des scrutins faussés et par des coups d'État, il faut des précautions à l'infini et ces précautions portent surtout sur l'extérieur des démarches. Il convient qu'on se garde de ce qui pourrait faire scandale, jeter une émotion dans les Chambres ou dans l'armée.

Ainsi, écrit Consalvi, le 2 juillet 1801 (13 messidor, an IX), « ce matin, nous serons conduits par l'abbé Bernier, pour ainsi dire secrètement, auprès du Premier Consul, le but apparent de notre visite étant de rendre nos respects à sa femme ».

Ce n'est pas que Joséphine le long de sa vie se soit laissée entraver en ses goûts, ses plaisirs ou ses fantaisies par la religion, mais elle y est sympathique, elle la croit assurément indispensable dans l'État et obligatoire pour des gens comme il faut. Aussi bien, n'a-t-elle point eu beaucoup le temps d'y réfléchir, mais elle en est convaincue. A la visite que lui fait Consalvi elle ne répond point : Le Premier Consul va se terrer quelques jours sous prétexte d'un rhumatisme qu'il a pris à l'armée et qui exige l'application sur la poitrine et sur le bras de vésicatoires qui le font cruellement souffrir.

Quant à elle, elle part pour Plombières (18 messidor, 7 juillet), accompagnée de Mme Bonaparte mère, de Mme Lavallette, de Mlle de Beauharnais et du citoyen Rapp, aide de camp du Premier Consul. *L'épouse du Premier Consul* a deux voitures à sa suite ; un aide de camp comme sauvegarde, et toutes les autorités à sa disposition.

On s'empresse à lui donner des fêtes à Plombières comme à Luxeuil et l'on y danse éperdument. Elle a trouvé aux eaux en même temps que Mme de Chauvelin et Mme Hamelin, laquelle fait les délices des bals, Astolphe de Custine et sa délicieuse mère Mme de Sabran. Astolphe s'énorgueillit d'avoir dansé avec Mlle de Beauharnais et quel souvenir ce jeune couple n'évoque-t-il pas? La cour que fit aux Carmes le général de Beauharnais à Mme de Custine, le talisman qu'il lui offrit en partant pour la Conciergerie et l'échafaud ; huit années ensuite au même mois, presque au même jour, — le 7 thermidor, on danse.

Le 17 thermidor (5 août), Mme Bonaparte, qui est sur son retour, arrive à Nancy « avec sa suite ». La gendarmerie nationale est allée à sa rencontre et on lui donne de belles fêtes. Mais, rentrée aux Tuileries, elle n'a point une vie plus gaie, ni des honneurs mieux assurés. Dans son salon, l'après-midi, l'on ne trouve guère que sa fille, Mme Murat, deux ou trois autres dames, le colonel Sébastiani et quelques hommes avec lesquels, s'il descend par hasard, le Consul discute finances. Les banquets continuent, avec de terribles fêtes pour les cinq jours complémentaires

et l'anniversaire de la proclamation de la République ; fêtes de la paix, avec l'exposition, dans la cour du Louvre, des produits de l'industrie ; fêtes sur l'eau, fêtes dans les Champs-Elysées, fêtes sur les places. C'est à pleurer ! Et pour fabriquer vingt figures simulées en marbre statuaire à 40 francs par figure et huit bas-reliefs représentant les Sciences et les Arts à 100 francs par bas-relief, il en coûte, avec la menuiserie, la charpente, la sculpture et l'illumination, 278.720 fr. 39 centimes. C'est pour rien.

Mais peu importent les Muses en bois, il s'agit de la paix. Et sait-on ce que c'est que la paix après dix ans de guerre. Une paix victorieuse, une paix imposée à l'ennemi, une paix dont on porte l'orgueil et dont on reçoit la richesse !

Demandez pourquoi la popularité du Consul ? Pourquoi son image peinte, gravée, sculptée, partout, pourquoi ces milliers et ces milliers de représentations de sa personne qui attestent un culte presque universel ? Il est celui qui apporte la paix aux hommes de bonne volonté : c'est par son esprit et par ses mains que la paix a été signée avec l'Espagne et avec l'Autriche, que le Concordat est mystérieusement conclu avec le Souverain Pontife ; douze traités sont en négo-

ciation avec toutes les puissances en guerre avec la France : comptez : Portugal, Grande-Bretagne, Russie, Turquie, Alger, Tunis, Wurtemberg, Prusse, et des redoublements et des alliances même avec le roi des Pouls au Sénégal.

VII

FORMATION DE LA COUR

L'Europe va se ruer aux Tuileries, Anglais, Allemands, Napolitains, Prussiens, Polonais.

Le 2 de chaque mois, il y aura un dîner où seront invités les deux consuls, les huit ministres et leurs femmes, le ministre de la République Italienne, dix conseillers d'État, quatre généraux, soit trente personnes, auxquelles le Consul ajoutera celles qu'il lui plaît de prier. « Le dîner se donne au rez-de-chaussée dans les appartements de Mme Bonaparte. »

Le 15 du mois, il y a un autre dîner plus nombreux encore, où les femmes paraissent, assez rares d'abord, car le 15 pluviôse (4 février 1804), sur quatre-vingt-six convives il n'y a que sept dames : deux de la famille, Hortense et Mme Murat, puis Mme Davout qui, étant née Leclerc, est belle-sœur de Paulette, Mme Bessières, la femme du commandant de la Garde,

Mme Devaines dont le mari est conseiller d'État et siégera un mois durant à la nouvelle Académie française et puis Mme Didelot et Mme Legendre de Luçay, dont les maris vont être préfets du Palais et qui s'exercent au métier. Le 2 ventôse, il n'y a que Mme Chaptal et Mme Fouché, mais le 15, qui est le samedi 6 mars, il s'en trouve quinze sur cent vingt-quatre convives — membres du Corps diplomatique, du Sénat, du Corps législatif, du Tribunat, des Tribunaux, cinquante et un généraux ou colonels ; les femmes, sauf Mmes Vaubois, Mme Bernadotte et Mme Richepanse, sont la plupart les femmes des aides de camp du Consul, mais la société civile commence à se former avec Mmes de Luçay et Didelot, Mme Devaines, Mme Lavallette et Mme Lagrange ; on retrouvera ces femmes-là durant toute la période napoléonienne, et certaines, comme Mme Devaines, si toutes ses lettres étaient publiées, auraient écrit assurément la meilleure histoire de cette cour.

Le 15 germinal (le lundi 5 avril) on voit apparaître les dames étrangères, Allemandes, Napolitaines, Génoises, Prussiennes, Romaines, Espagnoles, Russes, il y en a treize et vingt et une Françaises. Quelques hommes anglais, point

encore de femmes : elles paraîtront seulement le 15 floréal (5 mai). Et cela continue ainsi ; il y a chaque fois près de deux cents personnes.

Certaines nuances avertissent que le Consul prétend à un rang supérieur et qu'il y porte non seulement sa femme qui, dès ce moment, est amenée à recevoir les dames étrangères et qui en arrive presque tout de suite à tenir cercle, mais ses frères qui, sans qualité dont ils soient revêtus, figurent en tête de toutes les listes. Lui-même aux jours de banquet passe seul à table, puis viennent Cambacérès et Mme Bonaparte. On reste à table une demi-heure et, dans la soirée, Mme Bonaparte joue au reversi avec une dame, un ambassadeur et un ministre, comme faisait la reine.

Le Consul demande qu'on exécute « un sabre de dimensions médiocres et commodes pour qu'il soit porté par lui dans les grandes solennités. Il devra être d'accord avec les usages et les formes civiles du costume consulaire et dessiné de manière à avoir pour ornements le Régent et d'autres diamants d'un aussi grand prix ». Bonaparte, à ce propos, raconte dans le *Moniteur* comment le Régent « le plus beau diamant que l'on connaisse » avait été mis en gage et a été retiré par le gouvernement et il ajoute :

« Le luxe et la parure des diamants ne conviennent, il est vrai, qu'aux femmes, mais le Régent, par sa grandeur, sa beauté et sa rareté, fait exception. »

L'établissement de cette épée fut payé à Boutet 6.689 fr. 51. Le Premier Consul la portait aux grands dîners et en faisait assez volontiers les honneurs : « Remarquant, dit un général qui dîna un de ces soirs-là aux Tuileries, avec quelle attention on regardait cette épée, il dit, en la sortant du baudrier : « Vous voyez, Messieurs, « l'épée du chef du gouvernement français. Elle « contient pour 54 millions de diamants. » Comme le marquis de Lucchesini s'avanca pour la considérer de plus près, il la lui remit. » Elle passa ensuite de mains en mains. « J'ignore, ajoute Thiébaut, l'effet que leur fit la possession momentanée de ce joyau, mais, après le premier étonnement, j'eus la sensation de tenir entre mes mains le symbole d'un esprit nouveau, la glorification de la force militaire figurée par l'incroyable richesse d'une épée. »

Chaque jour ce sont de nouvelles signatures de paix, de nouvelles présentations, des fêtes nouvelles, toutes politiques il est vrai ; car, lorsque Hortense épouse, rue de la Victoire, le frère du

Consul et que Bonaparte en profite pour réhabiliter le mariage de Caroline, c'est Mme de Montesson qui, par un bal, célèbre les noces de sa jeune amie et le faubourg Saint-Germain s'empresse à y être invité. Mais, pour ces fêtes républicaines inusitées et singulières qui n'ont point de modèle royal auquel l'on puisse se conformer, il faut bien qu'on imagine et qu'on règle une étiquette, pour quoi Benezech ne paraît point suffire.

Benezech qui, avant la Révolution, dirigeait un bureau d'affaires et était propriétaire des *Petites Affiches*, n'a de rapport avec l'ancienne cour que sa femme, veuve du baron de Boeils. « Il était très brun, gros et d'une belle prestance. Il avait, écrit Revellière, les manières, les formes, les habitudes d'un courtisan consommé ; aussi, dès le temps du Directoire, dans tout ce qui tenait à ses fonctions, tâchait-il d'introduire l'ancien protocole monarchique. » Cela ne lui avait point réussi, bien qu'il fût « d'une activité rare, souple, adroit, plein de ressources et que rien ne l'embarrassât. » Mais il avait eu le tort de se laisser tenter par cette place : « On avait alors une si grande idée des magistratures civiles, et l'on regardait encore le service de cour comme

si peu honorable, que les conseillers d'État furent scandalisés de voir un ancien ministre de l'Intérieur, un de leurs collègues, la canne d'huissier à la main, faire le maître des cérémonies et même le maître d'hôtel du Premier Consul. » Telle fut, en effet, l'impression générale et il sentit lui-même qu'il avait devancé les âges et que ses temps n'étaient point venus. Bien que, comme chargé spécialement de l'administration du Palais, il eût, entre autres agréments relatifs à sa fonction, un logement dans les bâtiments de l'Orangerie, il n'était point en faveur et il n'aspirait qu'à trouver une place où il pût faire fortune. Aussi intrigua-t-il pour être envoyé, avec le général Leclerc, comme préfet colonial à Saint-Domingue ; il y mourut presque aussitôt après son arrivée et le Premier Consul soutint par une pension, que compléta Joséphine, la misère de sa femme et de ses deux filles.

On lui avait donc donné des adjoints et ce furent Legendre de Luçay, qui était préfet du Cher, et Didelot, qui avait été préfet du Finistère ; leurs pères étaient fermiers généraux et eux-mêmes, avant la Révolution, étaient de finance. Ils avaient, dès le Consulat, été accueillis dans l'administration où l'on ne saurait dire, vu le peu de temps

qu'ils y sont restés, qu'ils aient particulièrement réussi ; mais cela n'était point en question. On les avait pris pour des gens bien nés et peut-être sur leur bonne foi, bien qu'en vérité cela donnât à rire. Ce fut par une lettre du troisième Consul — Le Brun — que Mme de Lucay, qui était née Papillon d'Auteroche, nièce par suite de Papillon de la Ferté, jadis intendant des Menus, fut instruite de la nouvelle. La lettre qu'elle reçut au lieu de son mari qui venait d'être malade, était accompagnée d'une dépêche officielle. « Le gouvernement, citoyen préfet, écrivait Le Brun, le 25 vendémiaire an X (17 octobre 1801), veut donner plus de dignité à la représentation consulaire et, pour cela, il a cru qu'il fallait quatre personnes qui fussent chargées de faire les honneurs du palais aux ambassadeurs, aux autorités constituées, et qui pussent remplir quelques missions de confiance près les cours étrangères. C'est mieux que ce qu'étaient les introducteurs des ambassadeurs ; c'est mieux que ce que vous avez vu le citoyen Benezech. Pour remplir ces places, le gouvernement désire des hommes qui, ayant une considération personnelle acquise par des fonctions honorables, par des circonstances de famille et de fortune,

puissent recevoir chez eux les ambassadeurs et les étrangers distingués, donner enfin l'idée d'une nation polie et d'un gouvernement honorable. »

Quand Luçay arriva de Bourges à Paris et qu'il vit Le Brun, celui-ci lui parla longuement de la nouvelle place des préfets du Palais. « On veut rendre ces places marquantes, lui dit-il, et, pour cela, d'abord, il est convenu qu'il y aura toujours un des quatre préfets nommé ambassadeur chez l'une des grandes puissances. Le service ne se fera que par deux, de façon qu'on aura toujours six mois dans l'année pour disposer son temps à son gré. Le temps du service ne sera pas par lui-même très assujettissant parce que le Premier Consul a éloigné les jours de réception. On ne compte pas que les nouveaux préfets doivent avoir une trop grande maison ni que leur maison doive être ouverte. Ils donneront seulement à dîner, à peu près une fois par mois, aux ambassadeurs et auront, dans le même espace, quelques jours de réception, le soir, où il ne s'agira que de thé, brioches, etc. Ainsi, écrit M. de Luçay à sa femme, je suis sûr que cela te fera plaisir. » Chaque jour il lui envoie de nouvelles informations au sujet des attributions et du traitement de la place. On ira

au Conseil d'État, où l'on aura un bureau ; le traitement sera de 25 000 francs ; on aura le costume écarlate avec broderie d'argent. « Je pense, écrit M. de Luçay, que ma place sera autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui. Si elle n'était que ce qu'elle est dans ce moment elle me flatterait bien peu. » Le pauvre homme ! Un habit rouge, 25 000 francs, des présentations à faire, des gens à placer, des cortèges à conduire, c'est tout et c'est assez. Car les magnificences promises, entre autres les ambassades et les grandes places, disparaîtront comme sur la mer les palais de la fée Morgane.

Les préfets n'ont, à la vérité, aucune notion de ce qu'ils doivent faire ou faire faire pour 25 000 francs et il leur manque la première des vertus d'un courtisan : savoir rester debout. Dès son début, M. de Lucay écrit à sa femme : « J'avais passé quatre heures sur mes jambes chez le Premier Consul. De là, j'ai été chez le consul Lebrun où l'on ne s'asseoit pas davantage. Hier, j'ai encore passé quatre heures debout chez le Premier Consul où j'ai commencé mon apprentissage en présentant, concurremment avec M. Benezech, les ambassadeurs ; puis j'ai dîné au Palais avec environ cent vingt per-

sonnes. » Mais cela ne serait rien encore : « J'ai passé mes journées, écrit-il, sans chapeau sur la tête. » Et cela est la grosse affaire : Pourvu qu'au milieu de ces événements extraordinaires, M. de Luçay ne se soit pas enrhumé.

Tout les presse à ce moment, et comment les heures suffisent-elles ? Il s'agit de finir ces traités de paix dont les préliminaires seuls sont signés ; de recevoir l'Europe entière qui, par curiosité ou par intérêt, se rue sur le Paris révolutionnaire et l'envahit ; il faut alterner les dîners à quarante-cinq personnes où paraît Mme Bonaparte, avec les banquets à cent quatre-vingts couverts où, au milieu des personnages les plus décoratifs du gouvernement, les militaires décorés de sabres d'honneur ont une place distinguée. Dans ces banquets, il s'agit de faire des expériences comme de répandre le pain à trois et quatre sols la livre, qui, « quoique moins blanc que l'autre, n'en est pas moins déclaré par les convives très bon et très savoureux ». Il s'agit de préparer cette expédition de Saint-Domingue dont Napoléon voudra plus tard rejeter la faute sur Joséphine, comme si la France entière n'y avait pas applaudi — économistes, créoles, soldats, tous ceux qui voyaient

justement dans Saint-Domingue un Eldorado, l'Eldorado qui, par le labeur forcé de ses nègres, négresses et négrillons, avait apporté à la France de l'ancien régime son luxe aimable, son renouveau de plaisirs, ses joies d'élégance, le suprême raffinement de ses lingeries blanchies dans les Iles. Le Consul va au théâtre, il assiste aux Français aux débuts, dans *Mélanie*, de Mlle Bourgoing, cette fleur nouvelle, tout à l'heure la déesse des ris et des plaisirs, au teint clair, dont les yeux doux éclairent le visage un peu court d'une illumination de gaîté.

Et l'ascension de Mme Bonaparte continue. On ne lui présente pas encore officiellement les femmes : c'est dans des maisons tierces, comme chez Mme de Montesson, que la cérémonie s'accomplit. Ainsi les choses se passent pour Mme Diwoff, tout récemment arrivée de Berlin. Mm Bonaparte la reçoit le matin aux Tuileries, puis l'invite à déjeuner avec des gens qui ont quelque chose à demander. Lorsque, en mars, Mme Diwoff est présentée au Premier Consul : « N'est-ce pas, lui dit-il, madame, qu'on danse ici mieux qu'à Berlin. Si j'ose dire, nos jeunes dames et nos jeunes gens dansent trop bien pour des honnêtes gens ! » Mot qui doit

porter, car il le répète et il y tient. N'est-ce pas le temps où lorsque chez elle, en solo, danse Mme Récamier, les Anglais montent sur les meubles pour la regarder. Aussi bien chez Mme Hamelin que chez Mlle de Beauharnais le goût de la danse a pris une forme de passion, mais, sauf quand on valse, ce qui est indécent et ne se fait pas, la femme et l'homme dansent isolés, seule façon qu'on les admire et qu'ils déploient leurs grâces. Ainsi font-ils leurs effets, mais, fort justement, le Consul n'aime point que les hommes et les femmes de la société jouent aux baladins et suffit-il de quelques paroles de ce genre pour mettre les sociétés au pas. Rien de plus difficile au surplus que de régler et d'accorder ces pas de danse et, pour peu qu'on les perde des yeux, comment ne sortiraient-ils pas des règles?

Il s'agit de faire mieux et de bien plus : Celui qui vient de conclure la paix avec l'Europe, qui s'efforce en ce moment à doter la France d'un Code de Lois qui résistera à un siècle d'attaques, le Premier Consul est entré en lutte déclarée avec le Tribunat, le Corps Législatif et l'Institut, à propos du Concordat. Il s'agit de savoir si Daunou et Dupuis, deux des coryphées de la

résistance, entreront au Sénat; il s'agit de savoir si Bernardin de Saint-Pierre, honni à l'Institut, pressé, presque battu, parce qu'il a dit qu'il croyait à l'existence de Dieu, aura le droit d'exprimer, en des termes aussi modérés, une opinion que le Premier Consul trouve admissible. Il s'agit de savoir si le pacificateur du monde, qui sent derrière lui la France, s'arrêtera devant ce barrage d'imbéciles et de gredins, pour qui le mot de liberté signifie d'abord l'oppression des autres. Laissant Lucien négocier avec les parlementaires, acheter les uns, menacer les autres, il part pour Lyon où il a convoqué la Consulte Italienne. C'est la République Cisalpine qu'il transforme, à laquelle il va donner une constitution analogue à celle qu'il médite pour la France.

Ce voyage de Lyon est la première occasion où Mme Bonaparte est mise officiellement en vue ; où elle paraît revêtue d'une sorte de dignité officielle. A l'arrivée, après soixante heures de route dans la neige, concert et bal ; deux jours après, bal offert par le commerce à Mme Bonaparte ; puis, bal offert par les généraux. Et on lui dédie des vers, et, dans les fabriques qu'elle visite avec son mari — par exemple chez

de Barre, Théoleyre et Dutilleux — des métiers sont montés où l'on achève en sa présence un écran en velours à son chiffre. Le 30 nivôse (20 janvier) la fête lui est uniquement offerte. « Une députation de Lyonnaises lui présente une corbeille de fleurs qu'elle reçoit avec autant de grâce que de sensibilité. Le fond de la salle offre la représentation d'Androclès tirant l'épine de la blessure du lion. L'allégresse générale est excitée par une musique agréable, une illumination éclatante, une affluence prodigieuse et surtout par la présence du Premier Consul et de son épouse. » Mme Bonaparte, ainsi que presque toutes les dames qui participent à la fête, est vêtue en étoffes de soie de fabrication lyonnaise et c'est là une des politesses que le Premier Consul sait faire à la ville de Lyon. Bien autre chose pour Mme Bonaparte le 5 pluviôse (25 janvier) quand elle va seule à la fête qui lui est offerte par l'armée dans le bâtiment de Sainte-Marie de Bellecour. Après avoir parcouru la salle, elle prend place sur une estrade surmontée de guirlandes et de couronnes de fleurs avec cette inscription : *Les grâces unies à la valeur*.

Et au retour à Paris, le pas est franchi. Le 18 ventôse (9 mars) les journaux annoncent que

« les épouses des ambassadeurs, ministres et envoyés des puissances étrangères ont été présentées à Mme Bonaparte et qu'elles lui ont présenté chacune plusieurs dames de leur nation qui se trouvaient à Paris. Cela est le rétablissement de l'étiquette que l'on suivait vis-à-vis de la reine. Mais voici bien mieux : C'est, après les illuminations et les fêtes qui célèbrent la paix d'Amiens, la publication d'une autre paix à propos de laquelle on présage l'assassinat du Consul et la reprise de la Révolution, c'est la proclamation du Concordat.

A six heures du matin, la loi est promulgée par le Consul, soixante coups de canon ; à huit heures dans les rues, un cortège la proclame. A dix heures et demie, le Consul fait défiler la parade dans la cour du Carrousel, et il distribue des drapeaux à diverses unités nouvelles. A onze heures et demie, en habit écarlate sans revers, avec large broderie de palmes en or sur toutes les coutures, un sabre d'Egypte suspendu par un baudrier très étroit, avec un col noir, des culottes de soie, des souliers à boucle, un chapeau à la française avec panache tricolore, il part des Tuileries. En tête, hussards, chasseurs, dragons, grenadiers de la garnison, puis infanterie légère

de la Garde, légion de gendarmerie d'élite à pied et à cheval, grenadiers à pied, chasseurs à cheval de la Garde. Ensuite les voitures des conseillers d'Etat, des membres du corps diplomatique, et celles à quatre chevaux des ministres et celles à six des Consuls. Au-devant de la voiture du Premier Consul six chevaux de main conduits par des mamelucks. Sa voiture à huit chevaux est couverte de laquais en livrée verte et or, les généraux de la Garde chevauchent à côté et deux piquets de cavalerie la cernent ; le cortège se termine par les grenadiers à cheval et cinquante gendarmes. Toute la domesticité des ministres, des ambassadeurs, des consuls est en livrée. Tout reluit de neuf, tout éclate d'argent et d'or ; on est déjà loin des fiacres au numéro couvert de papier. Quand Bonaparte entre dans l'église quatre bataillons d'infanterie y sont établis et tiennent toutes les issues. La messe est célébrée pontificalement, avec des chœurs du Conservatoire pour lesquels Sarrette, d'un ton de maître, a réclamé des répétitions sous peine d'empêcher l'exécution. Puis les évêques prêtent serment aux mains du Consul. Au retour, salve de soixante coups de canon.

Rien ne s'est passé, nul attentat des généraux

boudeurs. Si pourtant : une bataille de dames. Le Premier Consul a ordonné de réserver à Notre-Dame, pour sa femme et sa famille, la tribune qui séparait le chœur de la nef. On y a placé une sentinelle, mais Mme Hulot arrive avec sa fille Mme Moreau, force la consigne et s'empare du siège destiné à Mme Bonaparte. Le Consul le voit en entrant dans l'église et il ressent si vivement l'injure qu'il ne reverra point Moreau.

Ainsi, écrit le ministre de Prusse à sa cour le 8 floréal (28 avril), « tout reprend autour du Premier Consul et de son épouse les allures et l'étiquette de Versailles. Le luxe d'apparat, équipages, livrées, nombreux domestiques, reparaissent de tous côtés. On met du choix dans l'admission des étrangers et les femmes étrangères présentées au Premier Consul, au cercle de son épouse, lui sont nommées par un des Préfets du Palais. Il prend quelque goût pour la chasse, et les forêts où chassaient jadis les rois de France et les princes du sang vont être réservées pour lui et les officiers de sa suite... »

Il ne manque qu'un nom nouveau à ce nouvel état de choses. Le Sénat, qui a reçu un premier et formel avertissement, prend une délibération

portant réélection de Bonaparte pour dix années. Le Consul refuse : « Le suffrage du peuple, dit-il, m'a investi de la suprême magistrature. Je ne me croirais pas assuré de sa confiance si l'acte qui m'y retiendrait n'était pas encore sanctionné par son suffrage. » Le 20 floréal, les Consuls, le Conseil d'Etat entendu, arrêtent : Le peuple français sera consulté sur cette question : Napoléon Bonaparte sera-t-il Consul à vie. Le peuple répond : sur 3 577 259 suffrages exprimés 3 568 885 veulent que Bonaparte soit consul à vie. 8 374 refusent. Deux années ont suffi pour que le peuple affirmât ainsi sa confiance, ses espoirs et sa volonté.

VIII

SAINT-CLOUD

Joséphine n'avait point agréé tout de suite l'étonnante fortune qui venait l'arracher à sa vie bourgeoise, elle y avait résisté avec une énergie que justifiaient ses craintes. Si Bonaparte recevait un pouvoir viager, n'arriverait-il pas très vite à le souhaiter héréditaire et comme il ne pouvait en jouir pleinement sans enfants, ne serait-il pas naturellement poussé à un divorce et à une nouvelle union ? Elle pouvait penser que ces projets étaient nuisibles à son mari, puisqu'ils l'étaient assurément à elle-même, mais comment lutter contre l'avenir ? En dehors de cette radieuse et terrible entité, elle avait contre elle Lucien, Joseph, Rœderer, Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Fontanes, combien d'autres ; mais Lucien était seul redoutable : Il portait à ce qu'il voulait faire exécuter par son frère une conviction personnelle et il pensait bien que si

Napoléon avait le présent, il aurait l'avenir. Encore avait-il déjà des mots de prince du sang. Comme Joséphine lui demandait pourquoi il n'était pas venu dîner le lundi précédent : « Parce qu'il n'y avait pas de place marquée pour moi, répondit-il. Les frères du Premier Consul doivent avoir les premières places après lui. » Impossible de poser plus franchement sa candidature.

Du côté de Bonaparte, Joséphine ne trouvait qu'un très médiocre appui. « Qu'elle file et tricote », disait-il. Mais sa vie n'était point montée pour cela. Il lui fallait du monde, des distractions, une vie occupée, au moins par des achats et des fantaisies. Or, ce n'étaient plus ses fantaisies, mais celles de Bonaparte qui la régissaient. A des heures sinistres du matin, il fallait qu'elle fût prête, disposée et gaie, pour aller où il plaisait au Consul, et de même le soir. On revient du Jardin des plantes, mais revient-on de Malmaison, et quand on a affaire à Paris n'est-ce pas abominable? « Bonaparte, écrit-elle à Mme de Krény, a décidé à sept heures du soir qu'on irait coucher à Malmaison, ce qui a été exécuté à l'instant. Me voici, ma chère petite, confinée à la campagne pour je ne sais quel temps, j'en suis triste à en mourir. Malmaison

qui avait tant d'attraits pour moi n'est à mes yeux cette année qu'un endroit désert et ennuyeux. » Et en voici la raison, une raison qu'elle seule et son amie et quelqu'un d'autre sans doute, auraient pu expliquer. « Je suis partie hier si précipitamment que je n'ai pas eu le temps de rien faire dire au *jardinier* qui m'avait promis des fleurs. Comme je veux absolument lui écrire faites-moi dire ce qu'il faut que je lui mande. J'ignore ce dont vous êtes convenue avec lui ; je désire surtout lui témoigner mon chagrin, attendu, ma chère petite, qu'il est bien réel. »

Qu'est-ce que ce jardinier mystérieux et quelles excuses ne doit-on pas à un tel personnage ? En vérité, c'est bien ici le galant jardinier, et quand Joséphine assure ensuite Mme de Crény qu'elle tient toujours cinquante louis à sa disposition, n'est-il point permis de se demander quels services elle rémunère ainsi, chez « la plus fidèle et la plus dévouée des amies ? » Sans doute est-ce l'unique occasion où l'on puisse former un soupçon, mais, s'il est sérieux, quel singulier déguisement elle adopte ; et s'il n'est point fondé, quel étrange mystère ?

*
* *

Au milieu des cérémonies presque quotidiennes, elle passe le printemps entre Paris et Malmaison. Mais ni à Paris, ni à Malmaison, car elle est constamment sur la route. Et pourtant, de combien de choses on pourrait s'amuser si on était de loisir! Il y a l'ambassadeur turc, son excellence Ghalis effendi, bach mouhassedé, qui fait la joie des Parisiennes auxquelles il offre des schalls, des pastilles d'ambre, des parfums, « des curiosités orientales » dont il a apporté des milliers de caisses : cet ambassadeur turc prête, dans cette époque sérieuse, une nuance de gaieté exotique, qui n'est pas sans influence sur les modes, et qui subsiste dans l'opérette. Il est, dans cette petite cour où l'on entend être solennel, moins folâtre que son prédécesseur du temps du Directoire, mais les objets dont il dispose sont autrement riches et l'on parle couramment de schalls estimés plus de 6 000 florins.

Mme Bonaparte interrompt ces trains de fêtes pour aller à Plombières : Corvisart a prétendu qu'elle y trouverait des eaux souveraines, qui lui rendraient un éclat de jeunesse et fourniraient au Premier Consul l'espoir d'une postérité. En fait, elle n'est point si âgée qu'elle doive y renoncer, mais ses quarante ans sonnés ne

sont pas à mettre en oubli, non plus que ses origines créoles et l'existence qu'elle a menée. Elle essaie bien de rejeter la faute sur Bonaparte qui n'est pas sans en être frappé, car elle a pour elle sa fille et son fils. Elle entend pourtant prendre toutes les précautions et s'assurer toutes les chances. Aussi, c'est une cure sérieuse qu'elle entreprend. Elle voyage, sans qui que ce soit de la famille, escortée par un détachement de carabiniers et par la gendarmerie nationale, et son train est de trois voitures. On lui rend, à son passage, des honneurs souverains à Nancy où son petit parent Mgr d'Osmond est évêque ; elle apprend que son installation ne s'est faite qu'après beaucoup de difficultés et avec d'étranges manques d'égards : alors, au dîner, à la préfecture, où l'on a donné à l'évêque une place inférieure, elle fait semblant de ne pas le voir, le réclame à haute voix, le fait asseoir près d'elle, le comble d'égards. Plus tard elle saura s'indigner lorsque la mairie enverra à Mgr d'Osmond un billet de garde. Mais elle dit vrai lorsqu'elle écrit à sa fille, dès son arrivée à Plombières : « Je sens que je n'étais pas née pour tant de grandeur et que je serais plus heureuse dans la retraite environnée des objets

de mon affection. » Les objets de son affection — et les objets de mode ; ainsi fait-elle venir avec un passeport militaire signé de Duroc le citoyen Herbault qui vient lui montrer toutes sortes de jolis chapeaux et qui circule en qualité d'« attaché au service de Mme Bonaparte ». Elle reçoit du Premier Consul des lettres très tendres. « Je t'aime comme le premier jour parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout » et il termine : « Mille choses aimables et un baiser d'amour. » Il est à Malmaison où « l'aimable fille Hortense fait à merveille les honneurs » et monte le *Barbier de Séville*. Rien n'est plus joli et lorsque Bonaparte dit qu'elle a joué Rosine avec son intelligence ordinaire n'est-ce pas le plus grand des éloges ? Mais à propos de ce Malmaison qu'elle aime si fort et auquel elle s'est attachée comme à son destin, n'y a-t-il pas, dans une des lettres du Consul, une indication qui doit lui faire peur. Oh ! ce n'est qu'un mot dans cette lettre du 8 messidor an X où il se réjouit des nouvelles qu'elle a données de sa santé et qu'il a soumises à Corvisart : il dit : « J'ai été voir hier la manufacture de Sèvres et Saint-Cloud. »

Saint-Cloud ! C'est le palais, adieu Malmaison !

On y pourra venir mais en passant, et l'on y deviendra étranger. Et que sera-ce de ce palais de Saint-Cloud? Ce fut presque avec des formes de colère que, en l'an VIII, le Premier Consul rejeta la pétition que lui présentèrent les habitants pour qu'il rendît à leur village, par sa résidence, l'éclat des jours anciens. La première idée de s'y installer remonte au 18 fructidor an IX (5 août 1801) où, dans une promenade sur les coteaux, Berthier l'y engagea très vivement. Il énumérait les avantages à l'infini qui lui faisaient préférer Saint-Cloud à Malmaison. Et le premier était qu'à son dire, avec 25 000 francs, la maison pouvait être rendue habitable. Fontaine et Percier furent appelés. Leur premier devis s'éleva à 1 200 000 francs. Mais le Premier Consul n'en a accordé que 600 000 dont 300 000 pour le château. Il a doublé; accepté le chiffre des architectes, qui, après vérification, ont demandé 2 847 000 francs. Il faut encore trois millions pour qu'on s'installe et ce n'est pas un architecte qui le dit, c'est Duroc. Encore le mobilier atteindra-t-il un chiffre tout à fait surprenant; car ce n'est ni un architecte ni un tapissier qui le commande, c'est Fischer, qui fait fonction d'intendant du Premier Consul.

Joséphine achève pourtant sa saison d'eaux. La cousine de son mari, Mme Alexandre de La Rochefoucauld qui est née Pivart de Chastullé, est venue la passer avec elle. Mme de La Rochefoucauld sait ce qu'elle fait : Une seule lettre que Joséphine lui adresse après son retour à Paris répond à vingt demandes ; demandes pour Mme *Talouette*, pour Mme de Sourdis, pour Mme Daru, pour Mme de Rivaux, mais surtout, surtout pour Mme de La Rochefoucauld. Son mari, le second fils du duc de Liancourt, entré au service en 1780, a émigré en Angleterre en 1792. « Époque trop pénible, écrivait-il plus tard, pour que ma conscience me permît d'aider en rien au gouvernement qui franchissait toutes les bornes de la morale et de l'honneur. » Dès sa rentrée, après brumaire, sur le témoignage de Joséphine, et parce que sa femme était cousine issue de germain d'Alexandre de Beauharnais, il fut nommé préfet de Seine-et-Marne. Mais sa femme, qui avait été emprisonnée à Port-Libre durant la Terreur, et qui disposait de l'influence, souhaita, comme le dit d'Antraigues, que son mari fut « maintenu pour un temps indéterminé dans une grande situation hors de France », ou d'Europe. On le fit donc chargé d'affaires, puis

ministre en Saxe. Il devait être deux fois, avant et après Austerlitz, ambassadeur à Vienne avec 200 000 francs de traitement, durant que sa femme serait dame d'honneur de l'Impératrice avec 40 000 francs de fixe et des gratifications à l'infini. Pour l'instant, « elle était de ces personnes qui n'avaient garde de venir le soir aux Tuileries, mais qui, ayant partagé ce palais en deux régions, croyaient pouvoir, sans déroger, emporter le matin du rez-de-chaussée tout ce que pouvait obtenir leur importunité en échappant à l'obligation de reconnaître la puissance qui habitait le premier étage ». Contrefaite et pourtant galante, elle avait de l'agrément dans ses grands yeux bleus, surmontés de sourcils noirs ; l'esprit était vif, hardi, sec, mais avec du trait. Elle semblait n'avoir pour objet que de refaire sa fortune et c'était bien pour cela qu'elle était venue aux eaux de Plombières. Sa cure avait merveilleusement réussi. Mme Bonaparte ne peut se taire de « sa tendre amitié et du bonheur qu'elle a eu d'avoir passé ces trois semaines avec elle. Je les mettrai, écrit-elle, au nombre des jours heureux que j'aurai eus dans ma vie. » C'est elle qui se rend la commissionnaire de Mme de La Rochefoucauld pour les

affaires que celle-ci a à Saint-Domingue. Elle en écrit lettre sur lettre au général Leclerc en personne. Par compensation, Mme de La Rochefoucauld semble disposée à recruter pour les Tuileries, au moins pour le salon jaune du rez-de-chaussée et elle fait valoir les avantages qu'on en tire, pourvu qu'on sût s'y prendre.

IX

LE CONSULAT A VIE

Lorsqu'elle revient de Plombières, pour le 14 juillet (25 messidor), Joséphine trouve Bonaparte arrivant de Mortefontaine où il a passé plusieurs jours à causer, chasser et faire de la politique — la politique que déteste Joséphine ; mais elle doit bien s'y soumettre et faire bonne mine. Le 28 messidor (qui est le 17 juillet), on lui présente les ministres étrangers, leurs femmes et les dames étrangères qui ont déjà été présentées. « Il ne devait pas y avoir de nouvelles présentations, écrit Stapfer, parce qu'on voulait écarter poliment la duchesse de Cumberland dont le désir d'être reçue par Mme Bonaparte ne se conciliait pas avec l'étiquette de la cour où elle n'a jamais pu se faire reconnaître comme duchesse de Cumberland. Elle trouva malgré cela moyen de s'introduire dans l'appartement de Mme Bonaparte, qui lui

dit à peine deux mots et nous priva de la présence du Premier Consul qui, contre sa coutume, ne vint pas dans le cercle des dames pour éviter que Mme de Cumberland lui fut présentée. »

Le préfet du palais de service avait fait de son mieux, au milieu des dames parées des présents de l'ambassadeur turc, mais il n'avait pu remplacer comme il eût voulu les femmes qui eussent dû entourer Mme Bonaparte. La cour étant constituée, il fallait bien qu'elle reçût ses organes. A présent il en était des personnages comme du cadre. Si l'on allait encore à Malmaison où l'on donnait la comédie, le Premier Consul, surtout après la proclamation solennelle du plébiscite, avait hâte de s'installer à Saint-Cloud. Il s'y établirait dans une souveraineté effective ; il y déploierait des pompes guerrières que ne supportait pas Malmaison; il y recevrait, dans des salons appropriés, la foule des courtisans ; il jouerait au roi. Joséphine était profondément triste et ne parvenait pas à le dissimuler. Elle sentait, comme tout le monde, que « le Consulat à vie était gros de l'hérédité » ; elle savait que l'insuccès de sa dernière saison à Plombières était connu de tout le monde et il ne lui restait plus qu'une carte à jouer : l'adoption du fils

d'Hortense et de Louis, mais que de difficultés pour y parvenir et comment vaincre les susceptibilités jalouses du père ?

« Dévorée » par ces inquiétudes, Joséphine passe ainsi ses derniers jours de Malmaison, souvent, très souvent, sur la route des Tuileries où il faut être pour les réceptions. Car le Premier Consul a décidé que la fête du Consulat à vie ne serait point célébrée le 14 juillet, comme on avait dit, mais le 27 thermidor — le 15 août — jour de sa naissance. Concert par trois cents instrumentistes, comprenant, au milieu de morceaux de Martini, Chérubini, Jadin, Catel, Méhul et Rameau, de longs fragments du *Carmen Seculare* de Philidor ; réception des députations de tous les Corps constitués apportant leurs félicitations ; réception des ambassadeurs, discours ; 25 658 fr. 96 centimes d'illuminations sur le palais. Combien plus à la ville de Paris qui érige, au-dessus d'une des tours de Notre-Dame, une étoile de trente pieds de haut, formée de lampes à courants d'air qui brillent encore au lever du soleil ; au terre-plein du Pont-Neuf, une figure de quarante-deux pieds de proportion sur un piédestal de soixante, représente la Paix ; et puis trois feux d'artifice, un à l'Hôtel de Ville,

un aux Champs-Elysées et un bouquet de plus de 12000 fusées au Pont-Neuf. Mais le plus beau tient en une ligne : *L'Hôtel de Ville comme sous la monarchie.*

On y retourne à grands pas : lorsque le 3 fructidor (21 août) le Premier Consul, accompagné des deuxième et troisième consuls, des ministres, des conseillers d'Etat, des préfets et du gouverneur du Palais, des généraux de la Garde et des généraux inspecteurs, se rend en six voitures, sous une escorte de garde à cheval, la troupe formant la haie, des Tuileries au Luxembourg, une députation de dix sénateurs, avec deux huissiers et deux messagers d'Etat, l'accueille au pied de l'escalier. Joseph et Lucien, déclarés sénateurs comme membres élus par le Conseil d'Etat et par le Tribunat au Grand Conseil de la Légion d'Honneur, prêtent un serment bizarre et nouveau qui ouvre les plus étonnantes perspectives et que tous les sénateurs répètent à la suite : « Je jure d'être fidèle à la Constitution, d'en suivre constamment l'esprit et les principes quand je serai appelé, dans le Sénat, à en développer et à en expliquer les dispositions, de défendre toujours les droits et les intérêts du

peuple et la stabilité du gouvernement. » Rien ne prête davantage aux suppositions ; car quels sont à présent « l'Esprit et les Principes » d'une Constitution dont, après moins de deux ans, l'on a supprimé les principaux articles, en renforçant constamment le pouvoir personnel et en abolissant les listes même d'éligibilité. Il ne reste qu'à éliminer les quelques hommes qui donnent encore une apparence républicaine au gouvernement et qui combattent la réaction royaliste et religieuse.

Tout de suite après la publication du Concordat, le ministre de la Police a prétendu maintenir la liberté des non-catholiques ; il a, le 18 prairial (7 juin), lancé une circulaire où on lit : « La majorité de la nation n'a pas le droit d'imposer son culte à la minorité ; le domaine des consciences n'est au pouvoir d'aucune puissance humaine. » Cette phrase n'a point été pardonnée ; mais ce n'est là qu'un médiocre épisode dans une guerre qui dure depuis deux ans et où Fouché, par son adresse et l'utilité dont il est, a eu presque constamment l'avantage sur Lucien. Mais pour se défendre, il lui faut la présence réelle. Joseph et Lucien, profitant d'un séjour de vingt-quatre heures que Napoléon est venu faire, sans sa

femme, à Mortefontaine, le chambrent, lui démontrent que Fouché contrarie constamment sa politique et qu'il est pour elle un adversaire redoutable, qu'il convient de remanier le ministère en créant une charge ressemblant à celle du chancelier et d'attribuer ce grand office à un homme placé au-dessus des intrigues et des conspirations de police. On présente au Premier Consul Regnier, qui n'a point mal fait dans l'administration des Domaines Nationaux et dont les conspirateurs se croient parfaitement sûrs. On se débarrasse de Fouché, ministre de la Police, d'Abrial, ministre de la Justice, de Rœderer qui paraît trop doctrinaire à l'Instruction publique, en les faisant sénateurs et le Premier Consul anoblit cette promotion en y joignant le général d'Aboville et Mgr Du Belloy, archevêque de Paris.

Le contraste de ces nominations rend pour Fouché la chute plus pénible, mais Joséphine souffre plus que lui de sa disgrâce. Elle en témoigne beaucoup de peine et de colère, mais tout est accompli lorsqu'elle l'apprend de Cambacérès. Depuis le retour d'Égypte, bien qu'elle eût échoué dans ses négociations pour la royauté et qu'elle eût été contrainte d'y renoncer, elle

n'avait point été touchée aussi durement par ses beaux-frères. Elle avait partie liée avec Fouché dont la chute semblait annoncer, que, avant peu, sous prétexte d'assurer l'hérédité, on imposerait au Consul de divorcer et d'épouser quelque princesse. Lucien avait rapporté d'Espagne un tel projet et il ne manquerait pas d'y revenir.

Elle a bien d'autres ennuis qu'elle avoue elle-même à sa confidente ordinaire : Mme de Krény. Bonaparte devenu presque roi s'élève à des fantaisies royales : ce sera Mlle Georges presque à ses débuts et c'est Joséphine Grassini. Celle-ci plus redoutable, semble-t-il, car il la connaît depuis six ou sept ans. En 1796, à Milan, au temps des premiers triomphes, elle a paru devant lui et, dans un enthousiasme divin, elle s'est offerte. Et il l'a refusée par amour pour l'autre Joséphine. Il l'a retrouvée aux jours de Marengo : déjà, chez la femme de vingt-sept ans, le corps court s'est alourdi ; la tête puissante, aux traits vigoureux, aux sourcils charbonnés, aux épais cheveux noirs, est encore plus commune. Il ne faut pas retenir d'elle un portrait qu'on dit être de Mme Lebrun, mais des portraits peints à Milan et des gravures contemporaines. C'est une épaisse commère que, mal-

gré ses yeux de feu, sa peau bistrée, ses airs d'amoureuse, on laisserait à ses inventions de plats milanais, n'étaient sa voix, son chant, l'admirable instrument qu'elle possède et dont elle joue. Après le concert de Milan, les choses ont marché vite, si vite que le lendemain matin elle déjeunait dans la chambre du Consul avec Berthier en tiers. Sa venue a été annoncée à la France par le quatrième bulletin de l'Armée d'Italie. Le 14 juillet, fête de la Concorde, elle a chanté à Paris un morceau composé tout exprès « sur la délivrance de la Cisalpine et la gloire de nos armes ». Et vingt-trois jours après, ce fut elle qui, par des duos avec Bianchi, eut mission de célébrer, dans le temple de Mars, ci-devant l'église des Invalides, la victoire de *Maringo*. Mais Bonaparte ne voulait point qu'elle l'affichât et il la tenait obscurément sous clef dans une petite maison achetée exprès rue Chantereine. Cela n'allait point à la dame qui prit des distractions. Le Consul rompit. Toutefois, à l'occasion, il la revoyait : Il lui avait accordé la salle du théâtre de la République pour deux concerts. Et c'est assurément alors que Joséphine écrit à sa confidente : Je suis bien malheureuse, ma chère petite, ce sont tous les jours des scènes de la

part de Bonaparte, sans jamais y donner lieu. Ce n'est pas vivre. J'ai cherché à deviner ce qui pouvait y donner lieu. J'ai appris que, depuis huit jours, la Grassini était à Paris. Il paraît que c'est elle qui cause toute la peine que j'éprouve. Je vous assure, ma petite, que si j'avais le moindre tort, je vous le dirais avec franchise. Vous feriez bien d'envoyer Julie sa femme de chambre pour savoir s'il entre quelqu'un. Tâchez aussi de savoir où cette femme demeure. Adieu, je vous embrasse. Vous serez aimable de venir demain à Saint-Cloud. » Et elle se remue, elle s'agite, elle se démène pour des passantes qui ne tracent que sur les sens de Bonaparte : seul l'intérêt de la nation pourrait le séparer d'elle, car jamais en réalité, depuis l'Égypte, il ne lui fut autant attaché.

Le 1er complémentaire de l'an X (18 septembre) le Premier Consul vint s'établir à Saint-Cloud. La Cour, si médiocre fut-elle, se plaignait fort. Toutes sortes de prétentions surgissaient. On venait le soir de Paris faire sa cour à Mme Bonaparte avec laquelle l'usage paraissait établi qu'on ne déjeunât ni ne dinât. Le général Duroc tenait table pour toutes les personnes du palais; on s'occupait peu et mal de leurs logements; il

y avait de tous côtés, des cris et des grincements de dents.

Pour finir l'année, le *Moniteur* annonce que le « Premier Consul, accompagné de son épouse, du deuxième et du troisième consul, » se rendit à neuf heures du matin dans la cour du Louvre où il a visité durant trois heures l'Exposition de l'Industrie Nationale; de là, il est passé au salon des Tableaux; le soir il vient à l'Opéra en uniforme de la garde nationale et, après la pièce, il retourne à Saint-Cloud. Joséphine l'accompagne partout et l'étonnante vie qu'elle est condamnée à mener semble en vérité la supplicier. Tous les jours, réception, sorties, fêtes, audience; chaque dimanche, à partir du 4 vendémiaire, la messe dite par l'évêque de Versailles, et ne doit-on pas voir dans cette mise en scène un pas décisif?

Bonaparte, dit un témoin, passe au milieu de la galerie; il cherche à fixer le sourire sur ses lèvres; il distribue de petits saluts à droite et à gauche; il se dandine en marchant. Derrière le Consul, loin derrière, Cambacérès et Lebrun; Cambacérès donnant la main à Mme Bonaparte, Lebrun à Mme de Luçay. Derrière, un petit groupe d'hommes et de femmes attachés à la maison.

Bonaparte se place dans une tribune en face de l'autel, à la place qu'occupait Louis XVI. A côté de lui et en avant des deux consuls, Mme Bonaparte : c'est la première fois, le 4 vendémiaire an XI (26 septembre 1802), qu'elle a le pas sur les collègues de son mari. La messe, très brève, est exécutée en musique par la Chapelle du Premier Consul, composée de tous les artistes en vue sous la direction de Paësiello. Deux fois au moins par semaine, présentations de soixante, de cent étrangers. Chaque *quinze*, dîner, et l'on varie de 150 à 200 convives dont une vingtaine de femmes : parmi les françaises, la famille, Caroline, Elisa, Hortense, parfois Julie ; quelques femmes d'aides de camp, les deux dames qui volontairement, semble-t-il, assistent Mme Bonaparte pour faire les honneurs du Palais et quelques étrangères. Au dîner du 15 vendémiaire (7 octobre) où, à côté des membres du Corps diplomatique et des étrangers de marque comme Lord Erskine, Fox, Lord Holland, figurent « les artistes et fabricants auxquels le jury de l'Exposition industrielle a décerné la médaille d'or : parmi eux Bréguet, Montgolfier, Boutet, Odiot, Tourney, le fondateur de la manufacture de poteries de Montereau et, près des femmes d'ambassadeurs, Lady Holland.

Ce nom-là arrête. Cette femme-là s'est souvenue, et quand elle comblait de ses attentions l'Empereur déporté à Sainte-Hélène, qui saura dire qu'elle ne pensait pas au Consul et au dîner des Tuileries?

* * *

Déjà pour donner à cette France nouvelle que le Consul assemblait, un aspect assorti aux desseins de son chef, pour organiser une société et former des catégories d'individus qui se distinguassent au premier coup d'œil, pour diversifier les couleurs et en composer un ensemble chatoyant et animé, pour inspirer aux uns la tenue et la dignité, aux autres le respect, le Premier Consul avait assigné à chacun des corps constitués une tenue différente, dont le port obligatoire consacrait l'égalité entre membres de même grade et assurait la hiérachie. Mais il fallait à cette foule un ordre, une discipline, une règle, et, par suite, des gens pour l'imposer. Ainsi le Premier Consul adjoint à Luçay et à Didelot, M. Rémusat et M. Fontaine de Cramayel : Celui-ci qui vient de la ferme générale comme MM. de Luçay et M. Didelot, celui-là qui fut avocat géné-

ral à la cour des Aides de Montpellier et qui doit sa nomination à sa femme, M[lle] Gravier de Vergennes, que Joséphine a connue à Croissy. Depuis l'an VII, avec une admirable obstination, Joséphine cherchait une place pour Rémusat. Enfin l'a-t-elle trouvée : Le Citoyen Rémusat va paraître comme ses collègues en habit de drap écarlate, argenté sur toutes les coutures, du dessin des ministres, avec la veste de casimir blanc brodé en argent, la ceinture de taffetas bleu brodée en argent avec franges et les jarretières en argent. Cela est fort beau, et de grand style.

Si Rémusat avait la moindre idée de ce qu'il devait faire, cela serait encore mieux, mais on pouvait se dire qu'il apprendrait, et, pour cela a-t-on M. de Salmatoris-Rossillon, pour lequel a été créée momentanément une cinquième charge. Il apportera les traditions de la cour de Turin où il était maître des cérémonies. Nulle cour n'était plus stricte et plus formaliste et l'on ne pouvait prendre un meilleur professeur.

Mais ce n'est pas assez que ces cinq hommes à 25 000 francs l'an, le Consul veut aussi quatre dames « *chargées de faire auprès de M[me] Bonaparte les honneurs du Palais* ». Ces quatre dames,

bien que nommées seulement le 2 frimaire (23 novembre) touchèrent les appointements de l'année entière, soit 12000 francs. Ce furent Mmes Talhouet, Rémusat, Luçay et Lauriston. On peut bien penser qu'avant Plombières, Joséphine ne connaissait point Mme Talhouet, Mlle Baude de la Vieuville — qui, avec son ambition, ses deux filles et son fils, rêvait pour chacun de ceux-ci des biens immenses. Elle avait alors trente-sept ans et trouvait un terrain à souhait pour ses intrigues. Les relations avec Mme Rémusat remontaient beaucoup plus loin : au temps où Mlle de Vergennes n'était pas mariée et où, avec sa mère, Mme de Vergennes, elle passait l'été chez Chanorier à Croissy. Mme Legendre de Luçay lui était inconnue ; elle était de finance, comme son mari, et s'entendait assez bien à ses intérêts. Enfin Mme Law de Lauriston dont le mari, camarade de Bonaparte à l'École militaire, était en 1800 devenu son aide de camp. Le mari descendait du Law de la Régence, la femme née Leduc, était fille d'un maréchal de camp, inspecteur général de l'artillerie. Ces choix, sans être brillants, étaient d'une haute convenance. Sauf Mme Rémusat, ces femmes avaient passé la trentaine et elles avaient l'usage du monde, sinon

l'usage de l'ancienne cour où aucune n'avait pénétré. Mais leur mission eût été singulièrement difficile si elles l'avaient remplie comme il convenait, si elles en avaient connu les détails et apprécié les difficultés.

Veut-on se rendre compte de ce qu'est une présentation à Saint-Cloud, lorsqu'on y est conduit par un ministre étranger? La voiture entre sans formalité, par la grille grande ouverte, dans la cour d'honneur pleine de soldats de la Garde et de domestiques en grande livrée. On ne peut qu'admirer le luxe de l'intérieur. Au haut de l'escalier, dans le vestibule de forme ronde, un seul tableau : Le *Bonaparte franchissant les Alpes* de David. Dans le salon attenant, un seul tableau aussi : *La mort de Desaix*. La galerie où l'on attend est garnie de tableaux empruntés au muséum ; mais le jour défavorable ne permet guère qu'on les voie. Les peintures du plafond, datant de Louis XIV, sont intactes. Après la galerie, un autre salon où l'on voit un portrait de Mme Bonaparte assise sur un sopha, très flatté. Le pourtour du salon d'attente est garni de fauteuils pour les étrangères. La plupart sont Russes et Polonaises, en robe de soie vert, violet, lilas ou noir, brodées d'or;

certaines ont des pierreries piquées au bas de la robe.

Près de la cheminée sont assises quatre dames d'honneur en toilette du matin, élégante et très simple. Mousseline de l'Inde blanche avec un cachemire blanc ou de couleur enroulé sur les cheveux. Mme de Lauriston est de service, svelte et jolie personne, encore peu ferrée sur ses fonctions. Un préfet du palais lui présente chaque arrivante : tout se borne de sa part à de légères inclinations et à des sourires. Dans le salon, un seul ministre, Talleyrand. Puis Duroc, les hommes présentés à la dernière audience, un grand nombre de militaires, cinquante dames.

A quatre heures sonnant, on entre dans la salle d'audience. Les dames se sont rangées debout autour de la salle ; les hommes debout derrière elles ; Bonaparte a paru, en petit uniforme vert à parements rouges, gilet assez long en drap bleu, culotte de soie noire, bas de soie blancs, petit tricorne à la main, sabre de dragon au côté. Il s'est mis à causer avec la première dame qui s'est trouvée à sa portée, lui a fait quelques compliments et des questions qui ont invariablement porté sur le climat de son pays, sur son voyage, sur la durée de son séjour à

Paris... Deux préfets du palais, plus petits que Bonaparte, se tiennent à ses côtés; l'un demande à la dame que Bonaparte va aborder son nom, son pays, et le Premier Consul la salue d'une inclination de tête avant de lui parler. Il est arrivé à la troisième dame quand Mme Bonaparte entre, escortée par deux autres petits préfets. Elle commence le tour du salon et, comme elle est plus brève que son mari dans ses propos, elle ne tarde pas à le rejoindre. Elle paraît plus âgée et plus maigre qu'on ne l'imaginait, montre beaucoup de politesse et de prévenance, plus peut-être que ne l'exige sa situation. Ses façons ont le cachet de l'ancienne cour. Sa fille, Mme Louis, qui, sans être belle, ne manque ni de charme ni d'aménité, a moins d'abandon. Mme Bonaparte porte une toilette du matin en satin blanc, garnie de larges dentelles ; dans les cheveux châtain foncé, une sorte de diadème à trois rangs de pierreries, au milieu duquel ressortent trois superbes camées antiques. Elle cause assez longuement avec les Russes et les Polonaises qui se sont mises en frais pour elle, mais il est amusant d'observer que les sourires les plus gracieux, les mines les plus séduisantes vont à l'adresse du Premier Consul. Quand il approche,

les plus belles embellissent et les plus impressionnables se signalent, surtout parmi les Polonaises, qui, avec leur tête penchée d'un petit air langoureux, leurs grands yeux clairs et expressifs fixés alternativement sur le héros ou levés au plafond, sont charmantes. Pour sa femme, les physionomies sont avenantes, mais tout autres; c'est son diadème qui fixe le regard, on ne lève pas les yeux plus haut.

Lorsque le tour du salon fut terminé, Mme Bonaparte s'assit au coin de la cheminée et les envoyés lui présentèrent successivement les étrangers venus pour la première fois. Ils les nommaient et, pour chacun, Mme Bonaparte inclinait la tête et se levant à demi, disait : « Je suis charmée, je suis bien aise. Enchantée de vous voir. » Les femmes des envoyés ont ensuite rendu le même office aux dames de leur nation. Pendant ce défilé, Bonaparte causait avec quelques étrangers de connaissance. Les présentations finies, sa femme et lui ont salué l'assistance et sont rentrés dans leurs appartements. »

Aussitôt chacun s'empresse pour partir; on traverse la galerie pour arriver à un grand salon où est dressé un magnifique buffet qui eut été

plus apprécié pendant la longue attente qui a précédé l'audience. Chacun songe au départ. Mais comme il y a, sur la place du Palais, plus de deux cents équipages, parmi lesquels quantité d'attelages à quatre, il faut plus d'une heure avant que chacun soit casé. On attend dans les beaux salons du rez-de-chaussée que les valets de pied fassent monter les voitures selon l'ordre des préséances et cela dure longtemps.

Voilà la cour de Saint-Cloud jugée par un Allemand et un Allemand qui, comme de juste, trouve la France fort peu de son goût ; mais il porte à l'examiner la méticuleuse attention et la précision de détails qui assurent le succès de ses compatriotes dans les « missions spéciales ». Veut-on, en pendant, le récit que fait une Anglaise de sa présentation aux Tuileries : cela est d'un caractère moins aigu, mais le détail n'y est pas moins recherché. « Depuis plusieurs jours, écrit-elle, M. de Luçay avait fait savoir aux ambassadeurs que Mme Bonaparte recevrait le 8 avril, à trois heures, les ambassadrices « *et les étrangères de marque qui désireraient lui être présentées* ». Nous sommes entrées par la porte du coin de la cour des Tuileries qui conduit aux appartements de

Mme Bonaparte ; il y avait dans l'antichambre quelques domestiques portant la livrée de Bonaparte. Un homme sans livrée ouvrait la porte à deux battants pour chaque personne. Dans le salon jaune, nous avons trouvé cinq ou six femmes et autant d'hommes, tous ambassadeurs et ambassadrices ou étrangers. Comme on continua d'arriver, on se trouva être environ quatre-vingts personnes. Tout autour de la pièce étaient rangées des chaises, sur lesquelles Mme de Luçay invita les dames à s'asseoir. Lorsqu'elles furent placées, les hommes demeurèrent en groupe au bout de la pièce devant la fenêtre. Bonaparte et Mme Bonaparte entrèrent en même temps par la porte de la chambre à coucher. Je manquai leur entrée, ayant à ce moment la tête d'un autre côté. Quand je les aperçus, Mme Bonaparte causait déjà avec la première dame qui se trouvait à sa gauche, et le Premier Consul, en petite tenue, entre les deux préfets du palais en grand uniforme, parlait à la princesse de Santa-Croce. Il fit le tour de la pièce, adressant la parole à chaque dame pendant deux ou trois minutes. M. de Luçay tenait à la main une feuille de papier sur laquelle étaient inscrits le nom et la nationalité de

chaque dame qu'il présentait à Bonaparte au moment où il s'approchait d'elle.

« Il me parut très simple et sans aucune affectation. Il demanda à une des dames si elle montait à cheval, à une autre si elle était depuis longtemps en France. Il parla aux Italiens dans leur langue répétant *des riens royaux* du même genre.....

« A mesure que Bonaparte faisait le tour du salon, Mme Bonaparte le suivait laissant deux ou trois personnes entre eux. Elle parlait aussi à chacune, mais on ne l'accompagnait pas pour lui nommer celle à qui elle s'adressait, de sorte que les présentations étaient en réalité faites au Premier Consul, mais dans l'appartement de Mme Bonaparte.

« Lorsqu'il eut parlé à toutes les femmes, il adressa quelques mots par-ci par-là aux hommes groupés devant la fenêtre, puis s'échappa par la porte par laquelle il était entré. Pendant ce temps, Mme Bonaparte avait fini son tour et s'arrêta près du fauteuil qui était au coin de la cheminée. Elle adressa alors la parole, à travers la pièce, à deux ou trois dames ; elle parla ensuite à deux ou trois des hommes qui se trouvaient le plus près d'elle. Parmi eux, était le

prince héréditaire d'Orange, mais, malgré cette qualité, Mme Bonaparte demeura assise et le traita comme les autres étrangers. Au bout de dix minutes, elle se leva, fit à tous un salut à la française et se retira par la porte donnant dans sa chambre à coucher. Mme Bonaparte ne gagne pas autant qu'on pourrait le supposer à être vue en toilette. Elle portait, comme demi-parure élégante, une robe de soie légère, couleur de rose avec des pois de velours de même nuance, un petit chapeau blanc en soie, orné de trois plumes blanches, attaché sous le menton et tenait à la main un mouchoir. Pas d'éventail. Nous étions en aussi grande toilette que le comportent les modes actuelles sans cependant être en robes de cour. »

Si les étrangers qui, depuis dix ans, n'avaient pu pénétrer dans la France républicaine, n'étaient pas exagérément étonnés de trouver des formes et des habitudes analogues à celles en usage dans leurs pays, quelle stupeur pour certains Français, ceux en particulier qui, sortis au moment de la Terreur, alors que leur pays était en proie à une sorte de délire jacobin, délire d'égalité prétendue, d'envie, de haine et de cruauté, retrouvaient une nation vivant sous un

unique magistrat qui avait presque toute la représentation d'un roi et qui avait amené sa femme à prendre les allures, le ton et presque les airs d'une reine ? Rien ne marquait mieux que la fortune de Mme Bonaparte l'espace franchi depuis deux années par le Consul et la révolution opérée par lui. De lui, on acceptait tout, comme de l'homme de génie qui, après avoir abattu l'Autriche et ressuscité l'Italie, avait, en France, formé un code de lois nouvelles, une administration, une justice, des finances, un système militaire et qui aspirait à présent à rétablir un système colonial. En moins de deux années, il s'était élevé dans la paix victorieuse si fort au-dessus des autres hommes que nul, hormis les fanatiques, ne lui contestait la place que lui avait déférée le vœu de la nation. Mais elle, avec son passé, avec ses aventures, avec ses spéculations de tous les genres, devenir quelque chose comme reine de France, tenir cercle aux Tuileries ou à Saint-Cloud dans l'empressement de l'Europe accourant pour se faire présenter ; elle, recevoir des lettres comme celle que le pape Pie VII adresse

DILECTÆ IN CHRISTO FILIÆ
VICTORIÆ BONAPARTE

pour accréditer près d'elle, comme ablégat, *Georgium ab Auria, intimum cubicularium nostrum*, chargé de porter le chapeau à Boisgelin, Belloy, Cambacérès et Fesch promus cardinaux de la Sainte-Église ! Le Pape n'a pu imaginer que l'épouse du Premier Consul se nommât simplement Joséphine, il l'a baptisée Victoire et cela sied à la femme de Napoléon. Dans cette croyance, le Pape persistera, si bien que, dans un document postérieur de deux années (4 juin 1804), accréditant près de l'Empereur le cardinal Caprara, légat du Saint-Siège, il s'adresse dans les formes protocolaires

CARISSIMÆ IN CHRISTO FILIÆ NOSTRÆ
VICTORIÆ
GALLORUM IMPERATRICI.

Quel rêve et quelle ascension ! A présent, où qu'il aille, il l'emmène, à Saint-Cyr ou aux Invalides ; elle est de toutes les promenades, elle est de tous les voyages.

Ah ! Ces voyages, quelle trace lumineuse ils laissent dans l'esprit, dans les yeux même des provinciaux qui, en la personne du Premier Consul et de Mme Bonaparte, croient voir la Révolution achevée, le luxe et l'ordre revenus,

un roi et une reine ressuscités d'entre les morts.

Il semble que ce soit pour célébrer le troisième anniversaire de la révolution qu'on se met en route pour Rouen le 6 brumaire an XI (26 octobre 1802) à six heures du matin.

Le Consul aura pour escorte à Rouen les gendarmes de la garde consulaire, les hussards rouges et les grenadiers à cheval, mais le grand succès sera pour les mamelucks tout nouvellement créés ; pour Bonaparte, il part de Saint-Cloud à bidet, suivi de son courrier favori Moustache. Arrivé à Mantes, il lui vient le désir de visiter le champ de bataille d'Ivry. Il s'y arrête longtemps, ordonne le rétablissement de l'obélisque élevé jadis à l'endroit où Henri IV s'est reposé après la bataille ; mais il met une inscription de son cru sur la quatrième face de l'obélisque et la voici :

Les malheurs éprouvés par la France à l'époque de la Bataille d'Ivry étaient le résultat de l'appel fait par les différents partis aux nations espagnole et anglaise. Toute famille, tout parti, qui appelle les puissances étrangères à son secours, a mérité et méritera dans la postérité la plus reculée la malédiction du peuple français.

Vers les cinq heures du soir, il arrive à Évreux

où vingt petites demoiselles, dont la plus âgée a douze ans, offrent des vers à Mme Bonaparte. A Louviers, le lendemain, visite des manufactures, puis aux forges de Romilly, puis à Rouen où il arrive à trois heures. Le lendemain, il entend la messe de l'archevêque Cambacérès. En rentrant dans son cabinet il dit à Chaptal, le ministre de l'Intérieur : « Cet homme ne m'a pas fait les honneurs qu'on rend aux souverains, il ne m'a pas offert la patène à baiser : ce n'est pas que je ne me moque de sa patène, mais je veux qu'on rende à César ce qu'on doit à César. » Le ministre rentre dans le salon, y trouve l'archevêque auquel il rapporte ce qu'a dit le Consul. L'archevêque répond qu'il a fait tout ce que prescrivent les livres en pareil cas ; mais Bonaparte ne se contente pas avec cette excuse. Il écrit au consul Cambacérès le 9 brumaire : « M. l'Archevêque qui est fort aimé et estimé ici a bien voulu nous dire une messe, mais il ne nous a donné ni eau bénite ni oraison. Nous prendrons notre revanche demain qui est la Toussaint. »

A chaque sortie il est escorté par une garde d'honneur à cheval, composée des jeunes gens de la ville qui l'accompagnent dans toutes ses

courses. Uniforme simple : habit, gilet et pantalon en drap gros bleu, boutons jaunes, ceinture en taffetas de couleur serin, chapeau à la française. Mme Bonaparte est de tout : Lors de la réception des corps constitués que Bonaparte debout prolonge durant six heures, « tous ces corps, dit le *Moniteur*, ont été présentés à Mme Bonaparte et lui ont exprimé avec ce tact tout particulier à la nation les sentiments qui les animent. Ils en ont été reçus avec cette amabilité et cette douceur qui distinguent la personne à laquelle leurs hommages étaient adressés. » Les discours adressés à Mme Bonaparte par le préfet, par le maire, par l'archevêque et par les autres, tous les autres personnages de la ville, sont publiés au *Moniteur* qui enregistre le présent qui lui a été fait par le corps municipal, comme à la reine : quarante boîtes de confitures sèches et quarante bouteilles de vin. Cela seul dit le ton où l'on est : « Le courrier part, écrit Joséphine à sa fille, je n'ai que le temps de t'embrasser, ainsi que ton mari et mon petit-fils, de tout mon cœur. Nous nous portons tous bien, la joie est générale à Rouen ; tous les habitants sont sous les fenêtres de Bonaparte depuis son arrivée et veulent à chaque instant le voir. Ils ne savent de

quel nom le nommer, cela tient vraiment du délire. Je t'envoie une chanson qu'on chante dans les rues... Adieu, on me demande ma lettre. Bonaparte et Eugène t'embrassent et ta mère t'aime de tout son cœur. »

Et ce n'est point parce que, partout où il va, il distribue avec tact de l'argent : ici 12 000 francs à la municipalité, pour les pauvres, 12 000 francs à un sieur Biard pour l'invention d'un nouveau procédé de tissage, une journée de paye aux ouvriers des fabriques qu'il visite : navires, velours, toiles peintes, filatures, teintures, draperies, apprêteurs ou fondeurs, dépensant ainsi 65 500 francs en deux jours. C'est qu'il est soulevé par l'enthousiasme du peuple, qui, pour la première fois depuis des siècles, se sent compris par l'homme qui gouverne. A Caudebec, où il s'arrête pour déjeuner, le maire lui présente un enfant de la ville, un nommé Roussel, caporal au 24e de ligne, qui a reçu un sabre d'honneur pour sa conduite à Marengo et qui demande à monter la garde à la porte de son général : Accordé, mais, au moment du déjeuner, Roussel est invité à prendre place près de Mme Bonaparte. Partout où il mange, les titulaires d'armes d'honneur sont invités à sa table : ce

sont des soldats et cela se sait. « J'ai fait ma route, écrit-il du Havre à Cambacérès, au milieu d'une population immense, obligé de m'arrêter à chaque pas. Il est difficile de se faire une idée des sentiments que j'ai recueillis sur mon passage. Dans tous les villages, à la porte des églises, les prêtres, le dais dehors, entourés d'une grande foule, chantaient des cantiques et jetaient de l'encens. »

Certaines scènes émouvaient profondément les paysans normands ainsi, sur la route de traverse du Havre à Dieppe, quand les voitures doivent marcher au pas, « les habitants des villages environnant le suivent sur tout son passage et souvent lient conversation avec lui ». A Dieppe, les petites filles de la ville viennent lui apporter un bouquet. Herminie Flouet a l'importante mission de le remettre. Joséphine le reçoit et attache un bracelet au bras de la petite qui, aussitôt, tend son autre bras. Et Joséphine, en riant, détache un bracelet de son bras à elle et le passe à l'enfant. « Madame, vous vous dépouillez, » lui dit Mme de Lucay. C'est à intérêt.

Et, de même, quand elle accueille les jeunes filles de Beauvais qui lui présentent l'étendard

de Jeanne Hachette : « Celui, disent-elles, qu'elle enleva au plus brave capitaine du duc de Bourgogne ; celui que nous conservons depuis trois siècles ; celui que nous portons tous les ans en triomphe à l'anniversaire du jour le plus glorieux pour nous jusqu'au 22 brumaire. » Elles demandent que « la compagne chérie de leur auguste père daigne obtenir de son auguste époux leurs antiques privilèges » qu'atteste « cet honorable monument de la vaillance de leur sexe ». Il est bien entendu que les privilèges que le préfet et le maire ont permis de réclamer sont rétablis, mais il y a façon et façon et la grâce qu'y porte Joséphine en double l'agrément.

Presque partout sont offerts en leur forme ancienne les présents des villes : On a vu Rouen et voici Gournay-en-Bray qui offre d'abord un panier de quarante bouteilles du meilleur vin de Bourgogne « orné d'un drap vert et autres agréments », un second panier de cinquante livres de beurre, « cette production exquise de notre territoire », un panier de fromages et une corbeille de fleurs destinée à Mme Bonaparte qui accompagne le Premier Consul. Cela fait une délibération (14 novembre) au registre du conseil municipal et nul ne s'étonne de trouver là, au milieu

des temps nouveaux, cet écho des âges anciens.

Et le canon annonce, le 23 brumaire au soir, le retour du Premier Consul qui est arrivé à Saint-Cloud à sept heures et demie. Comparez ce retour de Rouen au retour de Marengo et jugez le chemin parcouru. Jusque dans les caractères d'impression, se marque l'obséquiosité. Désormais, lorsque le *Moniteur* évoque le Premier Consul, c'est en petites capitales : jadis faisait-il ainsi pour SA MAJESTÉ.

Au retour de cette excursion en Normandie qui a duré seize jours tous les Corps de l'État viennent à Saint-Cloud féliciter le Premier Consul sur son voyage et rendre ensuite leurs hommages à Mme Bonaparte. Elle est maintenant, et dès ce jour, associée à la quasi-souveraineté qu'exerce son mari. Le dimanche 30 brumaire (21 novembre), une députation de six départements de la 27e division est présentée au Premier Consul ; elle se porte ensuite près de Mme Bonaparte et lui adresse un discours pour l'inviter personnellement à visiter la Belgique.

Tout prend, de plus en plus, un air royal. Les préfets du palais et les aides de camp accompagnent partout le Consul ; partout les dames nouvellement nommées suivent Mme Bonaparte.

Le Consul mange seul avec sa femme ; deux fois par semaine il daigne recevoir à dîner les membres du gouvernement. Les autres jours, s'il invite une des dames, c'est une faveur insigne. Le dimanche, les membres des grands Corps de l'État arrivent à Saint-Cloud pour la messe. Ils sont tous en costume. Ils voient toute la cour défiler deux à deux et, des fenêtres qui donnent sur la chapelle, écoutent la messe qui « ressemble à un fort beau concert ». Le Premier Consul y garde l'attitude militaire, debout et bras croisés. Joséphine, agenouillée, prend les façons qui font le mieux valoir la grâce de son corps et s'effondre en piété, car elle met à tout de la grâce, même en se couchant.

Les grandes parades qui ont eu lieu jusque-là le quintidi, sont remises au dimanche et l'affluence y est à l'infini ; « il dîne beaucoup de beau monde des deux sexes, toute la diplomatie et des diamants à profusion » ; vingt-quatre dames dont seulement trois étrangères. Le 18 ont lieu les présentations des dames étrangères : chaque fois une vingtaine, présentées par l'ambassadeur ou l'ambassadrice de son pays : car il n'y a en ce moment à Paris que deux ambassadrices : Mme de Gallo pour Naples et Mme de Lucchesini pour

la Prusse. Pour les Françaises subsistent les présentations du matin. Ainsi, quand Bigarré est admis dans la garde, Mme Bonaparte demande qui est sa femme. Elle apprend qu'elle est Mlle Rapinat; elle l'a fort connue chez son oncle le directeur Rewbell, au temps où il avait été question de marier Hortense avec le fils de Rewbell. Sur son invitation, Bigarré et sa femme vont le matin à Saint-Cloud. Joséphine vient au-devant d'eux, demande des nouvelles de père, mère, oncle, tante, fait appeler Hortense pour lui donner occasion de voir une ancienne amie, invite le ménage à assister au spectacle et les voilà conquis. Ce sont ces façons-là où elle met toute son adresse et son amabilité qui lui concilient des cœurs que sa brusque élévation rendrait peut-être rebelles.

Les transformations continuent. Voici le 21 décembre (30 frimaire) apparaître, sur le *Moniteur*, la date grégorienne en face de la républicaine et le mot *République* est amputé de *une et indivisible*. Voici mieux : On apprend le 17 nivôse (7 janvier) que Leclerc est mort de la fièvre jaune à l'Ile de la Tortue, dans la nuit du 10 au 11 brumaire (1er au 2 septembre). Le *Moniteur* du 20 nivôse ajoute : « le Premier Consul prendra le deuil

demain et le portera jusqu'au 1er pluviôse. » C'est le deuil de dix jours, le deuil de Cour : est-ce le capitaine général qu'on pleure ou est-ce le beau-frère du Consul? Le beau-frère, sans doute, car, s'il se peut que les ministres, les membres des *différentes* autorités prennent le deuil pour présenter leurs condoléances, comment les membres du Corps diplomatique? et, lorsque tout ce monde défile devant Mme Bonaparte, elle est en grand deuil, entourée des dames du palais, en grand deuil comme elle. C'est *le Journal des Débats* qui prononce le mot de *Dames du Palais*.

Si attentives que soient ces dames, elles ne savent point empêcher la grippe d'atteindre Mme Bonaparte et sa fille. Aussitôt que Joséphine est remise, le Premier Consul l'emmène à Lizy-sur-Ourcq chez les d'Harville, pour voir à son aise le canal qu'il fait creuser; cela fait en même temps une visite à Meaux et c'est lui Bonaparte qui profite de son passage, au centième anniversaire de la mort de Bossuet, pour inviter le conseil municipal à voter un monument à l'ancien évêque. Le 21 ventôse (12 mars), il se rend, avec Mme Bonaparte, à huit heures et demie du matin, à l'Hôtel des Monnaies, où l'on frappe devant lui des monnaies d'or et d'argent portant

d'un côté « son portrait » et de l'autre : *Le Premier Consul visite l'Hôtel des Monnaies*. C'est la monnaie qui entre en cours et elle portera son effigie. Que veut-on de plus ? Voici le Premier Consul qui, à la messe, dans sa chapelle, remet la barrette aux cardinaux français et se les fait nommer en présence des consuls, des ministres, des sénateurs et de la cour civile. Voici l'algarade à l'ambassadeur d'Angleterre, la guerre rouverte, les Anglais invités à se constituer prisonniers, les pièces de la négociation avec l'Angleterre publiées ; voici, le 23 prairial (12 juin 1803), la première représentation donnée à Saint-Cloud comme service de cour, devant les consuls, les ministres, les ambassadeurs, la maison du Consul. Les chanteurs et chanteuses de l'Opéra et les comédiens français donnent *Esther* avec les chœurs. Lucien a réclamé de Fontanes une ode sur les attentats de l'Angleterre qui doit faire le principal attrait de la représentation. Fontanes s'est défendu. Il a allégué que la mort de sa fille l'a plongé dans une sorte de découragement. « Néanmoins, a-t-il dit, si Bonaparte persiste dans son idée, le désir de lui être agréable me ranimera. Mon dévouement est entier, mes moyens sont très faibles et

pour se faire entendre jusqu'aux détroits du Sund et aux rives de la Neva, il faut une voix forte et retentissante : celle qui publie, avec cent bouches et dans toutes les langues, le vainqueur de Marengo, peut seule opérer ce prodige : Elle en fait plus que nos vers... » Mais il chantera tout de même et du plus haut ton.

On allait partir pour ce voyage triomphal à travers la Belgique auquel une députation des six départements de la 27e division était venue, le 30 brumaire (21 novembre), inviter le Premier Consul et Mme Bonaparte ; ils vont y apparaître comme des divinités protectrices distribuant sans compter, durant quarante-cinq jours, des grâces, de l'argent et des bijoux. Dans chaque ville l'évêque viendra avec son clergé, au delà de la porte, présenter au Consul la croix à baiser ; il le placera sous un dais et le conduira jusqu'à la principale église en chantant l'antienne : *Ecce mitto angelum meum qui praeparabit viam meam ante faciem tuam*, avec les hymnes et les psaumes analogues à la cérémonie. On présentera au Premier Consul, à la porte de l'église, l'eau bénite. Il touchera le goupillon et fera le signe de la croix : Mme Bonaparte sera traitée comme lui. Et, lorsque le Consul sera conduit au maître

autel, devant lequel il s'agenouillera, l'évêque, tête nue et tournée vers les assistants, chantera le verset.

Salvum fac Napoleonem primum Consulem nostrum, Domine.

Faut-il entendre *Napoleonem primum?*

Les villes s'empressent partout aux présents traditionnels qu'elles faisaient aux rois à leur passage. « Henri IV et Louis XII, dit le maire d'Amiens, reçurent autrefois de mes concitoyens deux cygnes. Réunissant en votre personne les qualités qui rendent encore leur mémoire si chère aux Français, ils ont cru devoir en doubler le nombre pour vous ». Le Consul envoie les quatre cygnes à Paris : « Je compte, écrit-il, les faire mettre sur le bassin des Tuileries » ; cela fera une coutume et les cygnes y resteront plus d'un demi-siècle.

Partout où il passe, une semaine de paie aux ouvriers ; partout de l'argent, pour les musiciens, les prêtres, les canotiers, les hospices, les religieuses, les domestiques des municipalités qui apportent les *vins*. Partout des tabatières d'or avec les lettres P. F. (peuple français) en diamants ou le portrait du Consul. Partout, à des émigrés, des restitutions de propriété. Et

comme on lui parle de reconnaissance : « Ah ! dit-il, c'est un mot tout poétique, vide de sens dans les temps de révolution et ce que je viens de faire n'empêcherait pas ces femmes à qui je viens de rendre leurs terres, de se réjouir vivement si quelque émissaire royal pouvait, dans cette tournée, venir à bout de m'assassiner. »

Il y a des dentelles pour tout le monde, pour le Pape, pour le cardinal légat, pour la reine de Prusse, pour Joséphine, pour les dames du palais, pour les femmes de la famille, et l'on en garde en réserve.

C'est vraiment un météore qui traverse le ciel de la Belgique, mais, lorsqu'il est passé, des œuvres subsistent qui, pour jamais, l'immortalisent. Ainsi a-t-il, dans ce voyage de l'an XI, décrété qu'Anvers serait port de guerre, et l'un des plus grands et des plus nobles qui soient au monde ; un Anvers qui n'aura point à redouter les intrigues des Hollandais ni leurs jalousies et qui tiendra l'Angleterre en respect. Et Anvers est créé et ne subsiste-t-il pas, même après ces jours de détresse, et ne devra-t-il pas former l'invincible réduit de l'indépendance belgique ?

Au retour, dans l'organisation définitive de la Légion d'Honneur, dans l'ouverture du musée

devenu par une flatterie de Denon le *musée Napoléon*, dans le fracas des petits navires qu'on construit dans tous les ports et sur toutes les rivières pour la descente en Angleterre, au milieu des réceptions et des audiences, des manœuvres des régiments et des dîners qu'on leur donne ; au milieu des tentatives d'attaque que les chouans débarqués essaient contre lui, au milieu des complots les plus hardis et les mieux entendus qu'il ait dû redouter, il va et vient de Paris à Pont-de-Briques, comme il irait à Saint-Cloud. Mais quelle est pourtant alors la pensée de Joséphine pour lui ? Comment et de quelle façon reconnaît-elle qu'il l'a sauvée, qu'il l'a tirée de ce monde où elle s'était enlisée, qu'il se l'est associée et qu'il a fait d'elle sa compagne, pour la vie et la mort, semble-t-il ; pour la machine infernale d'hier, pour le complot de Georges d'aujourd'hui — comme pour le couronnement de demain. Ecoutez cette lettre, la seule authentique et certaine qu'on sache qu'elle lui ait adressée et qui la peint toute, à cette date du 22 brumaire an XII.

« Tous mes chagrins ont disparu en lisant la bonne et touchante lettre qui renferme les expressions aimables (de) ton sentiment pour

moi. Combien je te sais gré de t'être si longuement occupé de ta Joséphine. Si tu le savais, tu t'applaudirais d'être le maître de causer une joie si vive à la femme que tu aimes. Une lettre est le portrait de l'âme et je presse celle-ci contre mon cœur. Elle me fait tant de bien ! Je veux la garder toujours. Elle sera ma consolation pendant ton absence, mon guide lorsque je serai près de toi, car je veux toujours être à tes yeux la bonne, la tendre Joséphine, occupée uniquement à ton bonheur. Si un mouvement de joie passe jusqu'à ton âme, si la tristesse vient te troubler un moment, ce sera dans le sein de ton amie que tu répandras ton bonheur et tes peines ; tu n'auras pas de sentiment que je ne partage. Voilà mon désir, mes vœux, qui se réduisent tous à te plaire et à te rendre heureux... Adieu, Bonaparte, je n'oublierai pas la dernière phrase de ta lettre. Je l'ai recueillie dans mon cœur. Comme elle s'y est profondément gravée ! avec quel transport le mien y a répondu ! Oui, ma volonté est aussi de te plaire, de t'aimer ou plutôt de t'adorer. »

Et là-dessus, à la veille des jours tragiques et des jours glorieux, sur cette phrase d'amour, sur cette formule d'adoration, il faut fermer le

livre. Jamais elle ne l'aimera davantage ; jamais elle n'exprimera mieux sa tendresse, faite de reconnaissance et d'étonnement, comme celle d'une mortelle que relève et que ravit un Dieu. Et ce dieu c'est Jupiter, et comme à Danaé, il paye ses dettes à Joséphine.

APPENDICE

Il m'a semblé que dans ce récit très rapide j'avais laissé de côté la Joséphine qui collectionne, accumule, entasse, qui emplit les armoires des objets hétéroclites qu'on lui offre, qu'elle achète, qui arrivent entre ses mains par quelque moyen qu'elle ignore et qui forment à un moment le plus étrange bric-à-brac. Mais comment en rendre un compte qui soit exact, précis, définitif, qui satisfasse toutes les curiosités et les épuise. Un document est tombé entre mes mains qui est l'inventaire dressé au moment de l'Avènement par Mme Marco de Saint-Hilaire, promue première femme de l'Impératrice, de tous les objets appartenant personnellement à Joséphine. Il conviendrait d'y joindre à coup sûr d'autres inventaires, surtout celui de Malmaison, mais en a-t-on dressé à cette date? Celui-ci a pour agrément de nous la représenter elle-même avec ses bijoux, ses boîtes, ses souvenirs, ses schalls, ses dentelles, les *provisions*, point les robes, ni les chapeaux, ni les souliers qui auront une autre gardienne ; mais ce

premier inventaire suffit peut-être à montrer comme Joséphine avait, depuis son mariage, depuis l'état dressé à ce moment, accru ses richesses et de rien était montée à tout, presque tout si l'on veut, car il y aura les autres inventaires et la continuelle augmentation des choses.

Le document que je publie ici d'après l'original, signé après chaque vacation par Besson Marco de Saint-Hilaire, se compose d'un cahier de trente pages format in-folio que j'ai acheté avec divers papiers provenant d'Agathe Rible, laquelle quittait à ce moment la Maison et cédait sa place à Mme Marco.

ÉTAT DES BIJOUX ET DIAMANTS DE L'IMPÉRATRICE

Article 1er. — *Ajustement de brillants.*

Un peigne contenant neuf gros brillants et seize moyens.

Une montre entourée de douze brillants.

Une boîte avec le portrait de l'Empereur et vingt grosses roses.

Un collier de vingt-sept chatons.

Deux boucles d'oreilles de deux poires et de deux boutons.

Deux bracelets contenant vingt-huit brillants.

Un gros papillon en brillants.

Article 2. — *Ajustement d'antiques et brillants.*

Un collier composé de quatre antiques et chatons.
Un bandeau de six antiques et une grecque en brillants.
Deux boucles d'oreilles d'antiques garnies de douze brillants.
Un peigne d'une antique et monté en brillants.
Quarante-trois épis en brillants dont cinq grands.

Article 3. — *Ajustement d'opales.*

Un bandeau en opales et brillants.
Un collier en opales et brillants.
Deux boucles d'oreilles en opales et brillants.

Article 4. — *Ajustement de turquoises.*

Un collier entouré de brillants et monté en perles.
Deux boucles d'oreilles.

Article 5. — *Ajustement d'améthistes.*

Un bandeau enrichi de brillants.
Un collier enrichi de cinq pierres entourées de brillants.
Deux boucles d'oreilles entourées de brillants.
Deux boucles en poires et en boutons.

Article 6. — *Ajustement de grenats.*

Un collier de sept grenats entourés de brillants et montés en perles.
Deux boucles d'oreilles de quatre grenats entourés de brillants.
Une agrafe de pierres roses entourées de brillants.

Article 7. — *Ajustement de perles.*

Une épingle de perles.

Dix rangs de grosses perles dont un avec huit poires, un autre d° avec un cadenas en brillant.

Deux boutons formant agrafes.

Un bandeau de quatre-vingt-dix-sept poires et perles.

Un rang de moyennes perles.

Deux rangs de petites.

Deux paires de boucles d'oreilles de quatre poires et de quatre boutons.

Article 8. — *Ajustement de rubis enrichi de brillants.*

Un collier.

Un bandeau.

Deux bracelets.

Deux boucles d'oreilles.

Deux agrafes.

Deux boutons de souliers.

Un peigne.

Une ceinture.

Article 9. — *Ajustement de pierres gravées.*

Un collier de pierres précieuses gravées, monté en chaînes de Venise, à deux rangs et une pierre pendante.

Deux bracelets, *ibid.*

Deux boucles d'oreilles, *ibid.*

Une boucle pierre gravée, monté en or émaillé.

Deux boucles d'oreilles, *ibid.*

Deux bracelets, *ibid.*

Un collier d'antiques verts à deux rangs et le médaillon.

Deux boucles d'oreilles à poires.

Deux bracelets montés en chaînes.

Un collier d'antiques rouges à deux rangs et boucles d'oreilles.

Un collier de nicolo gravé.

Deux bracelets et les deux boucles d'oreilles.

Deux plaques en cornaline gravées.

ARTICLE 11. — *Ajustement de coquilles.*

Un collier fond bleu.

Deux boucles d'oreilles,

Quatre bracelets.

Un bandeau.

Un peigne d'écaille.

Un très beau médaillon.

Un médaillon fond rougeâtre.

Une plaque.

Deux bracelets.

ARTICLE 11. — *Ajustement de coquilles blanches.*

Un peigne d'un seul morceau.

Un bandeau.

Un collier à deux rangs.

Deux boucles d'oreilles.

Deux bracelets.

ARTICLE 12. — *Ajustement de topazes.*

Un peigne.

Un bandeau.

Un collier.

Deux bracelets.

Deux paires de boucles d'oreilles en poires et boutons.

Article 13. — *Ajustement de mosaïques.*

Trois colliers dont un avec des petites perles.
Trois paires de bracelets.
Quatre paires de boucles d'oreilles.
Un dessus de boîte représentant un singe.
Un collier de pierres vert-d'eau.
Deux bracelets.
Deux boucles d'oreilles.
Un collier en anneaux de cornaline.
Deux boucles d'oreilles *ibid.*
Un collier de camées fond noir doré.
Deux boucles d'oreilles.
Un collier peint sur vert et imitant les camées.
Deux boucles d'oreilles.
Deux bracelets.

Article 14. — *Ajustement de lapis.*

Un collier de lapis avec un cœur.
Deux boucles d'oreilles.

Article 15. — *Ajustement d'aigles noires, démontés.*

Un bandeau.
Un collier.
Quatre boucles d'oreilles.
Deux bracelets.
Huit bagues pierres gravées.
Huit figures antiques.
Trois bagues formant dix sujets.
Une petite bague antique.
Deux bagues en grenats.
Une bague de trois opales.
Une bague tournante en cornaline gravée.

Une bague d'échantillon de diamants.
Une bague gravée fond bleu et tête noire mosaïque.
Une bague de pâtes et de deux têtes.
Une bague pierre rouge, portrait de l'Empereur.
Une bague tête noire d'aventurine.
Une bague pierre verte d'aigle marine.
Une bague pierre noire gravée.
Trois petites bagues gravées dont une turquoise.
Une bague antique d'or.
Une bague avec une petite pierre triangulaire.

Article 16.

Six chatons de diamants.
Un bouton de fichu de deux brillants.
Deux paires de brillants pour agrafes.
Deux boutons de pierres violettes.
Deux plus petits.
Deux cadenas en perles.
Dix boutons en perles.
Deux épingles en pierres fausses.
Un bracelet de cheveux de la princesse Louis.
Une épingle en paysages.
Deux épingles en pierres rouges gravées.
Douze petits boutons de diverses façons.
Cinq bagues montées en brillants pour cadeaux.

Article 17.

Quatre pierres lapis.
Trois pierres lapis en bagues simples.
Deux pierres lapis entourées de brillants.
Un paquet de rubis cacheté.
Un diamant en poire qui vient d'une épée de l'Empereur.

Article 18.

Une bague d'un gros brillant.

Un gros brillant carré.

Un brillant un peu moins gros et carré.

Un brillant taillé en équerre.

Deux pierres de brillants non percées.

Quatre poires en brillants montées avec des anneaux et percées.

Une bague très grosse turquoise entourée de brillants roses.

Deux bagues moyennes dont l'une montée en brillants et l'autre en petites roses.

Deux petits boutons détachés d'un ajustement.

Article 19. — *Ajustement de corail.*

Une paire de bracelets en lyre et petits rangs de corail.

Deux gros rangs de corail.

Deux paires de boucles d'oreilles.

Deux bracelets à six rangs.

Six rangs de différentes longueurs et grosseur.

Article 20. — *Ajustement en acier.*

Trois paires de boucles d'oreilles.

Un nœud monté.

Un bandeau monté sur velours.

Une guirlande montée.

Une agrafe.

Une aigrette.

Une ceinture.

Un collier monté.

Un grand collier de deux rangs.

Un grand collier formant chaîne.
Deux bracelets de semence.
Sept rangs doubles enfilés et cadenas.

ARTICLE 21.

Douze rangs de chaînes de Venise venant d'Alexandrie.
Six chaînes de fantaisie d'Espagne.
Deux bracelets chaîne turque et le collier.
Huit chaînes de fantaisie.
Une chaîne avec claveton de Venise.
Un gros paquet de chaînes de Venise.
Une paire de boucles or mat.
Trois petits médaillons en blanc.
Un portrait de la princesse Louis.
Un portrait de l'Impératrice.
Un portrait de femme.
Quatorze petites pierres gravées.
Seize pierres d'agate.
Quatre morceaux de corail.
Dix cailloux de diverses espèces.
Trois mosaïques.
Plusieurs rangs grains de rose.
Quatre tortues en pierres gravées.
Un porte crayon en or.

ARTICLE 22. — *Boîtes de diverses façons.*

Une boîte en fleurs mosaïque entourée de diamants.
Une boîte garnie d'acier.
Une boîte d'agate.
Une boîte portrait de famille.
Une boîte de sa médaille.

Une boîte de cailloux à charnière d'or.

Une boîte en cornaline, côté et charnière en or.

Une boîte cailloux blancs sans être montée.

Quatre boîtes en filigrane dont une avec le portrait de l'Empereur.

Une boîte cailloux verts sans être montée.

Une boîte en écaille avec un paysage.

Une boîte en cailloux.

Une boîte en ivoire.

Une boîte en écaille avec le portrait de l'Impératrice.

Une boîte en agate, camée dessus monté en or.

Une boîte en cailloux antiques gravés forme ronde dessous.

Une boîte écaille blonde et camée.

Deux boîtes cailloux précieux montés en or, dont une ronde et une carrée.

Une boîte en or, avec capucin de bois dessus.

Une boîte en cornaline, cercles en or.

Une boîte en cailloux, cercles en or.

Une boîte en cailloux, sans être montée.

Une tête de Méduse en mosaïque.

Une boîte de bois avec une tête romaine.

Un cheval de Pégase en mosaïque.

Article 23. — *Divers objets.*

Quatre lorgnettes montées en or dont une avec des perles.

Un bouton de chapeau en acier et sa gance.

Deux couteaux serpettes.

Un couteau de nacre à ôter la poudre.

Un couteau à deux lames.

Deux petits couteaux à une lame.

Deux couteaux garnis en or dans un étui.

Deux écritoires garnies d'argent.
Un œuf à thé en argent.
Un gratte-langue en vermeil.
Une pince à sucre en argent.
Une truelle en argent.
Quatre étuis à cure-dents.
Un couvert de vermeil.
Neuf bourses dont six en argent.
Une brosse en or pour les ongles, dans un étui, avec un gratte-langue.
Un petit panier à thé en argent.
Une brosse montée en vermeil.
Un porte-crayon en argent.
Deux cailloux verts.
Dix momies.
Un portefeuille avec du papier.
Dix paires de ciseaux dont une en or.
Vingt-deux boucles en or dont une grande et trois en perles.
Un cadenas de six perles.
Quatre cartons de chaînes de Venise dont une très fine.
Une boîte de graines d'ambre.
Vingt et un ambres incrustées.
Dix-sept ambres de couleur, plusieurs de diverses grandeurs.
Dix-neuf petits flacons d'eau de rose.
Vingt et un grands flacons.
Un flacon de graines poivrées.
Un ceinturon, trois têtes gravées.
Une grande pierre antique à deux têtes.
Six petites mosaïques.
Un collier boucles et chaînes et cornalines.

Six perles pour boucles d'oreilles.
Un cachet gravé.
Deux petites opales.
Une poire en perles fortes.
Une pierre améthyste.
Un rang petites perles fines.
Un rang plus grand.
Trente-sept perles moyennes.
Une petite émeraude.
Un petit coffre en agate.
Deux momies montées en or.
Un petit plateau en or émaillé.
Une écritoire d'or enrichie de brillants.
Un brûle-encens, enrichi de brillants, son plateau tenant après.
Un vase pour jeter de l'eau de rose, enrichi de brillants, son plateau détaché.
Deux petites tasses enrichies de brillants.
Un vase d'or émaillé et sa soucoupe.
Une grosse racine de bois d'aloès.
Une bague avec la carte de Paris.

Article 24. — *Médailles.*

Quatre cents jetons en argent dans leur étui.
Dix petites médailles d'argent.
Neuf petites médailles octogones.
Dix-huit médailles moyennes.
Douze médailles un peu plus grandes.
Quinze très grandes.
Onze de différentes grandeurs en or.
Huit grandes en or.
Quatre-vingt-dix-sept jetons en argent.
Six médailles de cuivre.

Cinq pièces de monnaie.

Cinquante-cinq pièces de cuivre, figures antiques.

Article 25. — *Divers objets.*

Une boîte portrait de M. Beauharnais.

Une monture de médaillons dont on a ôté les chatons.

Deux montures de bracelets en or.

Cinq médaillons de fantaisie.

Un rond émaillé bleu avec un petit vaisseau dessus.

Une boîte à mouches en bois de santal.

Un souvenir en or émaillé.

Deux têtes de cristal données par la princesse Murat.

Une boîte de plusieurs morceaux de topaze.

Quatre glands de ceinture en or.

Trois médaillons d'ambre.

Deux paires de boucles d'oreilles.

Une épingle.

Un bracelet.

Une résille d'or.

Un petit collier anglais noir et or.

Trois pensées dont une en épingle.

Sept paires de boucles d'oreilles de fantaisie.

Deux agrafes de ceinture en or.

Deux bracelets le portrait de la princesse Louis et de M. de Beauharnais.

Une bague portrait de l'Empereur.

Deux bracelets en collier de chien enrichis d'opales et de rubis.

Trente-quatre pierres antiques dont seize montées.

Trente boutons d'or.

Huit boutons d'or.

Trente boutons d'or.

Dix boutons verts.

Trois boutons montés en cornaline.

Trois boutons montés en coquilles.

Un portrait d'Alexandre antique et plusieurs grandes perles.

Un petit médaillon carré avec trois petits enfants.

Une médaille octogone tête de Flore.

Un médaillon à pierre brune, imitant le sucre d'orge, formant plaque de collier.

Un collier de quarante chatons.

Deux boucles d'oreilles de vingt-quatre brillants chacune.

Une paire de petits bracelets, grain de blé, l'agrafe entourée de perles.

Un baguier avec six bagues antiques.

AJUSTEMENTS DE CORPS

ARTICLE 1er. — *Schalls de cachemire.*

Huit schalls carrés blancs dont un à bouquets.

Un schall à raies rouges et vertes.

Deux schalls longs à dessins fond blanc et guirlande.

Trois schalls fond blanc à bouquets.

Neuf schalls blancs.

Cinq schalls tabac d'Espagne.

Cinq schalls jaunes.

Trois schalls verts.

Un schall vert brun.

Un schall vert noir.

Un schall bleu brun.

Deux schalls noir.

Un schall gris de lin.

Un schall noisette.

Un schall vert merde d'oie.
Un schall couleur cerise.
Un schall lilas.
Deux schalls roses.
Trois schalls amarante dont un sans palmes (?)
Un schall gros bleu à bouquets détachés dans le plein.
Un schall à raies amarante et blanc.
Un schall à raies rouge pareil à une robe.
Un schall à raies rouge et jaune.
Un schall à raies rouge et vert blanc.
Un schall à raies jaune, bleu et blanc.
Un schall à bouquets et fond jaune.

Plus du 15 messidor

Un schall blanc à palmes.
Un schall rouge avec des figures.
Un schall rouge écarlate avec doubles palmes carrées.
Un schall fond rouge, bouquets en plein, bordure au fond gros bleu.
Un schall fond rouge, bouquets en plein, sans bordures.
Un schall bleu clair à palmes.
Un schall carré à dessin en plein.
Un petit tapis.

Article 2. — *Armoire de la lingerie.*

Onze pièces d'étoffe turque.
Une robe brodée en or de M. Lenormand.
Une robe de crêpe rose brodée en colonnes argent.
Une robe de crêpe rose pailletée.
Quarante-cinq aunes satin blanc.
Treize aunes satin bleu lapis.
Un coupon satin rose.

Un coupon velours bleu lapis.
Une robe cannelée blanc.
Une pièce velours blanc.
Quatre pièces de mousseline très fine unie.
Huit pièces de mousseline brodée pour meubles.
Une pièce de linon broché.
Un service acheté à Bruxelles pour la table.
Deux pièces de sirsaka et deux coupons de sirsaka.
Trois tapis chinois.
Huit aunes de mousseline à raie de jonc.
Deux pièces de mousseline brodée, une portant cinq aunes.
Trois pièces de mousseline unie superfine.
Quatre pièces de mousseline double de Mlle Lolive.
Quatre pièces de mousseline brodée en couleurs.
Une pièce de percale lamée pour meubles.
Six morceaux de mousseline, reste de robes.
Quatre aunes et demie organdi à six quarts de large.
Neuf aunes et demie à trois quarts de large.
Sept pièces de batiste.
Quinze madras.
Une pièce de crêpe rose.
Trois gilets de laine.
Dix fichus turcs brodés.
Quatre ceintures.
Onze aunes étoffe blanche et or pour meubles.
Trente-neuf aunes taffetas d'Angleterre pour jupons.
Neuf aunes cachemire brodé très riche.
Deux pièces de mousseline lamée argent.
Deux pièces de mousseline lamée or.
Quatre aunes et demie de mousseline à bouquets or.
Deux coupons de mousseline lamée.
Deux pièces à raies de jonc or.

Un fichu turc brodé or.

Six paires de chausses de cachemire.

Une paire de gants poil de lapin.

Cinq aunes bordures de schall et les deux bas de palmes.

Un schall flanelle turque.

Une chemise flanelle turque.

Deux chemises de crêpon.

Une housse de velours garnie en franges, les glands en or.

Un tapis de toilette de velours garni de franges.

Un tapis de pied riche, fond de velours.

Quatre tapis turcs brodés or et soie.

Dix morceaux de cachemire brodés.

Deux paquets d'ambre contenant dix-neuf rangs de petit.

Quinze rangs de différentes grosseurs.

Deux rangs de perles fausses.

Deux robes de Lyon brodées.

Un schall de crêpon rouge.

Quatre schalls de mousseline brodée turque.

Deux schalls de tulle brodés et lamés.

Deux schalls de mousseline lamée.

Un schall, la ceinture et la coiffure brodées en chenille, façon cachemire.

Quatre fichus de mousseline brodée en lames.

Une coiffure de tulle d'or lamée.

Un médaillier d'antiques dont il manque dix-huit.

Une boîte de cent quatre-vingt-seize vieux jetons

Un nécessaire garni en acier. Son étui en maroquin.

Six paquets de cordon à broder.

Une boîte de bergamote garnie de toute espèce de pommades.

Sept douzaines de paires de gants.

Un vase turc de vermeil pour jeter l'eau de roses.

Un moine en bronze.

Cinq peaux de maroquin pour souliers.

Six grands cahiers de gravures.

Deux cahiers de costumes suisses.

Dix-neuf petits cahiers de différentes gravures.

Un grand carton contenant vingt-cinq grandes gravures d'Italie.

Dix petites gravures noires.

Un gros rouleau peinture d'Italie.

Un rouleau contenant dix gravures de la fable.

Un cahier de gravures des animaux de la ménagerie du Jardin des plantes.

Deux gros livres dorés sur tranches de plantes étrangères.

Un grand livre rouge relié et doré, contenant des plans.

Un grand livre d'architecture des Antiques romains de Worchester.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

Signé : Besson Marco de Saint-Hilaire.

DENTELLES ANCIENNES

Une petite garniture de redingote en Malines coupée pour faire des fraises.

Trois garnitures de canezou, chacune trois aunes. Une employée.

Trois garnitures de robes d'Angleterre employées pour robes.

Une garniture de couvre-pieds de quatre aunes et demie. Hauteur demi-tiers.

Trente-six garnitures de chemises dont quatorze en garnitures de robes, plus trois.

Douze béguins dont quatre en Malines et huit en Angleterre. Deux laissés à Mme Louis.

Deux bonnets d'Angleterre basse et deux fonds.

Cinq bonnets d'Angleterre, grande hauteur.

Seize bonnets d'Angleterre, moyenne hauteur.

Un bonnet d'Angleterre, dessin fougère.

Deux bonnets et les fonds pareils, moyenne hauteur.

Un bonnet cornette, toute d'Angleterre.

Trois bonnets cornette, petite hauteur.

Un chapeau d'Angleterre.

Six cornettes de mousseline brodée garnies en Malines.

Une paire de mouchoirs de fil et dent de loup, en mousseline.

Cinq paires de manches d'Angleterre dont une avec entoilage froncé.

Deux fichus pointus d'Angleterre servant de voiles.

Trois petits fichus d'Angleterre.

Un fichu d'Angleterre, le col garni en tulle.

Trois fichus de mousseline brodée garnis d'une petite Angleterre.

Un grand voile de mousseline brodée à vase et char d'Angleterre.

Un grand voile de mousseline brodée, dessin ananas aux quatre coins.

Un schall long d'Angleterre, fond à bouquets, refait carré.

Deux tabliers dont un dessin marguerites et bouquets dans le fond de l'autre.

Deux ridicules d'Angleterre, un déchiré en loques.

Une robe complète, c'est-à-dire manches et corsage, fond à carreaux.

Huit aunes et demie d'Angleterre sur une demi-aune, demi-quart de hauteur, dessin barbots et épis de blés.

Sept aunes et demie hauteur d'un huit, même dessin.

Sept aunes plus petites, pareilles tenant après une Angleterre même dessin.

Cinq aunes d'Angleterre, demi-aune, demi-quart, dessin à papillons.

Quatre aunes et demie, hauteur d'un huit, dessin à papillons.

Deux aunes et demie plus petites.

Sept aunes moins un quart Angleterre, dessin à œillets, hauteur demi-aune, demi-quart.

Cinq aunes moyennes pareilles dessin à œillets.

Quatre aunes moyennes petites. Le tout forme trois toilettes complètes.

Un couvre-pied d'Angleterre de deux aunes, moins demi-quart, carré.

Six aunes à deux tiers d'hauteur pour garniture du couvre-pied.

Quatre aunes plus petites de hauteur pour garniture du couvre-pied.

Une taie d'oreiller d'Angleterre.

Une garniture pareille à la taie d'oreiller portant quatre aunes et demie à deux rangs.

Deux taies d'oreiller de point avec leur garniture.

Un dessus de pelote en point avec sa garniture.

Un couvre pied de deux aunes carré, garni de dix-huit aunes de garniture de deux tiers de haut.

Onze aunes et demie plus petites pour tête dudit couvre-pied.

Une toilette montée à deux rangs sur toile, à dessins dauphins.

Une toilette, dessin de jonquilles à deux rangs, montée sur toile.

Une garniture de couvre-pieds de deux tiers de hauteur et cinq aunes de longueur.

DENTELLES NOUVELLES

Deux tabliers d'Angleterre.

Une robe d'Angleterre à faire.

Une redingote de Malines faite.

Deux mantelets d'Angleterre faits.

Un couvre-pieds d'Angleterre.

Une robe de point avec ses manches, toute faite.

Une tunique d'Angleterre toute faite et un double corsage.

Une tunique de point avec doubles manches à faire.

Deux mantelets de lit de Leroy dont un de point et l'autre d'Angleterre.

Une guimpe et ses manches de point.

Deux paires de manches de point.

Une paire manches longues en Angleterre.

Une paire de manchettes de Malines.

Six cornettes de mousseline, garnies en Angleterre.

Quatre cornettes de mousseline brodée garnies de Malines.

Deux toquets garnis en Valenciennes.

Une camisole de tulle brodée.

Une camisole de mousseline brodée garnie de petits points.

Cinq petits voiles de chapeau.

Douze aunages de bonnet, différents dessins.

Une collerette d'Angleterre.

Neuf aunages de point pour garnitures de robes dont une bien haute.

Quarante et une aunes et demie petit point.

Deux aunages d'Angleterre pour garniture de robes.

Cinq aunes et demie petit Angleterre pour fraises.

Un voile de Malines.

Un voile carré à quatre bordures.

Trois voiles à une bordure.

Un très beau voile long.

Trois aunes moins un quart de point.

Trois aunes d'Angleterre, dessins à marguerites.

Six aunes moyenne Angleterre.

Trois aunes Angleterre à dents des deux côtés et pois.

Quatre aunes Angleterre.

Quatorze aunes Angleterre à dents d'un côté.

Dix aunes et demie Angleterre pour fraises.

Un voile carré à une bordure de pois semés.

Deux fichus simples.

Une garniture d'Angleterre à dents doubles ronds gorge et manches à chiffre.

Une garniture d'Angleterre à couronne. Bas de manches et gorge pareille.

Trois garnitures de point à l'aiguille.

Une garniture de Valenciennes pour un mameluck et sa tunique tout autour.

Une garniture de Valenciennes en pointe mameluck et tunique.

Deux garnitures de Malines.

Une garniture d'Angleterre.

Trois aunes et demie de moyennes.

Une ruche à dents et double rang..

Une ruche à dents double.

Une ruche d'Angleterre, moyenne hauteur, deux aunes et demie.

Une ruche d'Angleterre, une aune et demie.

Trois gorges de petit point.

Une garniture d'Angleterre de six aunes un quart.

Deux garnitures de canezou, environ trois aunes et demie. .

Douze aunes moyenne Angleterre à ruche, divers dessins.

Une ruche de deux aunes moins un quart d'Angleterre.

Deux fichus de point dont un à trois pointes.

Quatre fichus d'Angleterre.

Deux fichus à fraise d'Angleterre.

Un fichu à fraises en Malines.

Un grand fichu à trois pointes.

Un fichu moyenne grandeur.

Trois fichus de mousseline garnis d'une Angleterre haute.

Un fichu garni en points.

Un fichu de mousseline à points garni d'une petite Angleterre.

NOUVELLES DENTELLES NOIRES ET ANCIENNES

Un manteau de dentelle noire, le fond à bouquets, bordure grecque, dessin, au chiffre de Madame.

Un autre à étoiles dans le fond, garni de deux côtés.

Deux tabliers dont un à feuilles de pensées et l'autre fond à marguerites.

Un grand fichu à trois pointes, la bordure grecque.

Un petit fichu ajusté simple.

Un ridicule en dentelles noires.

Une juive à marguerites sans manches.
Une paire de manches bordure encadrée.
Une robe noire.
Un mantelet tout de dentelles.
Un voile à trois pointes très grand.
Un tablier.
Une garniture de robe en blonde.
Deux aunes et demie blonde noire.

ARMOIRES DES PETITS APPARTEMENTS

Trente-six pots de confitures.
Cinq pots de confitures des Iles.
Six culs-de-lampe d'albâtre et leurs dessus.
Plusieurs morceaux de corail.
Huit bouteilles de tabac.
Dix bouteilles liqueur des Iles.
Un grand panier de vin.
Une caisse contenant douze pots venant d'Italie.
Une caisse contenant six pots venant d'Italie.
Huit boîtes de confitures de mirabelles.
Trois boîtes d'Agapaya.
Deux boîtes à rouge avec deux pots de rouge seulement.
Trois boîtes à éventails.
Quarante-trois éventails tant aux *Voyages* qu'ici et trois chez M. Biennais. Rendus (six d'or dans le nombre).
Trois boîtes pour les mettre dont une aux *Voyages*.
Trois boîtes de thé dont une plus grande.
Une douzaine de crayons.
Un flacon de bonbons poivrés.
Une boîte d'écaille où sont des soies à broder.
Un gantier d'or dans son étui.

Une coupe d'or et un petit coco.

Un sachet turc.

Une boîte de bois gravé avec le portrait de l'Empereur.

Six chapeaux de paille.

Trois petits plans enluminés pour la Malmaison.

Deux rouleaux de plans.

Une boîte et des aiguilles dedans (donné à Mlle Tachet) (*Tascher*).

Deux petits parasols dont un brodé et garni en or.

Sept paires de jarretières.

Trois étiquettes de clef d'argent.

Quatre flacons.

Un grand éventail doré avec un petit flacon.

Trois peignes d'écaille.

Un couteau, le manche formant le portrait de l'Empereur.

Trente-six gaines rouges.

Deux pièces de toile.

Un ballot de toile.

Trois caisses de thé.

Deux grandes caisses de thé bois de la Chine.

Deux moyennes caisses de thé. Dans l'une, prisée environ 4 livres par M. Bourrienne.

Une boîte de quinquina.

Une boîte d'acajou. Rien dedans.

Deux boîtes chinoises dont une entamée pour le voyage de Bruxelles.

Deux bouteilles pleines.

Sept boîtes d'une livre.

Quatre livres de thé dans du papier.

Une boîte de thé de deux livres.

Quatre livres de chocolat dont trois en bâtons.

Une petite écritoire en racine et acier.
Deux boîtes d'acajou à mettre de l'argent.
Trois gobelets de cristal dans leur étui.
Une coupe de cristal.
Deux casseroles d'argent avec leurs couvercles.
Deux petites avec leurs couvercles.
Un grand pot d'argent.
Trois paquets d'arnica.
Un flacon baume de la Mecque.
Trois flacons de contre-poison.
Une bouteille sirop du Japon.
Une bouteille sirop de calebasse.
Un flacon d'eau pour la brûlure.
Une bouteille de vin de Mangues de l'Ile de France.
Trois bouteilles eau de M. de la Vrillière.
La cassette de la pharmacie où il manque deux flacons.
La niche du singe.
Une demi-baignoire en acajou.
Un métier à broder en acajou.
Un petit dévidoir à pied en acajou.
Un éventail chinois.
Deux pieds chinois.
Cinquante grandes plumes blanches.
Un sac d'édredon.
Deux petits schalls turcs.
Quatre schalls longs turcs.
Deux schalls d'étoffe rayée dont un rouge et un vert.
Un schall long en mousseline brodée façon cachemire.
Un schall vert et or.
Un schall rose brodé argent.
Deux schalls rouges pareils.
Un petit schall simple turc.
Deux petits fichus de soie.

Un paquet de chocolat.

Une grande boîte d'acajou avec des compartiments.

Un secrétaire de maroquin avec une glace.

Six pots de pâtes.

Trois chapeaux pour monter à cheval dont un avec une boucle en or.

Un jupon de soie pelucheux.

Quatre médailles d'or avec le portrait de l'Empereur.

Un sultan brodé acier.

Trois boîtes de confitures.

Un bol et sa soucoupe en porcelaine.

Huit assiettes de porcelaine dont une dans l'écrin.

Six pots de confitures dont un grand.

Un portefeuille de maroquin rouge (apporté à Saint-Cloud).

Seize bouteilles d'eau de rose.

Un flacon de gingembre.

Huit bouteilles d'eau de Portugal.

Un pot de gingembre.

Une pipe turque dont on fait beaucoup de cas.

Huit cuillères terre.

Six morceaux de bois d'aloès.

Deux marteaux de bois d'ébène.

Une hache.

Une pyramide de marbre.

Un petit coffre pour mettre des lettres.

Un sabre dans son étui, à tête de bélier, les yeux et les oreilles de diamants, garni en or.

Une caisse emballée, marquée CB.

Une caisse de bonbons de Liège.

ARMOIRE DU CABINET DE LA CHAMBRE JAUNE

Une écuelle de terre antique.

Une lampe et un petit vase antique.

Plusieurs morceaux de vases défaits en agate.

Une boîte longue renfermant la monture du sabre en argent.

Douze rouleaux de thé suisse.

Seize assiettes de porcelaine.

Deux vases de porcelaine.

Seize tasses de porcelaine.

Seize soucoupes de porcelaine.

ARMOIRE DONNANT DU COTÉ DE LA CHAMBRE GRISE

Un pot à l'eau et sa cuvette porcelaine.

Deux théières.

Un pot à crème bien grand.

Un plus petit.

Un bol à pied.

Deux sucriers dont un à pied.

Deux écuelles, une sans couvercle, avec leurs assiettes.

Trois assiettes.

Vingt tasses et leurs soucoupes.

Un sac de café en toile bleue.

ARMOIRE DE LA GARDE-ROBE

Cinq paquets contenant quarante-deux pièces de mousseline rayée.

Approuvé l'écriture ci-dessus.

Signé : Besson Marco de Saint-Hilaire.

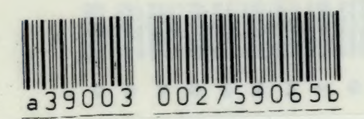
TABLE DES MATIÈRES

Au Lecteur. I

I. La Campagne d'Italie. 1
II. M. Charles. 115
III. La rue de la Victoire 149
IV. Le Dix-Huit Brumaire 165
V. Du Luxembourg aux Tuileries. 187
VI. La conspiration royale. 235
VII. La Paix générale. 275
VIII. Formation de la Cour. 301
IX. Saint-Cloud. 319
X. Le Consulat à vie. 329

Appendice. 371
L'inventaire des bijoux en l'An XII.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY


a39003 002759065b

